SEQUENCES

MAGAZINE D'INFORMATIONS SUR LE CINÉMA

GAUMONT
YVES GASSER et YVES PEYROT présentent

ISABELLE HUPPERT

La Dentellière

un film de
CLAUDE GORETTA

avec
YVES BENEYTON · FLORENCE GIORGETTI

Scénario et dialogues CLAUDE GORETTA et PASCAL LAINE
d'après le roman de PASCAL LAINE · Editions Gallimard · Prix Goncourt
Images de JEAN BOFFETY · Musique de PIERRE JANSEN · Editée par Georges Bacri · Pema Music
Une production CITEL FILMS S.A. Genève · ACTION FILMS S.A. Paris · FR3 · FILMPRODUKTION JANUS Francfort

AU SOMMAIRE :
INTERVIEWS : A. GIRARDOT - B. FRESSON - F. PERRIER
FESTIVAL DE CANNES 1977 : DES NUAGES...
NOTRE POSTER COULEUR : F. FABIAN



L'HOMME QUI AIMAIT LES FEMMES



LES ARTISTES ASSOCIÉS présentent

CHARLES DENNER

dans un film de

FRANÇOIS TRUFFAUT

scénario de FRANÇOIS TRUFFAUT, MICHEL FERMAUD et SUZANNE SCHIFFMAN

BRIGITTE FOSSEY

NELLY BORGEAUD GENEVIEVE FONTANEL

et

LESLIE CARON

directeur de la photographie NESTOR ALMENDROS - musique de MAURICE JAUBERT

une coproduction LES FILMS DU CARROSSE - LES PRODUCTIONS ARTISTES ASSOCIÉS

distribué par LES ARTISTES ASSOCIÉS

Notre couverture :



SEQUENCES

65, avenue Victor Hugo
33110 BORDEAUX-BOUSCAT
Tél. : 50.54.10

N° commission paritaire 58000

Mensuel

Dépôt légal à parution

Distribution :
N.M.P.P.

ISSN 0396-8200

Rédacteur en chef et
Directeur de la Publication :

Jacky DUPUY

Secrétaire de Rédaction :
Marie-Claude JOINEAU

Responsable technique
et mise en page :
Michel ESCUREDO
assisté de Michel FAIVRE
Denis BERTOU
et Geneviève ARROSÈRES

Directeur des Relations Publiques
et Régie Publicitaire :

Jean-Guy CREBESSEGUES
4, rue de Sèze – 75009 PARIS
Tél. 073.73.40

Correspondante à l'étranger :
Martine DROUET
55, rue de Moille-Beau
1209 - GENÈVE

Photocomposition
et photogravure couleur :
COPHAQ
65, avenue Victor-Hugo
33110 LE BOUSCAT
Tél. : 50.54.10

Imprimerie DUPUY
21-23, avenue d'Aquitaine
33520 BORDEAUX-BRUGES
Tél. : 28.14.88 - 28.19.38

SOMMAIRE

SEQUENCES a choisi pour vous comme vedette du mois



PAUL NEWMAN

Il n'existe peut-être pas d'acteurs aussi facilement reconnaissables dans leur façon de jouer que Paul Newman et son personnage d'"Anti-héro" qu'il popularisa dans des films tels que "Hud" (Le plus sauvage d'entre tous), "The Hustler" (L'arnaqueur), "Harper" (Détective privé), et "Cool Hand Luke" (Luke la main froide). Aussi, semblait-il normal que Newman se serve une fois de plus de son charme de mauvais garçon, de sa dureté attirante pour interpréter un autre type d'anti-héro dans "La Castagne" (Slap Shot) le film de George Roy Hill.

Travaillant pour la troisième fois avec le metteur en scène George Roy Hill (avec lequel il fit précédemment le film au succès énorme "Buth Cassidy et le Kid" puis "L'Arnaque") Newman dut faire en sorte que le public l'aimât et l'identifiât une fois de plus à un type de personnage plus vrai que nature qui fait aussi bien le mal que le bien.

Cleveland, où Newman est né en Janvier 1926, n'est pas seulement l'endroit où il apprit à jouer au hockey mais aussi le commencement de sa carrière d'acteur. Débutant d'abord dans une troupe d'enfants, Newman continue à jouer à la Shaker Heights High School et ensuite au Kenyon College. Au début de la seconde guerre mondiale, Newman s'engage dans l'armée de l'ar de la marine mais n'est pas admis en raison de son daltonisme, à la suite de quoi il sert comme radio pendant trois ans sur un bombardier. Libéré en 1946, Newman retourne au Kenyon College, vaguement intéressé par la carrière de professeur. Mais apparemment il préfère s'amuser : il est exclu du sport avec d'autres membres d'une équipe de football à la suite d'"un incident de taverne".

Obtenant ses diplômes de fin d'études au Kenyon College en 1949, il fait ses débuts d'acteur professionnel la même année avec une troupe itinérante de Williams Bay (Wisconsin). Il apparaît ensuite aux côtés de Woodstock Players dans plus d'une quinzaine de pièces. A la mort de son père, il prend la succession de ce dernier à la tête d'un magasin d'articles de sport pendant deux ans, période à l'issue de laquelle il entre à la Yale School of Drama où il étudie l'art dramatique. Son attente fut de courte durée. A cours d'argent, il part pour New-York et trouve rapidement du travail dans des spectacles de télévision. Peu de temps après, il joue à Broadway dans "Picnic" avec Ralph Meeker et Janice Rule. Pendant les quatorze mois que se joue la pièce, Newman entre à l'Actor Studio, suit les cours de Lee Strasberg et signe un contrat avec la Warner.

Son premier film où il joue le rôle d'un esclave grec dans une épopée biblique ne laisse pas présager un avenir favorable. Profitant de l'avantage qu'il a de pouvoir prendre une option dans son contrat, il retourne rapidement à New York où il tient le premier rôle dans le succès de Broadway "The desesperate hours". Deux ans passent avant qu'il ne soit à nouveau attiré par Hollywood où il interprète Rocky Graziano dans "Somebody up there likes me" (Marqué par la haine). La suite se confond avec l'histoire d'Hollywood...

Aujourd'hui, Newman est l'un des "quelques grands" de l'industrie du cinéma, un statut qui lui permet de choisir les rôles qui lui plaisent, de produire, et de mettre en scène également. Newman a dirigé sa femme Joanne Woodward dans deux films "The effect of gamma rays on man-in-the-moon marigolds" et un autre très apprécié "Rachel, Rachel" "qui lui vaut la récompense du meilleur metteur en scène" décernée par l'association des critiques new yorkais. Newman a également réalisé et joué "Sometimes a great nation" tiré d'un livre de Ken Kesey.

En tant que producteur, Newman mène plusieurs affaires de front. Il dirige sa propre compagnie, Coleytown Productions, et il est associé avec Barbara Streisand, Steve McQueen, Sidney Poitier et Dustin Hoffman ; ils forment la "First Artists Production Co. Ltd.". Il a produit plusieurs films avec John Foreman et a récemment projeté de se joindre à George Englund pour produire la version filmée du best-seller "The Front Runner".

Malgré sa passion pour le théâtre, Newman trouve le temps de s'engager politiquement, jouant un rôle important dans le mouvement pour les droits civiques et a également fait campagne en faveur d'Eugène McCarthy et George McGovern. Newman et Joanne Woodward (avec qui il joua dans six films) se sont mariés le 29 Janvier 1958. Ils ont eu trois enfants : Melissa Stewart (1961), Elinor Theresa (1959) et Cléa Olivia (1965). Newman a eu trois enfants d'un premier mariage : Scott (1950), Susan (1953) et Stéphanie (1955). Bien que la famille possède une maison à Beverley Hills, ils habitent dans le Connecticut.



FILMOGRAPHIE DES SUCCES DE PAUL NEWMAN

1956 – "The Rack" et "Marqué par la haine"
1958 – "Le gaucher", "La chatte sur un toit brûlant" et "La brune brûlante"
1959 – "Ce monde à part"
1960 – "Du haut de la terrasse" et "Exodus"
1961 – "L'arnaqueur"
1963 – "La fille à la casquette" et "Pas de lauriers pour les tueurs"
1964 – "L'Outrage"
1966 – "Lady L", "Le rideau déchiré" et "Détective privé"
1967 – "Evasion sur commande" et "Luke la main froide"
1968 – "Rachel, Rachel"
1969 – "Virages" et "Butch Cassidy et le Kid"
1971 – "Le clan des irréductibles"
1972 – "Les indésirables", "De l'influence des rayons gamma sur le comportement des marguerites" et "Juge et hors-la-loi"
1973 – "Le piège" et "L'Arnaque"
1974 – "La tour infernale"
1975 – "La toile d'araignée"
1976 – "Buffalo Bill et les Indiens"
1977 – "La Castagne"

ÉDITORIAL



A propos de Cannes, et du reste...

Ouf ! ça y est, encore un de passé. Le trentième pour ses fondateurs et les quelques doyens. Quant à moi, cela fait dix-sept ans que je "fais" le Festival de Cannes. J'y suis d'abord venue en vacances, trouvant plus "rigolo" cette période de folie que le plein été, par la suite j'y ai travaillé en tant qu'attachée de presse free-lance assurant la promotion de films en, ou hors-compétition même du Festival. Donc, mes robes ont regagné leur penderie, mes valises sont rangées, on va passer à autre chose. Surmonter d'abord la fatigue de ce Festival d'où on revient épuisé physiquement et moralement. Quand je pense aux amis qui disent : "Quelle chance tu as, comme tu dois t'amuser ! et puis tu en vois des gens intéressants, et tellement d'artistes !". Toujours les mêmes idioties, que tous les gens de ce métier entendent tout au long de leur vie ; au début on tente d'expliquer que le cinéma est un métier pas sérieux qu'il faut faire sérieusement, qu'on y consacre beaucoup de temps et d'énergie, rien à faire quel que soit votre interlocuteur hors du "coup", il ne voudra jamais comprendre qu'on ne passe pas sa vie à faire des "bises" à Sophia Loren ou à Alain Delon et que les histoires d'alcôves de leurs idoles sont le cadet de nos soucis. Bref, je croyais pouvoir classer dans mon souvenir ce trentième Festival de Cannes, et bien pas du tout : coup de fil du Journal SÉQUENCES me demandant un éditorial, sur le festival, sur mon métier, sur le cinéma, tout ça en une page. Un moment d'aberration, j'accepte, je raccroche, panique : j'ai oublié que je ne suis pas une douée pour la plume. Tant pis, je vais essayer d'expliquer que pour faire ce métier d'attaché de Presse il faut une sacrée dose d'amour du cinéma, des gens, pas mal de générosité, une santé de fer, des nerfs à toute épreuve, pas du tout de susceptibilité, ne pas être dupe, savoir garder une certaine lucidité par rapport au métier, oublier totalement qu'une vie privée ça existe et surtout toujours avoir à l'esprit que c'est un métier de solitude, car tous ces comédiens, réalisateurs, producteurs, distributeurs qui vous téléphonent nuit et jour lorsque vous travaillez pour eux, ne vous appelleront plus jamais pour prendre de vos nouvelles ou vous dire bonjour quand ce sera fini. Cela étant, si on est un "fan du cinoche" quel bonheur, quel privilège, car ce monde que quelquefois on pense détester, en réalité on l'adore à la manière d'une drogue et lorsqu'on y a goûté on ne peut plus s'en passer, moi la première après ces quinze années passées au service du cinéma. Parler du cinéma.

Parler du cinéma, écrire sur le cinéma, des tas de gens l'ont fait, chiffres à l'appui, sérieusement, totalement, que pourrais-je ajouter ? Que nous souhaiterions, nous les chargés de presse, être un peu plus concernés, pris au sérieux ? C'est certain. Depuis peu il existe entre nous des liens d'amitié et professionnels qui vont obliger la profession à nous considérer d'une autre manière : l'association des attachés de presse du spectacle créée il y a deux ans, va être reconnue par le ministère du travail, à la suite de quoi nous espérons que le CNC nous délivrera une carte de techniciens et nous fera bénéficier des conventions collectives. J'avoue que les choses sont lentes à aboutir, cela est dû au fait que j'ai peu de temps à consacrer à mes fonctions de présidente à cause, toujours, du cinéma si dévorant.

Le Festival, bien sûr, il a changé, en même temps que la société, on y fait une consommation boulimique de pellicule, des films, des films partout, à toute heure, en tout lieu, un Marché, une Quinzaine, Perspectives, La Sélection Officielle, les autres Sections on ne sait plus où donner des yeux et des oreilles. C'est avec nostalgie que les anciens pensent aux fastes d'antan où pour aller du Carlton au Palais du Festival les vedettes se faisaient amener en Rolls, où les starlettes nues ne savaient quel scandale inventer, ces temps sont révolus, tout cela n'intéresse plus personne, le cinéma est devenu une industrie et le Festival de Cannes une de ses usines, mais qui s'en plaint ? qui songerait à ne plus y venir ? Personne, il suffit de demander aux hôteliers cannois, tout est déjà retenu pour l'année prochaine ! Mais surtout, nous l'aimons ce Festival de Cannes.

Des Festivals il y en a un peu partout, celui de Paris va fêter son troisième anniversaire, Deauville, Avoriaz, Berlin, Taormina, San Sébastian et le dernier en date aura lieu du 19 au 28 août à Montréal au Canada. On y verra des films, encore des films pour notre plus grand plaisir car entre nous, qu'est-ce qu'on aime ça le CINÉMA !

NICOLE LISS

Nicole Liss

La dentellière

un film de Claude GORETTA

avec Isabelle HUPPERT



Un peintre en aurait fait autrefois le sujet d'un tableau

> Il sera passé à côté d'elle, juste à côté d'elle, sans la voir. Parce qu'elle était de ces âmes qui ne font aucun signe, mais qu'il faut patiemment interroger, sur lesquelles il faut savoir poser le regard. Un peintre en aurait fait autrefois le sujet d'un tableau de genre. Elle aurait été lingère, porteuse d'eau... ou dentellière.
> Pascal LAINE

LE FILM

Le film commence dans un salon de coiffure parisien où Pomme fait son apprentissage, indifférente aux papotages des rombières à fourrure et bijoux. Discrète, gracieuse, silencieuse, Pomme ne dérange personne. Elle entre dans sa dix-neuvième année, mais c'est encore une enfant. Marylène, une blonde provocante, s'attache à elle et décide de la "prendre en main". La vie pour Marylène ce sont les belles voitures, les restaurants et aussi le monsieur aux tempes grises qui la sort deux fois par semaine. Elle rêve la vie à sa manière et, d'elle ou de Pomme, la plus naïve n'est peut-être pas celle qu'on pense.

Un jour, l'homme aux tempes grises quitte Marylène. Désespoir grandiloquent, larmes torrentielles, menaces de suicide... et convalescence de cœur à Cabourg où Marylène emmène Pomme. On loue une chambre, on va à la plage, au salon de thé, au dancing, on est entre filles... Et Marylène ne tarde pas à s'ennuyer. Heureusement pour elle, un nouveau monsieur aux tempes gri-

ses arrive et Pomme se retrouve seule.
C'est alors qu'elle rencontre, dans une patisserie où elle trompe sa déception avec des glaces au chocolat, François, étudiant fougueusement cultivé et terriblement timide. Pomme intrigue François qui se met en devoir de l'épater.
L'inexpérience, la naïveté, la timidité les rapprochent bien vite. Mais le lien authentique entre les deux jeunes gens contient en germe le futur malentendu : Pomme a sans doute bien plus à donner que François n'est apte à recevoir.
Les vacances s'achèvent. Ils rentrent à Paris et décident de vivre ensemble dans la chambrette de l'étudiant. Pomme repeint, nettoie, range, installe. François étudie et la laisse faire, plus embarrassé que vraiment content. Il la présente à ses camarades. Puis, quelque temps plus tard, à ses parents.
Aux yeux de la mère de François, Pomme n'est qu'une "fille très honnête" ; François est faible, impressionnable, versatile. Il avait besoin d'un mot, d'un signe d'approbation. La rupture est inévitable. Au reste, Pomme ne fera pas d'histoire. Pas d'explication, pas de larmes. Sa souffrance, elle la vit, comme le reste, en silence. Seulement elle ne peut se nourrir : muette protestation de son corps. L'aventure se terminera pour elle dans un hôpital psychiatrique.
Quelques mois plus tard, François apprenant la maladie de la jeune fille ira lui rendre visite. Là, il comprendra que la vie de Pomme s'est arrêtée le jour où il l'a quittée.
Pomme et François se séparent, cette fois pour toujours. Il retourne à sa voiture, vers ses études, ses examens, sa vie. Pomme retourne à son ouvrage, car son traitement comporte qu'elle s'occupe à de menus travaux, comme de faire du tricot... ou de la dentelle.

"La Dentellière", explique Claude Goretta, c'est une vie lisse dans laquelle se produit une félure, comme dirait Fitzgerald. C'est un amour inaccompli. Une histoire presque linéaire, comme je les aime, avec des personnages ordinaires, assez solitaires, rapprochés momentanément par leur timidité commune, leur maladresse et leur fragilité. C'est ce qui m'a intéressé dans le roman de Pascal Lainé : le problème de



François étudiant et Béatrice–Pomme apprentie dans un salon de coiffure

l'incommunicabilité entre deux êtres, également sensibles, qui n'arriveront pas à s'aimer parce qu'ils ne se manifestent pas de la même façon. Pomme et François n'appartiennent pas à la même classe, ils n'utilisent pas le même langage. Elle est apprentie, elle est naturellement silencieuse, elle n'emploie pas le discours pour exprimer ses joies et sa difficulté de vivre. Lui posséde une certaine culture et la traduit par le verbe. Il a les moyens de parler, elle, non. Elle s'exprime autrement, comme dans une peinture de Vermeer de Delft, univers de silence et de vie au ralentie. Sa richesse profonde reste imperceptible pour l'autre puisqu'elle n'est pas traduite par les mots. Leur rencontre est sans avenir : pour la jeune femme, elle se terminera dans la solitude, la détresse. François n'aura pas compris Pomme, par inexpérience, car il n'aura pas su trouver ou deviner les signes pour établir un dialogue.



Tromper sa déception avec des glaces au chocolat...

Les fougéres bleues

écrit et réalisé par Françoise SAGAN

avec Françoise FABIAN, Jean Marc BORY, Gilles SEGAL, Caroline CELLIER, Francis PERRIN

Souffrir d'amour dans un joli chalet de montagne

LE THEME DU FILM

C'est la simple histoire d'amour d'un couple heureux, marié depuis dix ans. Ils partent en week-end avec leur meilleur ami, accompagné d'une jolie fille.
Entre ces quatre personnages, une tension inattendue va naître, qui pourra se transformer en drame ; car le mari s'aperçoit que son bonheur lui échappe, ce qui l'oblige à faire le bilan de sa vie...



Des rôles non conventionnels

A FRANÇOISE SAGAN

Madame,
J'ai vu votre film pendant 1 h 30, nous avons bavardé pendant un quart d'heure, et, curieusement j'ai eu l'impression de vous connaître depuis toujours et envie de vous appeler par votre prénom, non par familiarité, mais parce que vous avez le don d'être immédiatement très proche des autres...
Pourtant, votre timidité, qui dépasse l'entendement, au point de vous faire "bouler" vos paroles, fait que vous semblez si vulnérable que le premier mouvement qu'on a vers vous, est de vouloir vous protéger...
De quoi ? me direz-vous, puisque trois minutes plus tard, votre sourire éclatant, la lueur d'humour qui éclaire vos yeux, font qu'on s'aperçoit que vous êtes quelqu'un de bien équilibré, bien dans sa peau, et certainement douée d'une volonté de fer, de plus vous ne devez faire que-ce-que-vous-voulez...
Oui, je sais, vous devez être paresseuse, comme beaucoup de créateurs. Ce film, on vous l'a proposé, vous n'étiez pas follement enthousiaste, et puis intuitive et réceptive comme tout vrai écrivain, après une semaine d'adaptation au milieu de cet univers nouveau des techniciens, des acteurs, tout d'un coup, tout vous



Caroline Cellier un rôle de spectatrice émue

a intéressée : la curiosité des autres, le goût de connaître. Cela n'a pas été facile, vous avez tout appris sur le "tas".
Bref, vous étiez piégée... car il faut du courage ou de l'inconscience, avec le nom que vous portez, et la légende qu'on a faite de vous, de vouloir tout remettre en question... pour vous faire critiquer...



Françoise Sagan pendant le tournage

A un moment, vous m'avez gentiment répondu que le cinéma, c'était raconter une histoire, tout simplement, et puis... voilà...
Voilà... Mais l'histoire la plus simple et la plus complexe à réaliser, aussi, je voudrais vous dire...
Merci, Françoise, pour le depaysement que vous nous apportez, merci pour la beauté des images, merci pour l'élégance des personnages et leur forme d'humour qui masque la pudeur de l'amour ; celui qu'on a pas osé avouer, celui qu'on cache, celui qu'on découvre. Vos dialogues sont brillants mais c'est surtout la qualité de vos silences qu'on apprécie. Merci d'avoir choisi de si bons comédiens, qui vivent devant nous plutôt qu'ils ne jouent à exprimer des sentiments tels que : l'émotion de Françoise Fabian, l'ironique détresse de Jean-Marc Bory, l'orgueil blessé de Gilles Segal, la pureté, la sincérité de Caroline Cellier, la tendresse de Francis Perrin.
Merci encore de nous laisser dans une certaine ambiguïte, qui est celle de la vie.
Evidemment, on vous reprochera qu'il est plus aisé de souffrir d'amour dans un joli chalet de montagne au coin du feu, que dans une H.L.M. glacée. Mais le cinéma, au départ, a été créé pour faire rêver, les années ont passé, on l'a oublié à force de néoréalisme, et la vision des gens laids, des affreux, des violents, nous ont donné le goût masochiste de vivre nos soucis encore en dehors des heures de travail.
Alors, merci Françoise, de nous donner une heure trente d'entr'acte, une récréation dans la vie, et d'avoir ainsi le privilège de prendre une bolée d'air frais parmi les alpages et "Les Fougères Bleues"...



Dépaysement et beauté des images



Une forme d'humour qui masque la pudeur de l'amour

LE MESSAGE

un film de Moustapha AKKAD

avec Anthony QUINN, Irène PAPAS



Irène Papas dans le rôle d'Hind

Nous sommes au 7ème siècle ; la cité de La Mecque fourmille d'intrigues. Les chefs puissants de la cité, Bu-Sofyan, sa femme Hind, et le riche aristocrate Umaya entre autres sont en opposition profonde avec un homme, Mahomet, dont les enseignements affaiblissent leur despotisme et le culte ancien des 300 idoles conservées à l'intérieur et autour du Kaaba, le sanctuaire sacré de la cité.

Mahomet est âgé de 40 ans. Il possède une forte personnalité et une intelligence claire. Il dénonce les nombreux maux de la société dans laquelle ils vivent : l'esclavage, l'ivrognerie et la violence. Mais le danger le plus grand pour Bu-Sofyan et son espèce, c'est la révélation par Mahomet de la vision qu'il a eu de l'ange Gabriel et son appel au peuple pour que celui-ci n'adore plus 300 idoles mais un seul Dieu... un Dieu qu'il ne peut ni voir ni entendre.

En dépit d'une forte opposition, Mahomet et ses fidèles disciples se réunissent en secret pour écouter les révélations de la parole de Dieu (qui deviendront le Livre Sacré de l'Islam, le Coran). De nombreuses familles sont divisées dans leurs croyances et beaucoup d'amis de Mahomet sont persécutés et torturés. Parmi eux se trouve un esclave noir, Bilal, qui sera plus tard le premier Muezzin, celui qui appelle les fidèles à la prière.

Hamza, l'oncle de Mahomet, est parmi ceux qui, sans peur, défendent le droit de Mahomet à parler ouvertement de ses croyances. Mais

Anthony Quinn : Hamza

Hamza va tuer Otba à la bataille de Bedr

aussi courageux et résolus soient-ils, les Musulmans doivent quitter La Mecque, la cité qui leur est chère.

Ils trouvent refuge à Médine. Bientôt les Musulmans pacifiques ayant vu tous leurs biens confisqués savent qu'ils doivent se battre pour leurs croyances, pour leur Dieu. Mahomet, homme de paix, hésite à prendre les armes et ce n'est qu'après une révélation venue de Dieu qu'il accepte de se battre.

Les deux armées s'affrontent aux Puits de Bedr. Des hommes qui autrefois vivaient en harmonie, se battent maintenant jusqu'à la mort pour des idéaux en contradiction profonde. Ce sont les partisans inexpérimentés de Mahomet qui par leur foi profonde, gagnent la bataille contre toute attente.

A La Mecque, les veuves se lamentent dans les rues. Hind, qui a perdu son père, son frère et son oncle dans la bataille jure de se venger d'Hamza.

Elle promet une forte récompense à un esclave, expert à la lance, s'il réussit à supprimer le "Lion du Désert". A la bataille d'Uhud qui suit, alors qu'Hamza est en train de se battre, l'esclave frappe... et le grand guerrier est tué.

Dominés en nombre et ayant perdu leur chef, les Musulmans sont vaincus et Mahomet doit s'enfuir dans les collines.

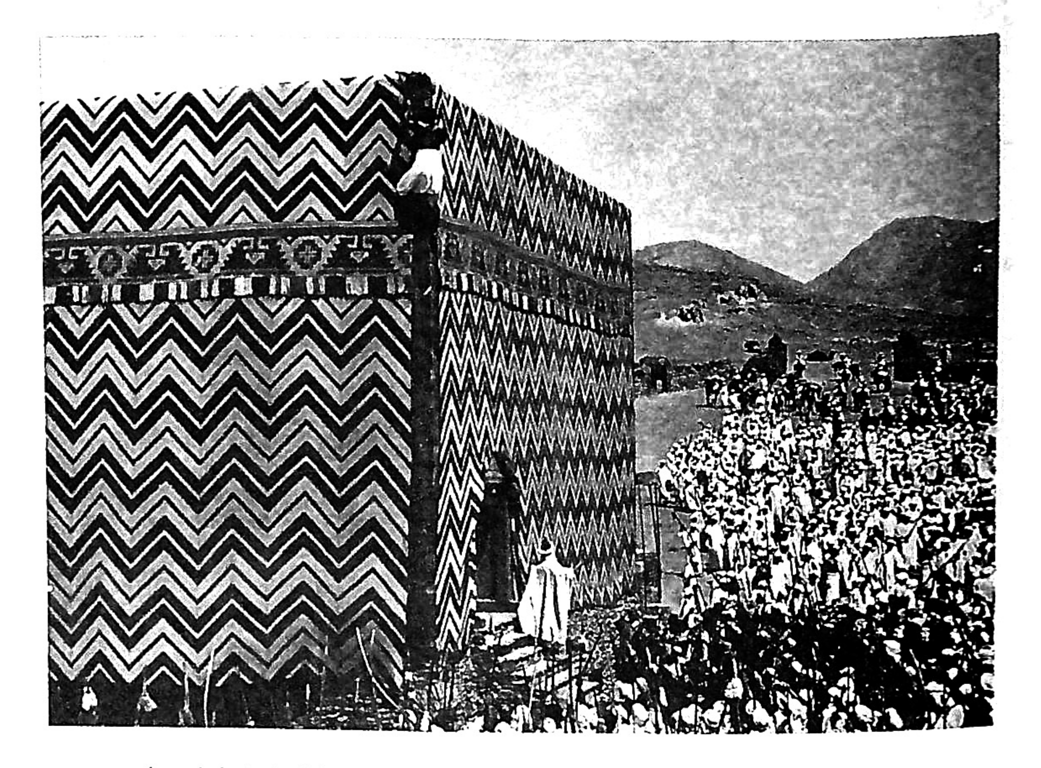
Cependant les Musulmans sont plus forts que jamais dans leur foi. Quand on leur propose une trêve de dix ans avec la Mecque, ils acceptent, sachant que ce délai sera sans prix pour répandre la parole de Dieu. La trêve est rompue par des pillards venus de La Mecque qui massacrent un campement paisible de Musulmans. De plus en plus de gens, y compris quelques-uns des chefs les plus puissants de La Mecque, se convertissent à la nouvelle religion et Mahomet appelle à une marche sur la cité. Le peuple est prêt à accepter Mahomet. Les idoles du Kaaba sont détruites. Le lieu sacré est dédié à l'adoration d'un seul Dieu. Mahomet, c'est le Prophète... c'est le Messager de Dieu.

C'était le début de la religion islamique. Aujourd'hui, il y a plus de 700 millions de Musulmans dans le Monde.

LE TOURNAGE

"Le Message" crée un précédent dans l'histoire du cinéma. En effet, c'est le premier film à avoir été tourné entièrement en deux versions : la première en anglais et l'autre en arabe, avec deux distributions différentes. Une épopée au vrai sens du terme qui a nécessitée six années de préparation et plus d'un an de tournage.

Pour recréer l'histoire de Mahomet, et l'atmosphère de l'époque avec ses émeutes, sa violence et sa démagogie, le producteur et metteur-en-scène Moustapha Akkad a rassemblé une distribution et une équipe de techniciens internationales. Environ 29 nationalités étaient représentées et chaque version a nécessité plus de 40 acteurs (sans compter les figurants).



La cité de la Mecque : c'était le début de la religion islamique



L'instant de la revanche pour Hind

Sélectionné par... Perspectives du Cinéma Français au Festival de Cannes 1977

A. Constant

un film de Christine LAURENT

"A. Constant", c'est le spectacle de deux jeunes sœurs, Camille et Madeleine, en train de "faire l'histoire" d'une femme : Alice Constant, domestique de leur grand-père, qui s'est suicidée à l'âge de vingt cinq ans.
Tout part d'une photographie, retrouvée dans les paquets de Camille qui emménage dans une chambre à elle, indépendante de la famille.
A partir de cette petite chambre, la photographie d'Alice Constant et la soudaine découverte qu'elle s'est suicidée il y a déjà quelque temps, vont hanter Camille et Madeleine au point qu'elles vont développer une manie romanesque.
Alice se dessine, à partir de leur appréhension du monde, comme : "la domestique qui a une liaison avec l'un de ses patrons" (qui se trouverait donc être un membre de leur famille) ; liaison secrète, inégale à double titre, pleine de culpabilités, qui justifierait le suicide.
Afin d'étayer leurs suppositions, elles vont procéder à une enquête ; elles vont voir Jeanne, l'ancienne domestique-en-chef ; puis Carmen, qui travaillait là aussi autrefois.
Voulant toujours en savoir plus, elles vont dans la propriété de Touraine où elles passaient leurs vacances...
Alors les éléments romancés vont se désagréger...



Camille et Madeleine : "faire l'histoire" d'une femme



Une peine réelle à perdre les chambres de l'enfance

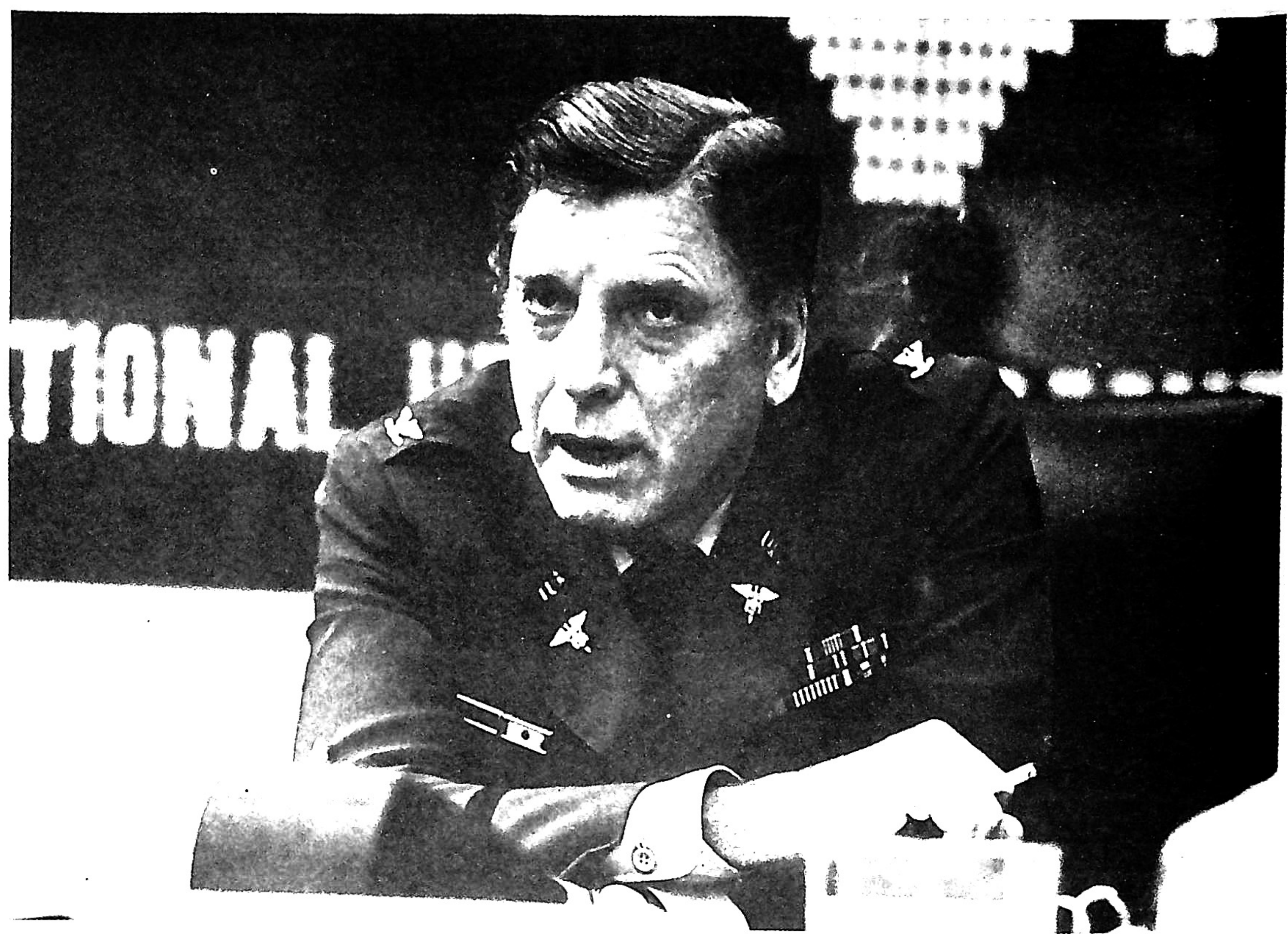


← *Alice Constant ou le premier reflet de la féminité*

Le pont de Cassandra

un film de George PAN COSMATOS

surnommé
"L'ENCYCLOPEDIE AMBULANTE DU CINEMA"

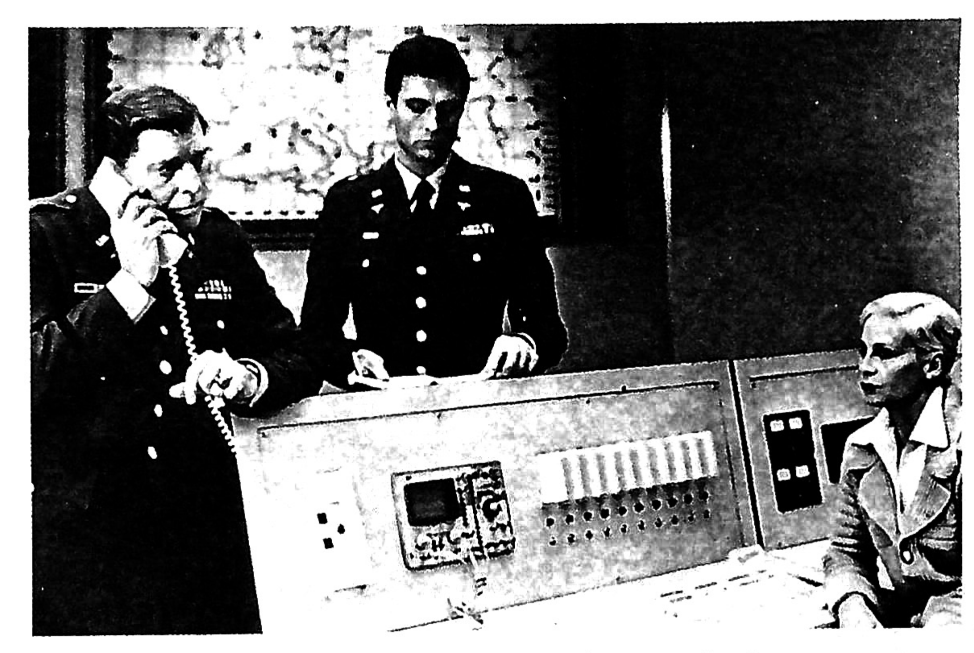


Burt Lancaster dans le rôle du Colonel Stephen Mackenzie

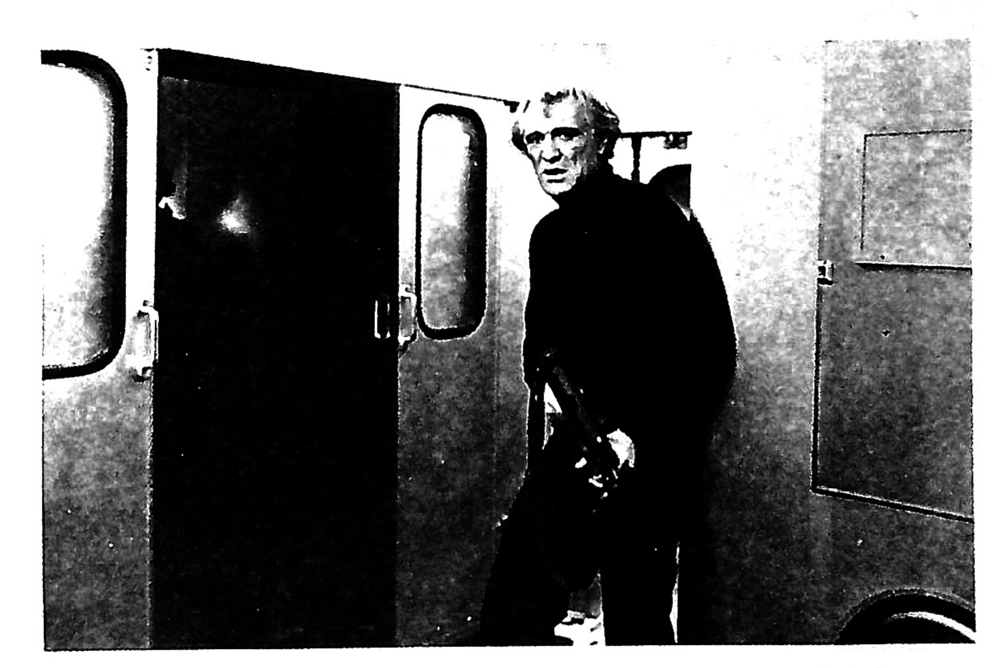
GEORGE PAN COSMATOS
Né le 4 janvier 1943 dans l'ile de Corfou en Grèce, George Cosmatos est depuis sa plus tendre enfance un passionné de cinéma. Elevé dans les milieux diplomatiques, son père l'envoie à Londres étudier les Affaires Internationales.
A Londres, il fréquente surtout les salles obscures et prend des cours dans une école cinématographique.
Cependant, il dit : "La plupart des choses que je connais dans le domaine de la réalisation, je les ai apprises en les voyant à l'écran".
Carlo Ponti le surnomme : "L'encyclopédie ambulante du Cinéma".
En 1963, il rencontre Otto Preminger et devient son assistant pour les films "Exodus" et "Young George", ensuite il fut l'assistant de Cacoyanis sur le film "Zorba le Grec".
Avant de se consacrer au montage, il réalise des spots publicitaires pour MOP à New-York.
En 1973, il réalise son premier film : "Massacre à Rome" avec Richard Burton et Marcello Mastroianni.
"Le Pont de Cassandra" est son second film.

LE THEME DU FILM

Genève, le siège de l'Organisation Mondiale de la santé : deux terroristes décident de faire sauter l'immeuble, s'introduisent dans les laboratoires. Ils sont surpris par le service d'ordre. L'un des hommes est blessé par une rafale de mitraillette. Mais les balles ont atteint des flacons contenant un terrible virus propagateur, celui de la peste pulmonaire. L'autre terroriste a réussi à s'enfuir, mais il a été éclaboussé par le dangereux liquide.
Le Colonel Mackenzie, chargé des services de sécurité, doit le retrouver à tout prix, mort ou vif, avant qu'il ne contamine tous ceux qui l'approcheront.
Hélas, le terroriste a réussi à monter dans le "Continental Express" en partance pour Stockholm. C'est la catastrophe : il faut maintenant conduire le train à toute vitesse vers une règion montagneuse et désertique de Pologne, où les mille voyageurs pourront être mis en quarantaine et soignés si possible.
Dans le train conduit automatiquement de Genève par radio, le Docteur Chamberlain, spécialiste des maladies bactériologiques, a été mis au courant du drame. Il se lance à la poursuite du terroriste. Il le découvre effectivement, déjà atteint par le mal, et propose à Mackenzie de le faire évacuer par hélicoptère. Mais l'entreprise avorte, Il faut maintenant arrêter le convoi sur une voie de garage à Nuremberg, et sceller portes et fenêtres afin de parer à toute tentative de fuite.
Dans le Continental Express, qui poursuit inexorablement son trajet par des voies détournées, c'est la panique : Chamberlain a du avouer la vérité aux voyageurs, dont certains montrent des symptômes du mal terrible.
Pour atteindre sa destination finale, le train doit emprunter le vieux pont de Cassandra, abandonné depuis la guerre et qui, selon les habitants, risque de s'effondrer à tout moment. C'est d'autant plus dramatique que, dans le train, après avoir réussi à mater un commencement de mutinerie, Chamberlain a découvert par hasard l'antidote du mal, stoppant ainsi tout risque de contamination. Mais il ne peut annoncer l'heureuse nouvelle à Mackenzie, car le poste émetteur du train a été brisé au cours de la bagarre.



Arrêter les terroristes, stopper la contamination



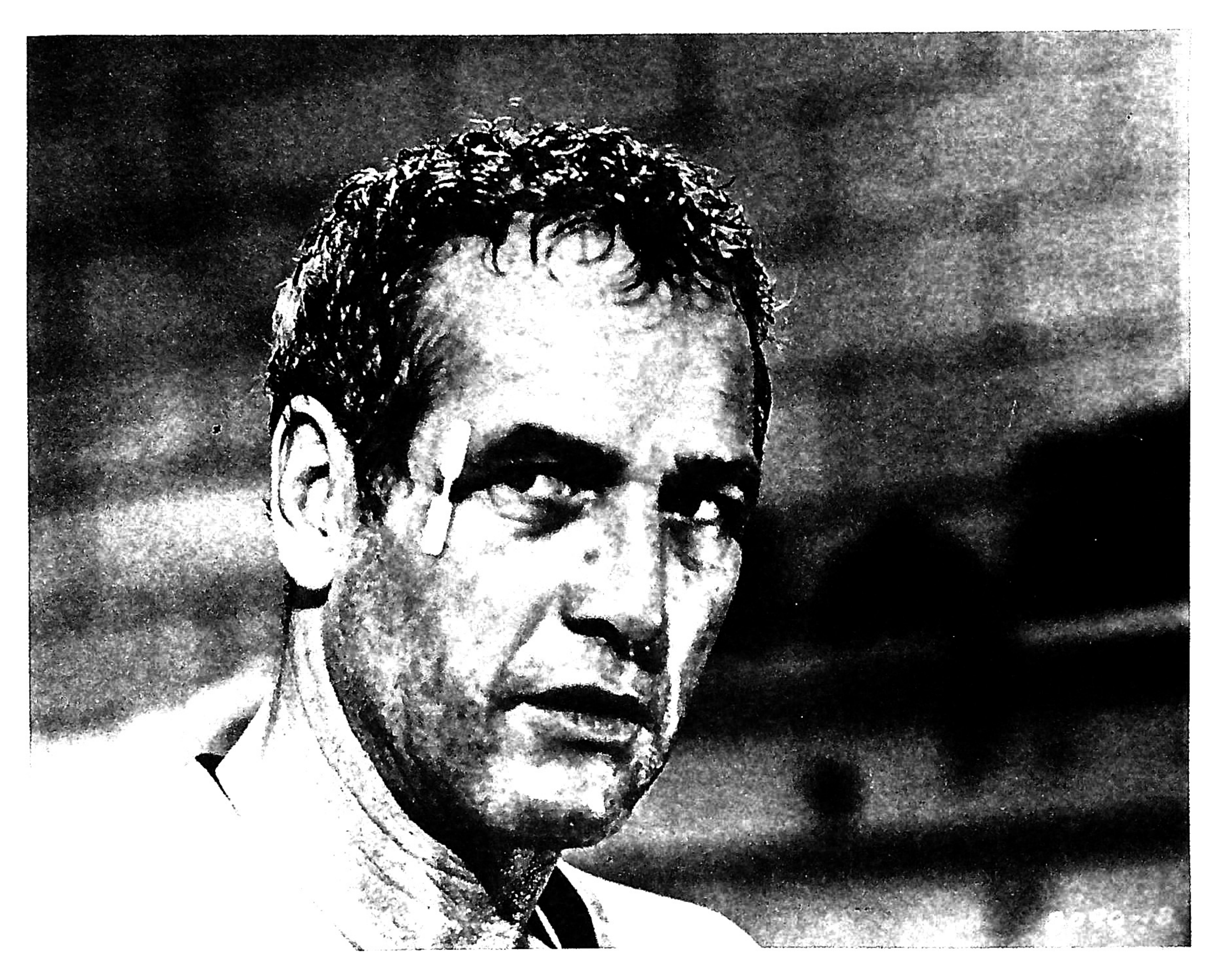
Il faut réussir à mater un commencement de mutinerie



Jennifer Rispoli Chamberlain : Sophia Loren



Un "slap shot" en américain signifie le coup le plus puissant et le plus brutal au hockey sur glace ; le palet y atteignant quelquefois la vitesse de 130 miles à l'heure.



un film de George ROY HILL

avec Paul NEWMAN

Sous titre : Plus on cogne, plus on rit !...

Bien que la vie d'une équipe de hockey soit le thème principal du dernier film de George Roy Hill, cette nouvelle comédie dramatique dont le cynisme n'est pas absent, est tout le contraire des films qu'on faisait traditionnellement à Hollywood sur le sujet où l'on se contentait de relater les épreuves et les triomphes du héro-athlète. Ici on a préféré tout axer sur des cas comiques et obscènes de la seule profession qui exige un peu de violence comme condition pour être engagé.
"Slap Shot" interprété notamment par Paul Newman, Michael Ontkean, Lindsay Crouse, Jennifer Warren, Jerry Houser et Strother Martin, a été réalisé par George Roy Hill en technicolor, produit par Robert J. Wunsch et Stephen Friedman, et écrit par Nancy Dowd. La production Friedman et Wunsch a centré le film sur l'équipe des Charlestons Chiefs, une équipe de Hockey professionnelle de troisième ordre avec toutes ses anomalies : le joueur et entraîneur immoral qui essaie de retenir sa femme qui s'est détachée peu à peu de lui tout en séduisant la femme du joueur-vedette de l'équipe ; il mène l'équipe à la victoire mais pas nécessairement dans les règles.
Bien que 23 comédiens furent envisagés, ce fut finalement Paul Newman qui fut choisi. L'un des premiers comédiens d'Hollywood à s'être fait accepter par les cinéphiles avec son personnage d'anti-héro, Newman travailla tous les jours des 68 jours prévus pour le tournage, apparaissant dans chaque séauence.
Le public se doit de savoir si Newman a joué lui-même au hockey (y compris les chocs, les coups) dans les séquences captivantes d'action. La réponse est oui absolument ! à une exception près. L'action se déroula dans différents stades devant des foules atteignant jusqu'à 5 000 personnes venues assister à la prestation en chair et en os du célèbre comédien.
Il fut doublé par le joueur de hockey Rod Blomfield pour l'exécution de quelques exercices compliqués requérant nécessairement l'adresse d'un joueur professionnel.
Mais "j'ai fait tout ce que me demandait le scénario dans la limite de mes possibilités" déclare Paul Newman à propos de ses performances phy-



Reggie Dunlop, capitaine d'équipe, donne le signal de départ du carnage final.

siques dan des films tels que "Slap Shot", "Winning" (Virages), "Somebody up there likes me" (Marqué par la haine) et dans d'autres. "Si c'est hors de mes possibilités ou si je risque de me blesser, dans ce cas où le film risquerait de s'arrêter, j'utilise une doublure. Ce n'est pas une question de jouer les surhommes, c'est un sens des responsabilités".

Pour la chorégraphie rude et pleine de chutes exigée dans le scénario, Newman s'exerça au hockey pendant sept semaines avant le début du tournage. Tout d'abord, il reconnut porter "une sorte de coussinet de style Victoria pour amortir les chutes". Lui qui jouait au hockey lorsqu'il était enfant à Cleveland, retrouva vite son adresse sur ses patins mais il dût réapprendre à se servir de la crosse.

Comme vétéran des combats de hockey, Neyman dût révéler les traces physiques de son expérience. On accentua une véritable cicatrice à son sourcil gauche ; ses dents de devant furent bordées d'or ; une autre trace de cicatrice du côté droit de sa bouche fut rendue visible. Il se servit d'un tampon dans une de ses narines pour suggérer un nez cassé.

"Slap Shot" est la troisième collaboration entre Newman et George Roy Hill qui réalisa également avec lui "Butch Cassidy and the Sundance Kid" et "The Sting". Ces films sont parmi les plus gros succès de tous les temps de l'histoire du cinéma. "The Sting" remporta sept prix académiques dont celui du meilleur film et celui du meilleur metteur en scène.

L'une des principales motivations qui poussèrent Hill à réaliser ce film fut la chance pour lui d'explorer l'univers si particulier du Hockey. "Il y avait une certaine dureté dans le scénario que j'ai aimée", dit-il, "Il y a tant de films qui présentent la vie d'une manière fantaisiste y compris certains des miens comme "L'Arnaque" (The Sting) ; celui-ci est vrai. Le langage vulgaire et obscène qu'on y parle provoquera sans doute des critiques mais il est essentiel si vous voulez vraiment comprendre de quoi il s'agit. Cela aurait été malhonnête d'agir autrement".

La scénariste Nancy Dowd, sortie diplômée du Smith College et possédant une maîtrise de l'école de cinéma "UCLA", réalisa quatre documentaires avant de devenir stagiaire du metteur en scène Martin Ritt. Elle commence à écrire des scénarios et vend son premier quand son second est remarqué par Robert Wunsch, un agent littéraire d'Hollywood qui recherche un scénario à acheter pour en produire le film. Intrigué par les caractères uniques et par le talent de

Nancy Dowd, Wunsch forme une société de production avec Stephen Friedman producteur de "The last Picture Show" et de "Lovin' Molly". Les deux producteurs se mettent au travail avec Nancy Dowd et soumettent une esquisse de scénario à George Roy Hill et à Universal. La coopération entre Newman et Hill était prévisible du fait de leurs précédentes associations. "Slap shot" a conféré à Nancy Dowd un statut prestigieux dans le monde du Cinéma. Elle a déjà vendu un troisième scénario.

Le producteur associé dans "Slap Shot" est Robert L. Crawford qui a travaillé précédemment avec Hill dans des films tels que "Butch Cassidy and the Sundance Kid", "Slaughterhouse five", "The Sting", et "The Great Waldo Pepper".

La monteuse Dede Allen est l'un des talents les plus remarquables dans le monde du Cinéma. A son palmarès de montage, on trouve entre autres "Odds against to morrow", "America, America", "Bonnie and Clyde", "Rachel, Rachel" réalisé par Paul Newman, "Alice Restaurant", "Little Big Man", et "Serpico". En 1975, elle reçut un prix pour son montage sur "Dog Day Afternoon".

Le directeur artistique Henry Bumstead a reçu deux Oscars pour "The Sting" et pour "To kill a Mockingbird". Il a souvent travaillé avec Alfred Hitchcock et plus récemment sur "Family Plot".

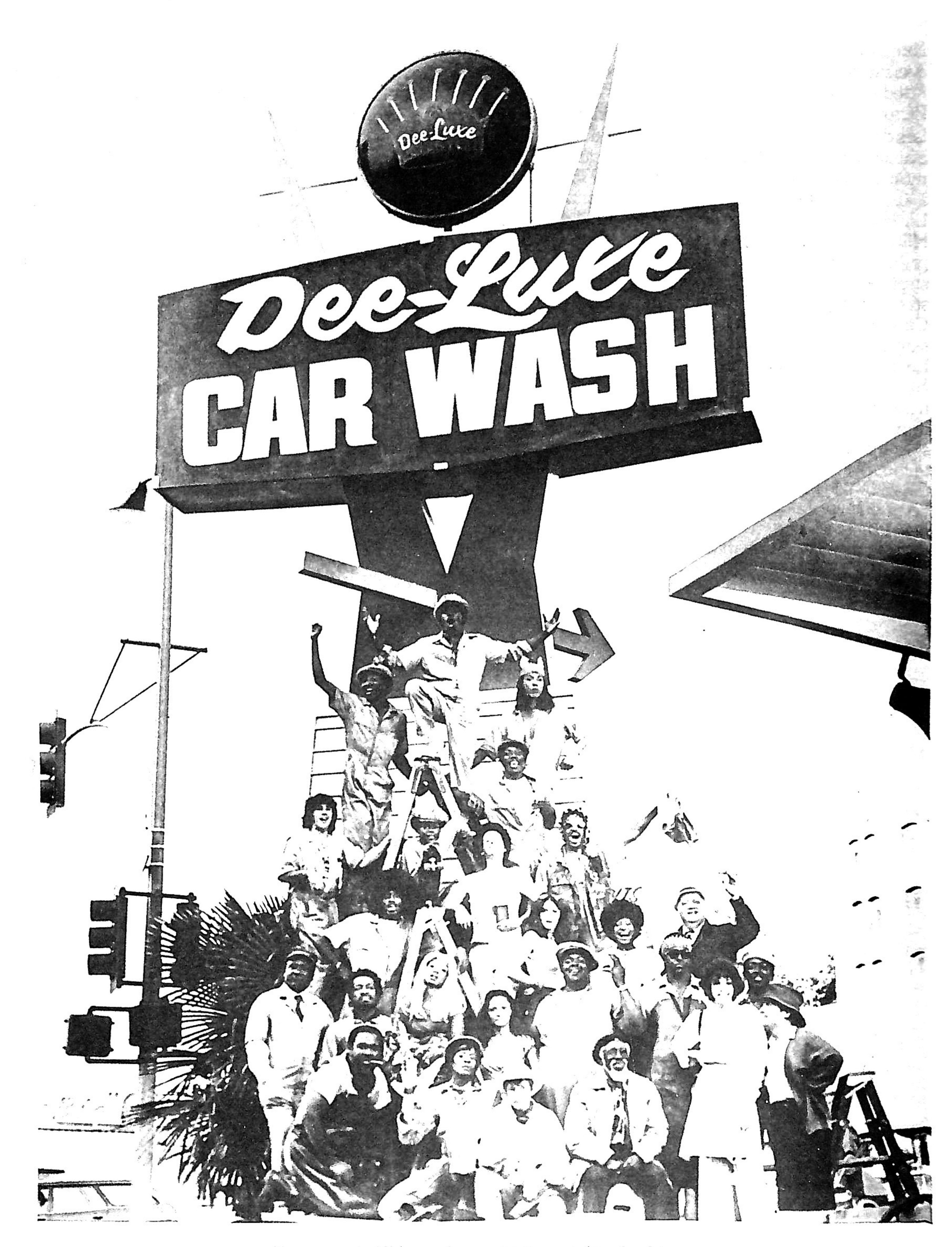
Victor Kemper est l'un des plus jeunes directeurs de la photographie d'Hollywood. Pour "Slap Shot", il s'est servi de la nouvelle caméra Panaflex légère, qu'il tenait souvent à la main et il conçut également un traineau afin de filmer au niveau de la glace l'action du jeu. Les photographes de plateau qui assistaient au tournage étaient désespérés par sa lumière tamisée. Sorti de la télévision, Kemper a de nombreuses réussites derrière lui, notamment "The last Tycoon", "Dog Day Afternoon"...

Ned Dowd, conseiller technique dans "Slap Shot" et frère de la scénariste Nancy Dowd, était joueur dans l'équipe des "Johnston Jet" pendant deux ans lorsqu'il se cassa le dos l'année dernière alors qu'il jouait sur le terrain d'entraînement de Quebec. Responsable de l'authenticité des séquences de hockey dans le film, il se chargea également de recruter quelques joueurs. Il est diplômé de Bowdoin College et a obtenu une maîtrise à McGill. Il espère pouvoir à nouveau jouer au hockey l'année prochaine.

"Slap Shot" fut tourné en 68 jours, les premiers 59 à Johnstown,Pa ; sept autres à Syracuse, à Utica et à la Colgate University dans l'état de New York et les deux derniers jours aux studios Universal.



Les "Charleston Chiefs" une équipe de hockey victorieuse et combative.



Un aperçu kaléidoscopique sur une certaine Amérique

ou une journée dans une station de lavage pas comme les autres !

un film de Michael SCHULTZ

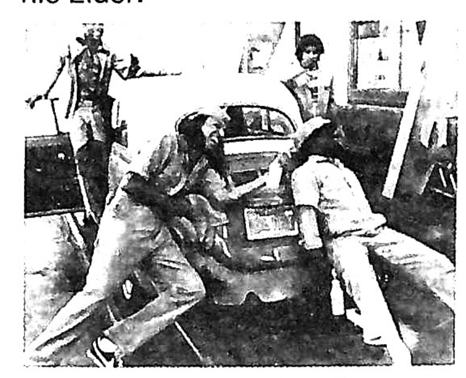


LE THEME DU FILM

La "DeLuxe Car Wash", une station de lavage de voitures semblable à quelques centaines d'autres, quelque part dans Los Angeles, constitue le décor de ce film où vont s'entrecroiser l'espace d'une journée les vies d'une vingtaine de personnages de toutes conditions : des employés, un patron, une secrétaire, des clients, des policiers, des révolutionnaires, une prostituée, un évangéliste douteux, une serveuse, deux comédiens débutants, un travesti, un mari infidèle et peureux, un vieux cireur de chaussures, un militant au bout du rouleau, un chauffeur de taxi hystérique...
Episodes comiques et dramatiques se succèdent au rythme d'une musique ininterrompue et forment un aperçu kaléidoscopique et mouvementé sur une certaine Amérique.

LE REALISATEUR : MICHAEL SCHULTZ

Car Wash est le second film de Michael Schultz, qui débuta dans la réalisation en 1975 avec Cooley High, après s'être fait connaître au théâtre et sur le petit écran. D'abord acteur, il participe dans la première moitié des années soixante à des pièces comme "Benito Cereno", "Miracle in Brooklyn" et "The Child and the Dragon", puis passe à la mise en scène et monte, en 1968, "Song of the Luisitanian Bogey", " Kongi's Harvest" et "God is a (Guess What ?)", trois pièces interprétées par la Negro Ensemble Company et qui contribueront à imposer cette dernière comme l'une des troupes les plus dynamiques du jeune théâtre noir. Avec "Does a Tiger Wear a Necktie ?" (1969), il devient le troisième metteur en scène noir, après Lloyd Richards et Sidney Poitier, à travailler à Broadway. Jouée par Al Pacino et Lauren Jones, cette pièce lui vaut le "Tony" de la mise en scène et permet aux deux acteurs de décrocher chacun le prix de la meilleure interprétation.
Depuis, Michael Schultz a monté : "The Reckoning" de Douglas Turner Ward, "Opération Sidewinder" de Sam Sheppard (auquel il participa également comme interprète) et "The Dream on Monkey Mountain", qui lui a valu le Los Angeles Drama Critics Award en 1970.
Il a réalisé deux dramatiques télévisées : "To Be Young, Gifted and Black" de Lorraine Hansberry avec (Lauren Jones) et "Ceremonies in Dark Old Men" de Lonnie Elder.



Des employés, des clients de toutes conditions

LES POINTER SISTERS

Les Pointer Sisters (Anita M., Patricia, Ruth E. et June) forment un des groupes les plus populaires de la pop music. Elles ont remporté un triomphe avec leurs trois premiers albums : "The Pointer Sisters", "That's a Plenty", "Live at the Opera House". Leurs single "Fairytale" leur a valu le prix du meilleur "country song" en 74. Lauréates du "Jazz and Pop Poll" de Playboy, elles font leur début à l'écran dans Car Wash qui précède de peu la sortie de leur dernier album, "Steppin'". Les quatre sœurs sont nées dans le ghetto d'Oakland, en Californie. Filles de pasteur, elles reçoivent une éducation très stricte, axée sur la pratique de la musique religieuse la plus traditionnelle. C'est seulement à leur entrée au lycée qu'elles se familiariseront avec des interprètes comme Bessie Smith, Aretha Franklin ou Sarah Vaughn qui exerceront une influence profonde sur leur travail. Après avoir accompagné des groupes et des chanteurs comme Cold Blood, Elvin Bishop, Boz Scaggs, Dave Mason, Grace Slick, Tower of Power et Esther Phillips, elles feront leur première apparition en vedette au "Troubadour" de Los Angeles, remportant un succès instantané qui se concrétisera par de nombreuses tournées et performances télévisées.

RICHARD PRYOR

Né à Peoria (Illinois) le 1er décembre 1940, révélé en 1972 par Lady Sings the Blues, où il tenait le rôle de l'accompagnateur de Billie Hollyday (Diana Ross), Richard Pryor est issu du cabaret. Sa réputation d'imitateur et d'auteur de sketches lui a valu de se produire dans de nombreux clubs du Greenwich Village, avant d'apparaître à la télévision dans les émissions d'Ed Sullivan, Merv Griffin et Johnny Carson. De même que pour ses deux partenaires, Diana Ross et Billy Dee Williams, Lady Sings in the Blues a constitué une étape importante dans sa carrière. Abandonnant la scène pour se consacrer à des activités plus diversifiées, Pryor a obtenu depuis un Emmy pour sa contribution de scénariste aux shows de Lily Tomlin. Il a reçu le prix de la Writers Guild et celui de l'American Academy of Humor pour sa collaboration au script de Blazing Saddles (Le Sheriff est en prison) de Mel Brooks. Enfin son album "That's Nigger's Crazy" lui a valu plusieurs distinctions. Un second disque, "Was It Something I Said" a obtenu un succès comparable en 1975, et lui a permis de décrocher le Natra Award.
Remarqué en France dans le film de James B. Harris : Some Call It Loving (Sleeping Beauty) où il tenait le rôle d'un musicien drogué aux côtés de Zalman King, il a interprété depuis en particulier : Uptown Saturday Night, sous la direction et aux côtés de Sydney Poitier, Bingo de John Badham, et Transamerica Express d'Arthur Hiller.



Un vieux cireur de chaussures

VOL A LA TIRE
(DANDY, THE ALL-AMERICAN GIRL)

LE THÈME DU FILM

Dandy Cochran, une jeune voleuse de voitures, est appréhendée par deux policiers quelques minutes après avoir dérobé un miroir dans un immeuble de luxe. Lorsqu'elle comparaît en justice, Le Clerq, son avocat, obtient une mise en liberté provisoire en se portant garant d'elle auprès du Tribunal. Si aucun élément nouveau n'intervient au cours des quinze jours suivants, Dandy verra sa peine limitée à une simple condamnation avec sursis. Mais une brève conversation fait comprendre à Le Clerq toute l'étendue de sa bévue. Dandy, en effet, connaît les moindres subtilités du code pénal et n'en est visiblement pas à sa première arrestation. Elle laisse en outre entendre à son trop crédule défenseur que la voiture à bord de laquelle elle fut appréhendée venait d'être volée quelques instants avant. Regrettant apparemment d'avoir placé l'avocat dans une situation embarrassante, elle promet toutefois de se présenter devant la Cour au jour dit et d'éviter toute nouvelle incartade.
Dandy, qui rêve de posséder une voiture qui lui donnera de la classe, a jeté son dévolu sut une Dino Ferrari de 20.000 dollars. Pour l'acquérir – car il est hors de question de la voler – elle a élaboré une tactique ingénieuse qu'elle expose à son ami Dandy ; il s'agit, ni plus ni moins, de voler et revendre cinq fois de suite le même véhicule après avoir obtenu cinq séries de faux papiers...
Avec 200 dollars que lui avance son copain Johnny T., Dandy rachète une vieille Volkswagen à la ferraille, en vole une neuve et la revend aussitôt avec les papiers de la première. Le bénéfice réalisé lui permet d'obtenir les certificats voulus auprès d'un garagiste, Greg. Quelques jours plus tard. Le Clerq qui a fait analyser les empreintes de Dandy et découvert qu'elle était recherchée, sous des pseudonymes variés, pour de multiples vols de voitures, lui conseille de se livrer pour obtenir la clémence de la justice et échapper aux sept à dix années de prison qui la guettent tôt ou tard.
Dandy sent son "sixième sens" l'abandonner et sait que ses chances d'échapper à la justice s'amenuisent de jour en jour. Elle n'en décide pas moins de mener son projet à terme et vole une Porsche à l'heure même où elle devait comparaître devant le juge. Abasourdi, Le Clerq, à qui la culpabilité de sa cliente a été révélée, trouve à peine la force de protester lorsqu'elle se présente enfin. Dandy l'entraîne à sa suite dans un grand magasin et le force à participer à un vol à l'étalage...
Quelques jours plus tard, après avoir vendu et revolé sa Porsche à trois reprises, Dandy rappelle l'avocat et annonce son intention de se constituer prisonnière. Excédé, Le Clerq refuse de la recevoir. Dandy se venge en lui volant sa voiture.
Elle contraint ensuite Andy à s'emparer d'un véhicule dans un parking. Pris de panique, ce dernier est arrêté par la police, et pour se dédouaner, révèle tout ce qu'il sait sur la jeune fille...



Une atmosphère pop-art typiquement américaine.



Dandy a un but immédiat : posséder une Ferrari.

DANDY

Il m'est difficile de limiter à un ou deux motifs précis les raisons qui me poussent à faire un film. Je choisis mes sujets d'instinct. J'ai été frappé, à la première lecture du script original de DANDY, THE ALL AMERICAN GIRL, par l'énergie considérable qui se dégageait du personnage central. Dandy est une indépendante décidée à survivre par n'importe quel moyen. DANDY, THE ALL AMERICAN GIRL est centré sur le thème de la survie dans les grandes villes et contient une interrogation sur la nature de notre code moral. C'est la société dans laquelle nous vivons qui rend possible les actions que commettent les personnages de ce film : voler des voitures, vivre dans l'illégalité, et lutter pour sa part de biens matériels aussi débilitant qu'un tel combat puisse être. Dandy et son ami Edmund sont comparables aux grands aventuriers du XIXe siècle : ils sont prêts à tout pour survivre et s'assurer un profit matériel. Je ne pense pas qu'on puisse légitimement appliquer les traditionnels concepts de bien et de mal à un tel sujet : Dandy a un but immédiat : posséder une Ferrari d'un modèle exclusif; mais cela représente en fait un besoin plus grand : être acceptée par les autres, être reconnue comme une personne de valeur. Elle ne peut se laisser aller et affronter les conséquences de ses actes sur un plan personnel ou pénal : elle doit continuer à aller de l'avant. C'est une personne très instinctive et qui tire son énergie à cela même.

J'ai fait passer des essais à des douzaines d'actrices avant de fixer mon choix sur Stockard Channing. Le personnage, tel qu'il figurait dans le Script, ne lui ressemblait pas du tout et il m'a fallu un certain temps pour m'ajuster à elle. Ce qui m'a frappé le plus chez Stockard, c'est son originalité. Elle a quelque chose d'unique. Elle m'a forcé à considérer Dandy sous un angle totalement nouveau, ce qui fut à la fois un défit et une stimulation.

J'ai consacré un temps considérable à la distribution des rôles. Cela ne m'intéresse pas de confier un rôle à une vedette pour la seule raison qu'il s'agit d'une vedette, et j'ai été très heureux de voir que la MGM partageait ce point de vue.

Sam Waterston présentait très exactement le mélange d'intellectualisme et de chaleur humaine souhaité. En tant qu'avocat, il représente une fraction de l'"Establishment" qu'il est important de ne pas rejeter.

Franklyn Ajaye est un comique qui n'avait aucune expérience dramatique et qui a apporté une sorte d'humour populaire, faubourien, au rôle d'Edmund. Richard Doughty, qui n'avait jusqu'alors tenu que des petits rôles à la télévision, me parut idéal pour le personnage d'Andy dont il exprime très bien la lenteur d'esprit et l'aspect profondément sympathique.

Nous savions qu'il est nécessaire de tourner dans une ville bien particulière si nous voulions que le film fonctionne. Los Angeles et New York ont été utilisées à satiété et nous les avons éliminées d'emblée. Il nous fallait une grande ville américaine vivant de l'industrie automobile. Je suis allé à Seattle avec mon directeur de la photographie, Vilmos Zsigmond, un homme exceptionnellement doué, capable de tourner absolument tout ce qu'un réalisateur est en mesure de concevoir, et nous avons su immédiatement que c'était la ville idéale.

JERRY SCHATZBERG.





Stockard Channing :
une originalité débordante.

STOCKARD CHANNING

Stockard Channing est née à New York, dans le quartier de Manhattan. Elle fait ses études à l'école de Miss Chapin et à l'école de Madeira avant d'entrer à l'Université de Radcliffe, où elle commence à se consacrer au théâtre et à prendre part aux activités de diverses troupes (Agassiz Theatre, Harvard Dramatic Club, Loeb Repertory Theatre).

On la voit ensuite à New York, dans "Innocent Patry" de John Hawkes et "The Wax Museum", puis à Boston, Washington, etc. S'essayant aux registres les plus variés, elle passe de Brecht à Shaw, de Durrenmatt à Wedekind et tient même à l'occasion un emploi de chorus girl. De 72 à 74 elle interprète de façon intermittente un des principaux rôles féminins de "Two Gentlemen of Verona". En 73, elle joue aussi à Broadway avec Eddie Albert et Nanette Fabray.

Elle débute au cinéma dans "The Hospital" (L'Hôpital) de Arthur Hiller et tient un rôle secondaire dans "Up the Sandbox" de Irvin Kershner. Elle a également joué dans "The comforts of Home", qui fait partie d'une trilogie encore inédite.

Elle a tourné pour la télévision dans des programmes de séries comme "Sesame Street", "The Lesson", "A Celebration for William Jennings Bryan" ainsi que dans l'émission pilote "Rx for the Defense" et a été la vedette du télé-film "The Girl Most Likely To", tourné en 1973 par Lee Phillips.

En 1975, elle est sélectionnée pour "The Fortune" (La bonne fortune), de Mike Nichols, où elle tient le rôle d'une jeune et riche héritière aux prises avec deux aventuriers (Jack Nicholson et Warren Beatty). Les réactions enthousiastes de ses deux partenaires et du réalisateur durant le tournage attirent l'attention sur elle et lui valent d'être engagée sur DANDY, THE ALL AMERICAN GIRL avant même la sortie en salle du film.

Elle tourne actuellement "The Big Bus" sous la direction de James Frawley.

LE BUS EN FOLIE

un film de James FRAWLEY



CYCLOPS
Poids : 75 tonnes
Longueur : 33 mètres
Nombre de roues : 32
Source d'énergie : nucléaire
Nombre de passagers : 180
Commodités : une piscine, un bowling, un bar...
Coût total : 250 000 dollars

Après plusieurs années de patientes recherches, le génial Professeur Baxter a mis au point le premier autobus à puisance nucléaire : "Cyclops" qui doit effectuer pour la première fois la liaison non-stop New York-Denver. L'apparition de ce révolutionnaire engin n'a pas été sans provoquer certaines inquiétudes du côté des grandes compagnies de transport. Un mystérieux magnat, l'Homme de Fer (dont le domicile habituel est un poumon d'acier) et son frère, Alex, font exploser une bombe dans le laboratoire de Baxter quelques instants avant l'inauguration publique de "Cyclops". Le professeur échappe de justesse à la mort, mais se voit interdire tout mouvement (sous l'effet de l'explosion, une médaille porte-bonheur s'est en effet logée dans sa poitrine à quelques millimètres du cœur). Un seul homme peut le remplacer au volant de "Cyclops" et assurer le voyage inaugural : c'est Dan Torrance, l'as des conducteurs de bus américains. Problème : Dan est l'ancien petit ami de Kitty, la fille du professeur, et celle-ci lui en veut toujours de son infidélité. Deuxième problème : quelques mois auparavant, un des bus qu'il conduisait s'était perdu en pleine nature et les corps de ses passagers avaient disparu dans des circonstances mystérieuses, donnant à penser que Dan pourrait bien être un antropophage occasionnel.

Malgré ces considérations, Kitty contacte Dan, qui accepte de conduire "Cyclops" avec pour co-équipier "Shoulders" O'Brien, un brave garçon un peu balourd et Handicapé par de fréquents accès d'évanouissement.



Le bus en folie, manifestation d'une certaine nervosité



Equilibre ultra-précaire au-dessus d'un profond ravin

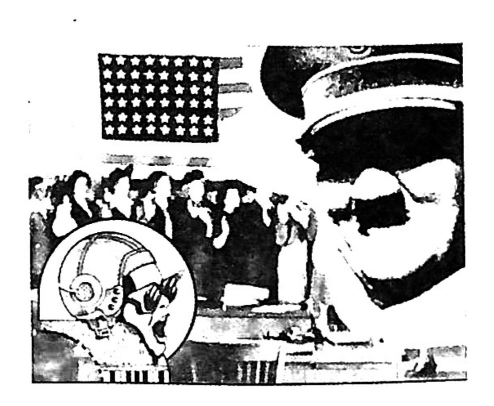
LA GUERRE, LA MUSIQUE, HOLLYWOOD ET NOUS

Directeur musical : Lou REIZNER

Musique et Paroles : John LENNON et Paul McCartney

Tout allait si bien... Hollywood déversait à pleins écrans le sirop de ses comédies légères, où les drames ne dépassaient guère le cadre de l'alcôve ; en Floride on élisait des reines de beauté et en Virginie on jouait au golf. A Londres on dansait le "Lambeth Walk", à Paris on chantait "Prosper" et on sablait le champagne au Moulin Rouge pour exorciser le souvenir du Front Populaire.

En Allemagne pendant ce temps là, un schizophrène moustachu – Hitler, connais pas ! – magnétisait des foules braillardes et blondes, les usines à tanks et à Waffen SS tournaient à plein régime. En Italie un certain Mussolini paradait bruyamment au balcon du Quirinal comme un Narcisse obèse et dévoyé. Au Japon les fils du Soleil troquaient le kimono contre le treillis de brousse, le sabre de samouraï folklorique



Sans crier gare, Hitler !



Les drames ne dépassaient guère le cadre de l'alcôve

contre la mitrailleuse lourde et les jardins miniatures contre le parcours du combattant.

Cela, qui voulait le voir ? Chamberlain ouvrait son parapluie et pariait pour la paix. Daladier se félicitait de l'accord de Munich, l'Amérique tout juste sortie de la crise et de la prohibition se saoulait d'isolationisme. Lindbergh, héros glorieux de la traversée de l'Atlantique et héros crucifié du premier kidnapping du siècle, prêchait la non-ingérence tout en encourageant les jeunes crétins pro-hitlériens de Pennsylvanie qui s'exerçaient au pas de l'oie en mâchouillant des "Zieg Heil" à travers leur chewing-gum.

Et puis crac ! sans crier gare, Hitler – on commence à connaître – projettes en quelques semaines l'ombre de la swastika sur toute l'Europe. Et re-crac ! Les Japonnais mettent Pearl Harbor à feu. Soudain, L'Amérique bascule. Alors qu'en Europe seules l'Angleterre et la Russie luttent encore mais reculent pas à pas, les Etats-Unis se lancent dans la danse macabre. On hurle, on s'arme, on s'entraîne, on organise la gabegie militaire et, l'un après l'autre on commence à débarquer dans les bastions ennemis. Et hollywood se reconvertit à son tour, pour concocter par centaines de films héroïco-patriotiques. Pendant que James Stewart et Clark Gable pilotent des bombardiers pour de vrai, d'autres vedettes se muent en Déroulède pour galas aux armées et les girls des super-productions de Busby Berkeley exhibent leurs cuisses pour faire acheter des Bons du Trésor. Tout pour les "boys" et tous contre le trio sanglant de l'Axe – Hitler, ça commence à bien faire !



A Londres on dansait le "Lambeth Walk"

JABBERWOCKY

le nouveau film de Terry GILLIAM un des "MONTY PYTHON"

Jabberwocky peut être comparé à un "Jaws" médieval !
Le Jabberwocky est une bête monstrueuse et féroce qui ravage les terres entourant le royaume fortifié de Bruno Le Contestable, terrorise et dévore les misérables paysans. Ils sont obligés de venir se réfugier dans l'enceinte fortifiée où ils sont alors impitoyablement exploités par des individus sans scrupules, hommes d'église et marchands.
Le roi Bruno (Max Wall), monarque vieillissant et presque sénile, ne s'intéresse guère aux affaires de l'Etat. En fait, son principal souci est de marier sa fille (Deborah Fallender), une ravissante personne qui – dans la bonne tradition médiévale – passe ses journées dans la vieille tour ouest, faisant de la tapisserie, entourée de religieuses et dans l'attente du "Prince Charmant".
Ce n'est que lorsque son Grand Chambellan (John Le Mesurier) lui fait observer qu'il n'y aura bientôt plus de paysans pour payer des impôts, que le Roi décide finalement d'organiser un tournoi au cours duquel un Chevalier "Le Champion" serait désigné, sortirait de l'enceinte et pourfendrait Le Monstre.
Au même moment, Dennis Cooper (Michael Palin) un jeune apprenti tonnelier que son père a exclu de l'affaire familiale, quitte le toit paternel pour faire fortune en ville, dans l'espoir de conquérir la main de la belle mais opulente Griselda Fishfinger (Annette Badland) dont le père, poissonnier de son état, Mr. Fishfinger (Warren Mitchell) méprise malheureusement la profession de la famille Cooper.



Les paysans sont obligés de se réfugier dans l'enceinte fortifiée



En route pour faire fortune en ville

Grâce à sa rencontre fortuite avec un Ecuyer débauché (Harry H. Corbett) qu'il va – involontairement – aider à séduire Betty (Alexandra Dane), voluptueuse épouse d'un tenancier du coin (Bernard Bresslaw), Dennis – à travers toute une série de mésaventures avec des chevaliers, armuriers, nonnes, des illuminés de toutes sortes, des rois, des princesses, marchands et évêques – va se trouver dans une stupéfiante situation : il combattra

le Jabberwocky, gagnera la moitié du Royaume et la main de la belle princesse !



Il n'y aura bientôt plus de paysans pour payer les impôts

TERRY GILLIAM
Biographie revue et corrigée (à ne pas mettre entre toutes les mains)

Terry Gilliam est né le 22 Novembre 1940 à Minneapolis (Minnesota).
Son père était présent lors de sa naissance, ainsi qu'une femme qui prétendit être sa mère mais avait, en fait, été engagée par sa véritable mère pour prendre sa place, tandis qu'elle participait à une partie de Canasta organisée depuis longtemps.
Lorsqu'il eut 3 mois, ses parents moururent bêtement dans un accident de caddies appartenant à un magasin. (En fait, il n'avait même pas trois mois).
Des écureuils lui sauvèrent la vie en l'emportant dans un grand chêne où ils l'élevèrent comme un des leurs. Là, dans les régions sauvages du Nord il apprit bientôt tout sur la forêt. Il sut bientôt reconnaître la succulente fraise des bois grâce aux boites carrées



dans lesquelles elles arrivaient, ou les Cornflakes Kellog, si nourrissants, grâce au grand R rouge sur le paquet, puis ce furent les "Hamburger Mc Donald" et les bouteilles de Coke de 8 1/2 oz. Il apprit également très tôt le calcul infinitésimal et la solution de 271 + 2.



La belle mais opulente Griselda Fishfinger

Mais il cherche toujours quelque indice sur sa véritable identité et, par une belle journée ensoleillée de Mars 1951, il fit ses bagages et partit vers l'Ouest, 1822 miles plus loin, vers la Californie. Malheureusement, il manqua son but et se retrouva dans l'Océan Pacifique où il se noya.



Conquérir une belle...

Toutefois, son histoire ne s'arrête pas là car une autre personne prit son nom (par l'entremise d'une des nombreuses agences d'adoption chargées des couples anonymes). Il devint Neil Armstrong et fit faire un pas de géant au genre humain, sans perdre lui-même l'équilibre – et sans même faire un quelconque bruit avec ses rotules.



Combattre le Jabberwocky

BIOGRAPHIE DE TERRY GILLIAM

Né : le 22 novembre 1940 à Minnéapolis (Minnesota)
Etudes : à l'Occidental College. Diplômé en 1962.
Terry Gilliam débuta en tant qu'assistant-rédacteur à Help Magazine, revue humoristique publiée à New-York, puis commença à travailler comme dessinateur indépendant.
Après avoir voyagé un certain temps à travers l'Europe, il revint à Los Angeles en 1966 et travailla dans la publicité comme "copywriter" puis finalement comme Directeur artistique.
En 1967, il vint travailler à Londres en tant que dessinateur indépendant, puis fut attaché au Londoner Magazine pendant un an avant de s'intégrer au monde de la télévision et de travailler sur les séries suivantes :
– Ways of making you laugh (les moyens de vous faire riche)
– Les shows de Marty Fieldman
– Ne réglez pas votre poste de télévision
– Le cirque volant des Monty Python
– Monty Python, Sacré Grâal



Deborah Fallender la belle princesse

Le diable probablement

un film de Robert BRESSON



Le gachis qu'on a fait de tout

Ce qui m'a poussé à faire ce film c'est le gachis qu'on a fait de tout. C'est cette civilisation de masse, où bientôt l'individu n'existera plus. Cette agitation folle. Cette immense entreprise de démolition où nous périrons par où nous avons cru vivre. C'est aussi la stupéfiante indifférence des gens, sauf de certains Jeunes actuels, plus lucides.

Robert Bresson



Une civilisation de masse



La stupéfiante indifférence des gens...



Bientôt l'individu n'existera plus



Certains jeunes actuels plus lucides





LISTE ARTISTIQUE

Antoine Monnier

Antoine MONNIER	Charles
Tina IRISSARI	Alberte
Henri de MAUBLANC	Michel
Laetitia CARCANO	Edwige
Régis HANRION	Psychanaliste
Nicolas DEGUY	Valentin
Geoffroy GAUSSEN	Libraire
Roger HONORAT	Commissaire

LISTE TECHNIQUE

REALISATEUR
Robert BRESSON

1er ASSISTANT REALISATEUR
Mylène van der MERSCH

2èmes ASSISTANTS REALISATEURS
Thierry BODIN
Humbert BALSAN
Eric DEROO
Mahaut de CORDON

DIRECTEUR DE LA PHOTO
Pasqualino de SANTIS

INGENIEUR DU SON
Georges PRAT

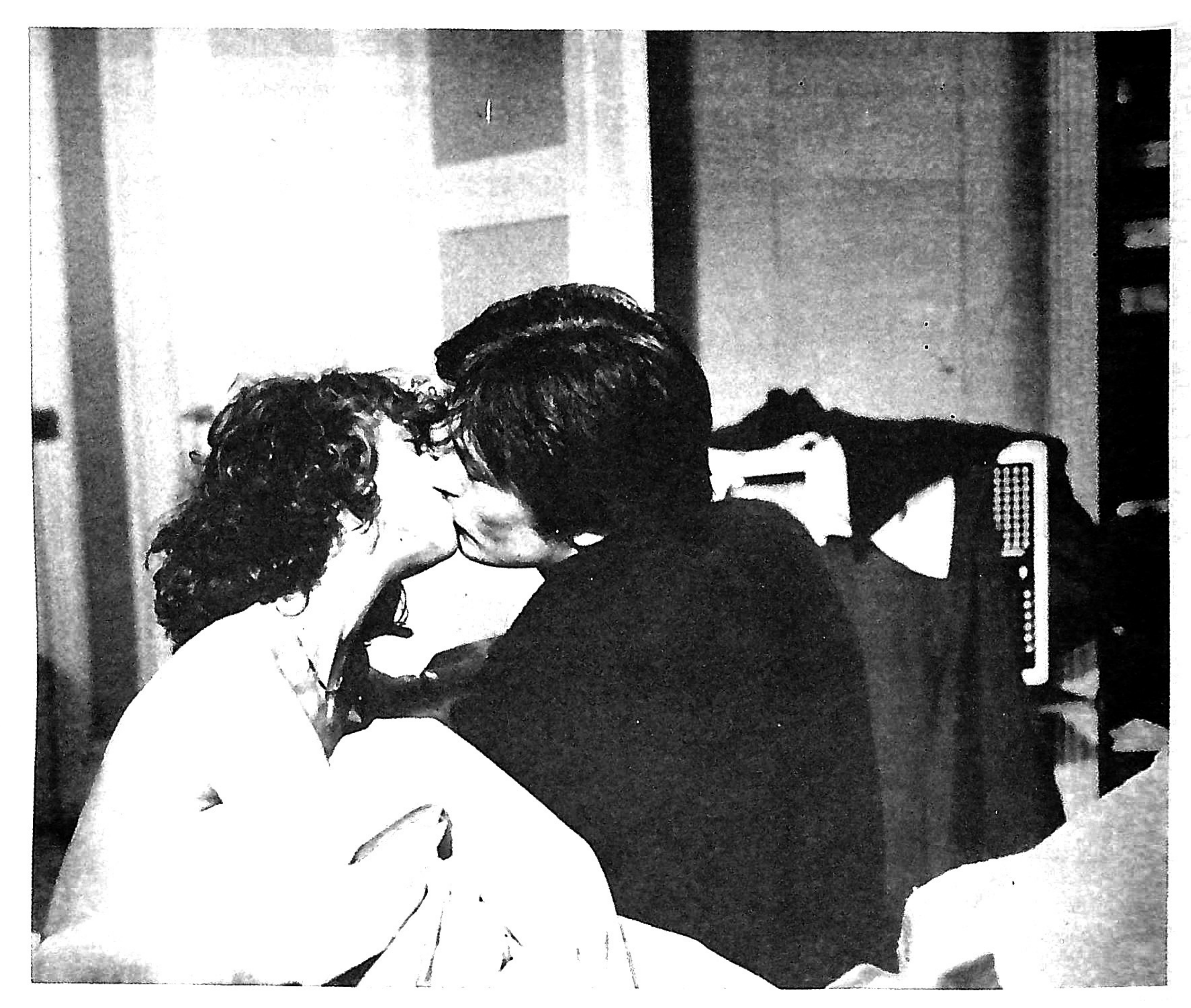
DECORS
Eric SIMON

MUSIQUE
Philippe SARDE

L'homme pressé

un film d'Edouard MOLINARO

avec Mireille DARC et Alain DELON



Un homme doué d'un appétit illimité pour la vie

Qui est Pierre Niox ?
Un escroc international ? Un Arsène Lupin Horizon 80 ? Un érudit ? Un poète ? Un savant ? Rien de tout cela. Pierre Niox est un homme doué d'un appétit illimité pour la vie et pour la beauté sous toutes ses formes.

Il veut vivre dix existences en une, remplir de merveilles chaque minute de sa vie et bousculer celle des autres pour essayer de leur faire partager cette rage d'exister à la puissance mille, cette soif incessante d'aller de l'avant.

C'est ainsi que nous le verrons, "lancé au galop dans un univers qui trottine", acheter le domaine de ses rêves, y découvrir (car la vie livre souvent ses trésors à qui sait la bousculer) un cloître roman et simultanément, en la personne de la fille de l'ex-propriétaire, l'amour.

Oui, mais justement, un homme pressé peut-il trouver le temps d'aimer ? D'aimer comme les autres, certes pas. Mais Hedwige n'est pas une femme comme les autres.

Elle le prendra, lui, l'homme pressé de vitesse, et contribuera, durant quelque temps, à enrichir sans la freiner la trajectoire irrésistible de l'homme qui veut "tout, tout de suite". Tout... y compris l'enfant qu'il a conçu et dont, fidèle à lui-même, il exigera qu'on le lui livre en sept mois.

Cependant, il apprendra la vente prochaine d'un objet d'art légendaire, d'un "graal" des antiquaires, d'une inaccessible merveille. Inaccessible... Ce mot n'a pas de sens pour Pierre Niox. Il jouera sa fortune et tout ce qu'il possède pour l'atteindre, et l'ayant obtenu, rencontrera, visiteur inattendu, la mort. Il l'accueillera avec un sourire car cela aussi, Pierre l'aura voulu, comme toutes choses, "tout de suite". Dédaigneux de tout ce qui ternit la vie : prudence, calcul, atermoiements ; assoiffé de tout ce qui l'em-
Dédaigneux de tout ce qui ternit la vie : prudence, calcul, atermoiements ; assoiffé de tout ce qui l'em-
bellit, Pierre n'aura-t-il vécu plus et mieux en une existence d'à peine quarante années que d'autres au terme d'un timide et ennuyeux voyage terrestre ?
C'est avec cette question dans la tête que le spectateur quittera Pierre Niox...



Qui est Pierre Niox ?

EDOUARD MOLINARO

Edouard Molinaro est né à Bordeaux, dans une famille de chirurgiens-dentistes, le 13 mai 1928. C'est dans sa ville natale, puis au collège de La Réole qu'il fait ses études, mais il délaisse volontiers les cours pour aller au cinéma et c'est là que sa vocation se révèle impérieusement.
Jusqu'en 1948, il glane tous les prix dans les concours de films d'amateurs, ce qui ne peut que l'encourager à se lancer dans cette carrière difficile.
En 1949, il est à Paris et commence son stage d'assistant pour participer aux trois films qui lui permettront de devenir professionnel. Il débute auprès d'André Berthomieu et bientôt parallèlement à l'assistanat, il réalise 32 films techniques de moyen métrage qui constituent pour le jeune cinéaste le meilleur apprentissage, et qu'Eric Rohmer (alors critique) saluait comme de "robustes et astucieux documentaires".
En 1953, il tourne un premier court métrage à scénario : "Chemin d'Avril" que suivront cinq autres bandes. Tous sont primés, ce qui suffit à attirer l'attention du producteur François Chavane. Celui-ci voit les six courts métrages l'un après l'autre et engage Molinaro, décidé à lui confier la réalisation d'un premier long métrage qui sera "Le Dos au Mur", d'après un roman policier de Frédéric Dard.
Nous sommes en 1957. Edouard Molinaro se marie cette année-là – le 15 mars. Son film sort en 1958. C'est à l'aube de la "Nouvelle vague" et déjà, dans les limites du genre qui lui est imposé, le jeune réalisateur révèle mieux que des promesses. "Au total un bon film", écrit Simone Dubreuilh, qui reproche pourtant au réalisateur sa soumission au genre. Mais l'Express voit dans cette expérience la preuve que "la France peut produire désormais un cinéma industriel, tout à fait honorable et concurrentiel...". Le grand critique André Bazin qui salue la "Nouvelle Vague" avec la venue de Molinaro, souligne dans ce "travail très bien fait... une maîtrise technique absolue et qui n'a rien à envier à celle des aînés les plus expérimentés".
Un tel début assurait au jeune réalisateur, et sur le plan critique, et sur le plan commercial, une attention de bonne augure.
Edouard Molinaro allait confirmer par la suite sa science et sa volonté de rester fidèle à un cinéma efficace, fait pour le spectateur. "Pas d'acrobatie de mise en scène, pouvait-on lire à propos de son second film, mais un sens très sûr du pouvoir de l'image... et le film en tire un relief incontestable".
Même lorsqu'ils contestent le choix de ses sujets, les critiques reconnaissent la maîtrise du réalisateur. "Molinaro sait regarder, il sait raconter, il sait composer, non seulement des images, mais des atmosphères", écrivait R.M. Arlaud dans "Combat". Et bientôt, le réalisateur étend son registre. du policier classique, il passe à une comédie ("Une fille pour l'été"), à l'humour ("Une ravissante idiote"), au pastiche ("Arsène Lupin contre Arsène Lupin").
"J'aime jouer, je n'aime que ça ; pour moi, dit Molinaro, le cinéma est un jeu !" Et l'on peut être sûr qu'il s'amuse, avant d'amuser le spectateur, en tournant des films comme "Hibernatus", avec Louis de Funès, ou "Mon Oncle Benjamin", avec Jacques Brel, deux films qui s'inscrivent déjà parmi les "best-sellers" du cinéma français d'aujourd'hui.
"On peut attendre beaucoup de Molinaro", écrivait Max Favalelli en 1958. Avec une vingtaine de films à son actif, le réalisateur du "Dos au mur" a répondu aux promesses de ses débuts.

Le maestro

Inspiré de la pièce

"Les vignes du seigneur"



Le choix de Madame Bourgeon : Alexis Kemper sera son futur gendre

Un film réalisé par Claude Vital
avec : Jean Lefèbvre, Sophie Desmarets
Daniel Ceccaldi, Geneviève Grad
Caroline Cartier, Michel Galabru...

Le maestro

Inspiré de la pièce

"Les vignes du seigneur"



Alexis est un garçon charmant

Madame Bourgeon a des problèmes. Hubert Martin, l'amant de sa fille Gisèle depuis des années, reste l'un des plus perturbants. Par préjugés sociaux, il ne veut pas épouser Gisèle. Il se trouve en effet que cette mère d'esprit libéré avant l'heure, n'a jamais été mariée.
Madame Bourgeon a une deuxième fille, Yvonne, la cadette, élevée en Angleterre.
La mère, qui s'accroche tout de même encore à quelques principes, affirme avec autorité :
– Puisque ma petite Gisèle n'est pas mariée, il faut donc qu'Yvonne le soit !
Gisèle et Hubert s'inquiètent de cette précipitation. Peut-être faudrait-il procéder par ordre et trouver d'abord le futur mari !
Or le choix de la mère est fixé : Alexis Kemper, pianiste-concertiste, belle fortune de famille et leur ami de longue date.
HUbert est abasourdi et se permet de remarquer :
– Certes, Alexis est un garçon charmant ! C'est mon meilleur ami ! Mais ce n'est un mystère pour personne que, pendant des années, tout Paris l'a appelé ce pochard d'Alexis !

Madame Bourgeon s'indigne. Hubert s'imagine-t-il qu'elle s'est lancée dans ce projet à la légère, sans prendre de renseignements ? Alexis, depuis dix-huit mois, ne boit plus que de l'eau !



Il faut marier Yvonne la cadette élevée en Angleterre



Alexis va confier à Hubert qu'il est devenu l'amant de Gisèle



Une scène d'ivresse mémorable

Pour mettre Alexis à l'épreuve, elle l'invite dans sa résidence d'Annecy, où le concertiste doit se rendre pour quelques récitals.

Tandis qu'Yvonne feint de se distraire aux sports les plus divers, avec son boy-friend Alan, Alexis devient l'amant de Gisèle, en découvrant qu'un double malentendu fut la cause de son départ, il y a six ans. Alexis buvait parce qu'il aimait Gisèle en secret et c'est précisément parce qu'il buvait que Gisèle s'éloignait de lui.

Ce qui devait arriver s'est donc produit entre Alexis et Gisèle : les atomes crochus désintoxiqués s'accrochèrent enfin et les retrouvailles frénétiques aboutirent à l'organisation d'une double vie qui se double des cas de conscience d'Alexis, déchiré entre l'amour et l'amitié :
– Il faut qu'Hubert ne sache jamais que je vous aime, Gisèle !

Dans ce dessin, tous les moyens sont mis en œuvre par Alexis. Il établit un plan méticuleux de précautions à prendre, de langage secret, de prévision des imprévus, de



Alexis, belle fortune de famille, ami de longue date...

ruses les plus sournoises, digne d'un agent chevronné du contre-espionnage. L'amour de Gisèle finit par s'y perdre, dans l'acceptation conrète du terme.
Toutefois, leur aventure clandestine pourrait se poursuivre jusqu'à l'inéluctable lassitude, si Henri ne commettait la petite erreur qui pulvérise le mécanisme des crimes parfaits. Il se laisse aller à reboire un whisky. Le premier verre en entraîne d'autres et c'est ainsi qu'au cours d'une scène d'ivresse mémorable, alexis va confier à son ami Hubert qu'il est devenue l'amant de Gisèle...

BERNARD FRESSON
UN GAILLARD
(PRESQUE) COMME LES AUTRES

Fuir sa stature, son apparence, est une chose difficile à la ville comme à l'écran, surtout à l'écran où les rapports de l'apparence avec les rôles qu'on a tenus amènent les producteurs ou réalisateurs à jouer le rôle du public au grand guignol d'autrefois qui sifflait le traitre et badait le jeune premier.

Bon mari, bon père, bon gars, bon copain, du personnage de Jo Gaillard à celui de l'instituteur ami des "Feux de la Chandeleur", Bernard FRESSON semble éprouver quelques difficultés à sortir des rôles que le cinéma ou la télévision ont plaqués sur son tendre visage de brave garçon joufflu, aux yeux pâles, à la quarantaine rieuse et décontractée.

Et de fait, en dépit de récentes tentatives de Cayatte ou de Dolorès Grassian (le P.D.G. en plein retour d'âge du "Dernier baiser"), il reste pour des milliers, voire des millions de gens, en particulier les jeunes, l' "inoubliable" et sympathique capitaine Jo Gaillard, capable d'affronter avec la même aisance les aventures de la vie, des ports lointains, ou de subir avec succès les assauts des pègres les plus interlopes.





Bernard FRESSON : "J'ai eu et j'ai toujours beaucoup de mal à me dégager du personnage. Certes le tournage a été pour moi une aventure passionnante, avec des épisodes parfois extrêmement comiques ou enrichissants. Mais pour trop de monde encore je reste seulement le héros du feuilleton. Dans la rue, par exemple, les mômes qui me reconnaissent m'appellent Jo Gaillard. Mais FRESSON, alors là, vraiment ils ne connaissent pas. Pour les producteurs, bien sûr, c'est un peu différent, mais vous savez qu'on a toujours un peu tendance à vous faire jouer à perpétuité les personnages qui vous ont fait connaître. Et là, vraiment, je ne suis plus d'accord. Ça n'est pas la peine de faire ce métier pour être Zorro ou Buffalo Bill à longueur de vie et de carrière.

SÉQUENCES : D'où peut être ce besoin de changer de personnage en permanence, ainsi qu'on peut le constater dans la plupart de vos derniers films.

Bernard FRESSON : Vous savez, je suis avant tout un acteur de théâtre. Ce qui m'intéresse le plus, depuis l'époque de H. E.C., ce sont les rôles de composition. Et des pièces j'en ai jouées plus de cinquante. On n'en parle jamais beaucoup dans la presse ou les revues de cinéma.

SÉQUENCES : Pour revenir au " Dernier Baiser ", Bernard FRESSON, n'avez-vous pas l'impression, avec ces moustaches, ce chapeau mou, et ce rôle de P.D.G. de comédie, d'être passé à côté de votre personnage ?

Bernard FRESSON : Ecoutez, je me suis amusé. Nous nous sommes amusés comme des fous. Je crois que ce n'est pas Annie GIRARDOT qui me démentira. Alors les moustaches, le chapeau mou, c'a m'est un peu égal pourvu qu'il se passe quelque chose dans l'équipe. Et d'ailleurs, vous savez, au-delà de la comédie, il me semble qu'il y a dans ce film des choses extrêmement profondes et peut-être un humour, un romantisme du quotidien que peu de réalisateurs savent habituellement marier dans le même sujet.

SÉQUENCES : En ce qui concerne les projets ?

Bernard FRESSON : Oh, là là, vous m'en demandez trop. Je suis actuellement sur quatre projets différents et peut-être un nouveau feuilleton.
Mais ce ne sera pas la suite de Jo Gaillard, ça je puis vous l'affirmer.

∞∞∞∞

Au-delà des mots, il y a la vie. Ce merveilleux coup de fourchette et ce lyrisme pour comparer la lamproie à la bordelaise avec d'autres plats dégustés sous les tropiques. Et puis le rire presque permanent, cet étonnant numéro de vedette sympa, à la foire de Bordeaux, face à des milliers de jeunes et de moins jeunes. Ce public qui l'aime et qu'il respecte, en vrai copain de derrière la rampe. Monsieur Bernard FRESSON...

Jean-Pierre DINAND.

FRANÇOISE FABIAN

UNE "PERSONNALITE" TRES ATTACHANTE DU CINEMA

Françoise Fabian est "la Comédienne", l'artisan consciencieux, réfléchissant au rôle qu'elle interprète, en disséquant les sentiments, les motivations, en l'habillant, le décorant de tel ou tel bijou ; elle construit ainsi un portrait qu'elle revêt physiquement et moralement comme une seconde peau et elle incarne "le personnage". Puis, un peu de démaquillant, un coup de brosse, et ses vêtements, elle redevient Françoise Fabian discrète, secrète, réservée, tour à tour mélancolique ou rieuse, un sens de l'humour drôle jamais grinçant, une amitié chaleureuse, une vraie femme pour qui la vie n'a pas été aussi facile qu'elle paraît.

Jolie fille, considérée un peu comme la femme-objet, Françoise Fabian ne connût tout d'abord que des rôles montrant à plaisir sa plastique et son beau regard, mais, où était la comédienne dans tout cela ? Déçue par ces rôles peu intéressants, offerts par le cinéma, Françoise Fabian se tourne vers le théâtre :

"J'adore l'ambiance du théâtre, l'équipe, ce travail de recherche pendant les répétitions, c'est la véritable joie, un principe de continuité, sentir la présence du public, son émotion, ses rires, et lui apporter... le rêve dont chacun a besoin".

Une chance perdue ? "La Dolce Vita" de Fellini que Françoise Fabian n'a pu tourner. Jacques Becker était déjà très malade.

Une chance trouvée ? "Ma nuit chez Maud" d'E. Rohmer, son film porte-bonheur.

Le personnage que Françoise Fabian souhaiterait interpréter ? "Mona", de "La Crucifixion en rose" de H. Miller.

Ses livres préférés ? La science-fiction, l'anticipation. Cocteau, Bradburry.

Ses loisirs préférés ? Voyager, partir, connaître des gens nouveaux, des acteurs, des écrivains, des artisans. Se chauffer aux rayons du soleil. Françoise Fabian commence à vivre à partir du mois de mai. Elle aime les produits naturels.





Donc, Françoise Fabian, avec un physique de femme fatale, c'est la femme naturelle qui nous émeut et qui, par un jeu simple, vrai, dépouillé, a gagné à force de travail, le peloton de tête des vedettes cinématographiques.

FILMOGRAPHIE DE... FRANÇOISE FABIAN

Une cinquantaine de films, entre autres, depuis :

1969 – "Ma nuit chez Maud" de Eric Rohmer.
"Le Spécialiste" de Sergio Corbucci.
"L'Américain" de Marcel Bozuffi.
1970 – "Un Condé" de Yves Boisset.
"Etes-vous fiancée à un marin grec ou à un pilote de ligne ?" de Jean Aurel.
"Out One : Spectre" de Jacques Rivette.
"Die Weibchen" (La Mante Religieuse) de Zbynek Brynych
"Raphaël ou le Débauché" de Michel Deville.
1972 – "Au rendez-vous de la mort joyeuse" de Juan Bunuel.
"Torino Nero" (La vengeance sicilienne) de Carlo Lizzani.
"Les Voraces" de Sergio Gobbi.
"La Bonne Année" de Claude Lelouch.
1973 – "Projection Privée" de François Leterrier.
"Salut l'Artiste" de Yves Robert.
"Pour Aimer Ophélie" de Flavio Mogherini.
1975 – "Les Fougères bleues" de Françoise Sagan.
"Noël dans une maison de rendez-vous" de Nannuzi.
1976 – "La Mort d'un Magistrat" de Damiano Damiani.
1977 – "Madame Claude" de Just Jaeckin.



Françoise Fabian

SEQUENCES



Pour vous, nous avons sélectionné les meilleures spécialités du sud ouest.

Ces produits fabriqués par les Ducs de Gascogne vous seront expédiés directement du Gers où ils ont été préparés selon de vieilles recettes traditionnelles, mijotés avec amour et délicatesse. La cuisson est à l'ancienne.

99,80 F
FRAIS DE PORT COMPRIS





Confit d'Oie desossée

Cassoulet au Confit de Canard

Trufignac



Maquette Les Ducs de Gascogne Photo J. Bélondrade

cadeau
Pour cet achat, je recevrai en cadeau 2 "déjeuner du paysan" 70 g net - 2 parts.

COLIS "REPAS GASCON" - RG 01 - 99,80 F
(pour 3 - 4 personnes)
FRAIS DE PORT COMPRIS

	Poids net	Parts
1 Trufignac (pâté au foie gras et à la truffe, parfumé à l'Armagnac)	70	2
1 Confit d'oie désossé	205	2
1 Canard braisé aux olives	760	4
1 Cassoulet au confit de canard	600	2
1 Pâté de canard aux olives	70	2
1 Terrine campagnarde à l'oie	70	2
1 Pâté pur porc gascon	70	2
1 Bouteille de Vin de Pays	73 cl	

Bon de commande a retourner au Journal

SEQUENCES

Veuillez me faire parvenir le colis de specialites gastronomiques prepare par

LES DUCS DE GASCOGNE

Mode de reglement

☐ Joint à ma commande
Mandat lettre, C.C.P. 3 volets Cheque bancaire à l'ordre des Ducs de Gascogne

☐ A reception des produits, contre remboursement + 5,00 F de taxe

Cocher la case correspondante

Quantité	Prix unitaire	Prix total
______	99,80 F	______

A mon adresse ci-dessous

Nom ______

Prénom ______

Adresse ______

______

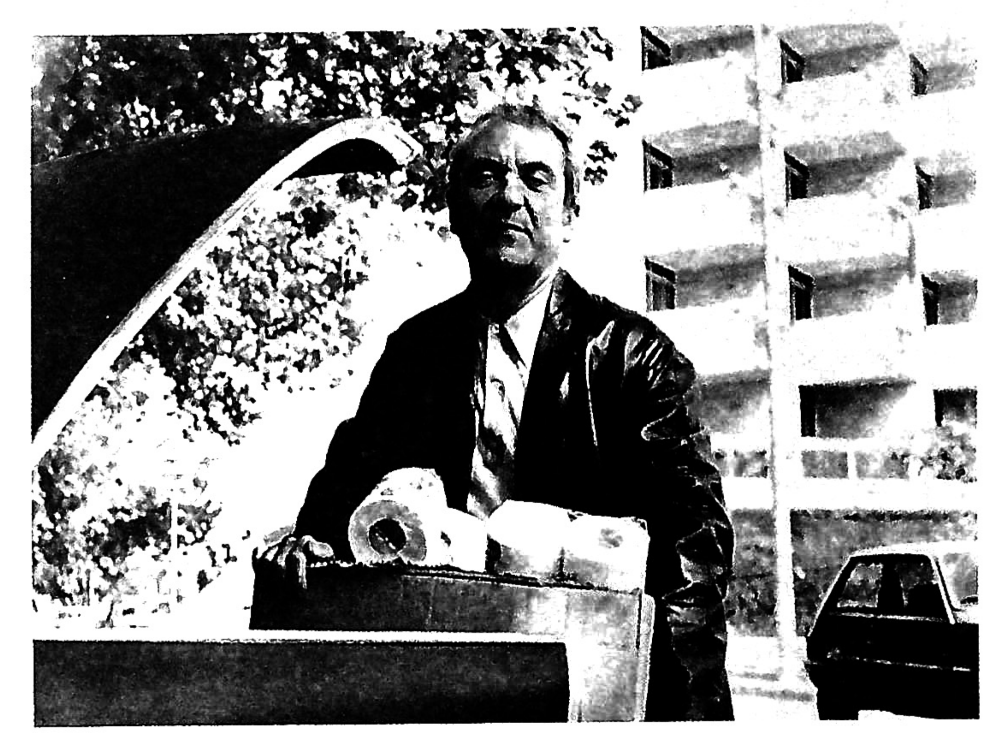
Code postal ______ Ville ______

Plus ça va, moins ça va

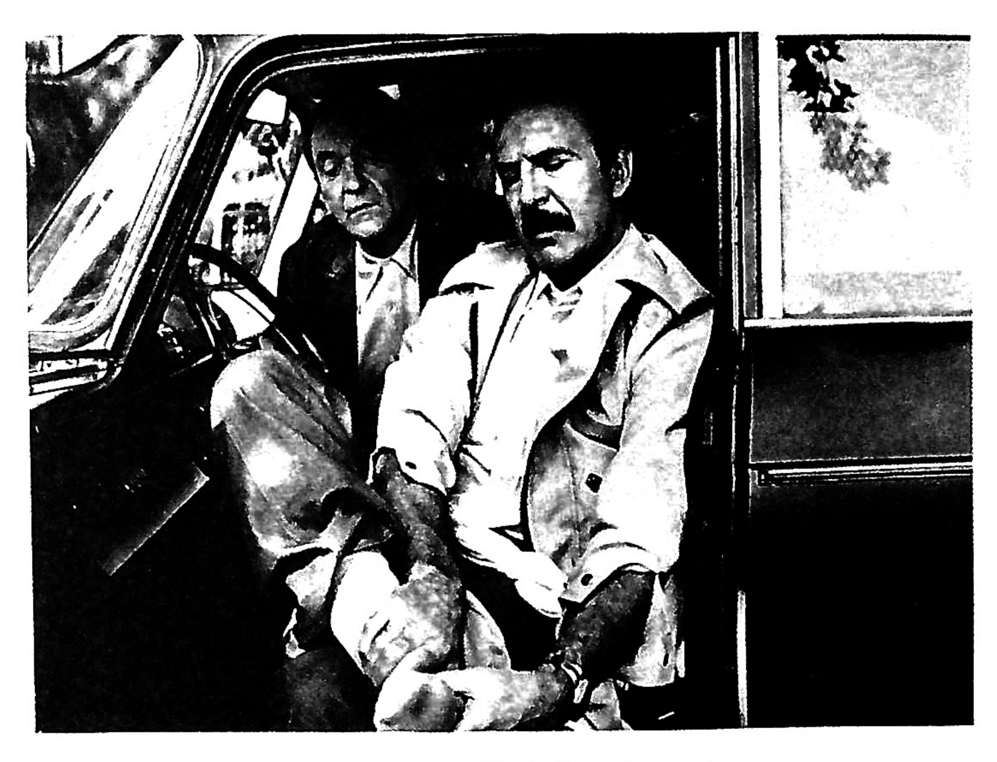
un film de Michel VIANEY

avec Jean Pierre MARIELLE, Mort SCHUMAN et Jean CARMET

Sur la Côte d'Azur ensoleillée, dans les parcs résidentiels, se trouve la villa d'Edouard, riche industriel. La vie est belle : sa femme Zuka est belle aussi, mais c'est Vincent, le jardinier, qu'elle aime.
A deux pas, dans une villa plus luxueuse, Francis Million, important producteur de films, ne trouve plus très à son goût sa femme Annie, il préfère son excitante secrétaire et plus encore, Sylvia, ravissante starlette qui habite chez lui. Mais Sylvia aime Paul, acteur célèbre, invité du producteur. Paul n'aime que lui. Dans les deux villas, les femmes ne cachent pas grand chose de leur anatomie. Il y règne le climat détendu et confortable que seule la richesse apporte.
Sous prétexte d'une enquête policière, arrivent en costume de ville, un peu fripés, pas très nets, deux inspecteurs qui ont une drôle de tête : Jean Pierre Marielle et Jean Carmet.
Toutes ces femmes offertes à leurs yeux, mais seulement à leurs yeux, les mettent dans un grand état d'excitation. Après avoir demandé poliment à tous ces gens riches, beaux et bronzés, si l'un d'entre eux n'était pas coupable, ils trouvent un arabe innocent qui passait par là et, comme dans les feuilletons américains, essayent de le faire avouer.
L'arabe s'échappe dans un parc de loisirs voisin où le Far-West est reconstitué avec shérif, Cow-boys et Indiens. L'arabe se met immédiatement sous la protection des Indiens (on s'aide entre minorités opprimées). Mais le shérif et les Cow-boys aideront les inspecteurs Marielle et Carmet, comme eux représentants de l'ordre établi à pourchasser l'arabe caché chez les Indiens.
Quand il fait chaud sur la Côte d'Azur, c'est pas drôle d'être inspecteur, de rester en costume de ville et de tomber amoureux de femmes aussi inaccessibles qu'un mirage.



Sur la Côte d'Azur, c'est pas drôle d'être inspecteur

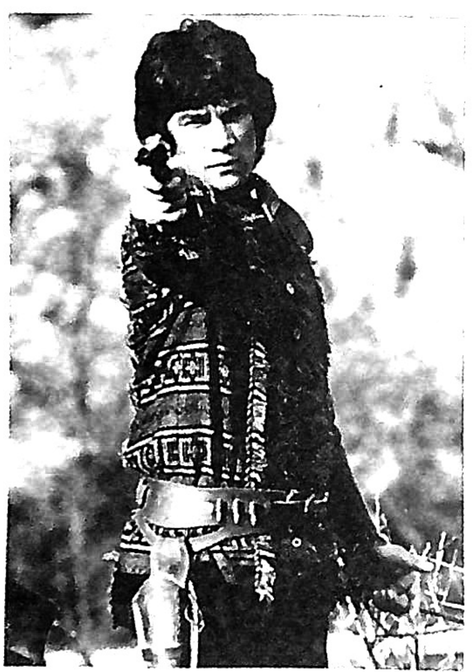


Les inspecteurs Marielle et Carmet

El macho

Western avec Carlos MONZON

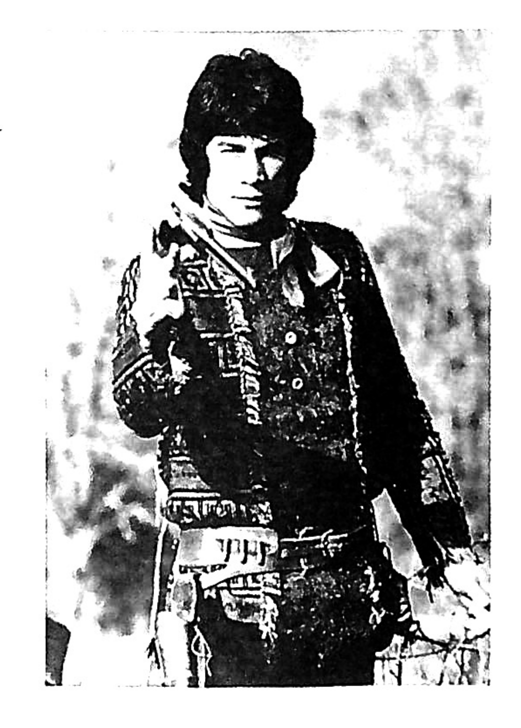
réalisé par Marck ANDREWS



↑

← *El Macho en pleine action* →

Réalisateur :
Marck Andrews
avec :
Carlos Monzon
Malisa Longo
Susanna Jimenez
George Hilton





Kid et la belle Kelly

Western

avec

Carlos MONZON

réalisé par

Marck ANDREWS

Une diligence transportant un chargement d'or est expédié par une banque d'Abilene a une de ses succursales. Elle est attaquée par Hidalgo et ses hommes. Hidalgo laisse Karson sur place avec mission d'achever les survivants éventuels, avant de le rejoindre dans son repaire. L'un des survivants trouve la force de tuer Karson et, quelques heures plus tard le Sheriff d'Abilene ne retrouvera que des cadavres. La vue de Karson qui ressemble comme deux gouttes d'eau à un aventurier d'Abilene qui hante les salles de jeu de la ville donne au Sheriff l'idée de convaincre Kid de se faire passer pour Karson et d'aller à sa place au repaire des bandits découvrir la cachette de l'or, et le moyen d'arrêter la bande avec un minimum de perte de vies humaines.
Bon gré mal gré Kid accepte donc de se prêter aux désirs du Sheriff. Il commence son voyage et découvre peu à peu la personnalité de Karson. Celui-ci est détesté par les hommes en général et cela crée pas mal de difficultés à Kid qui doit plus d'une fois se servir de ses poings pour s'en sortir.
D'autre part il est adoré des femmes, ce qui lui permet de passer des moments très agréables, mais aussi lui cause des retards qui ne sont pas tous sans danger. Parmis les filles que Kid rencontre en tant que Karson, il y a Kelly, unne fille magnifique mais intelligente et fine qui ne tarde pas à s'apercevoir du subterfuge. Une fois découvert Kid ne peut faire autrement que de lui avouer la vérité et d'accepter la compagnie de la fille qui veut l'aider à retrouver l'or et faire prendre les bandits, et qui veut surtout partager la récompense promise. Du reste sa présence ne sera pas inutile puisqu'elle connait le repaire d'Hidalgo, où elle a déjà été en compagnie de Karson.
Après bien des aventures toutes plus dangereuses les unes que les autres, Kid et Kelly découvrent la cachette de l'or, s'en emparent, et le cachent à leur tour, non loin de là, où le Sheriff pourra en prendre possession.
Pour prouver ses dires, Kid garde sur lui quelques pépites. Mais la jalousie de Soledad, la maitresse actuelle d'Hidalgo, jadis éconduite par Karson, le met dans une mauvaise posture. Capturé par les bandits il doit pour sauver sa vie confesser avoir volé l'or et l'avoir caché dans un endroit connu de lui seul, donc si il meurt les bandits ne le retrouveront jamais.
Malgré les tortures que lui inflige Hidalgo, Kid résiste, puis grâce à la complicité de Soledad revenue à de meilleurs sentiments, il réussit à fuir pour Abilene.
Au cours du voyage il découvre par hasard que les pépites qu'il rapporte sont fausses. Il assiste à l'attaque du Sheriff contre la bande de l'Hidalgo. Tous les bandits sont éliminés.
Lorsque Kid et Kelly retournent vers les troupes du Sheriff, ils sont reçus à coups de fusil, et Kid commence à se douter de la vérité...



El Macho serait-il menacé ?

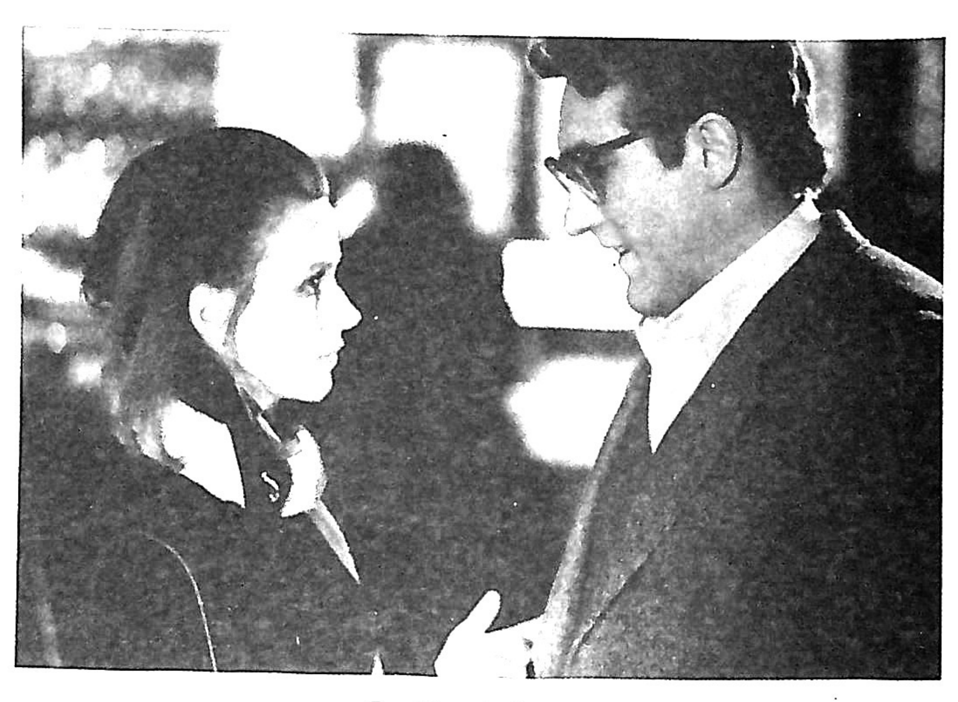
Dites-lui que je l'aime

un film de Claude MILLER

avec Gérard DEPARDIEU et MIOU-MIOU

Claude Miller, Jacques Denis, Gérard Depardieu.

Qui est David ?...
Le comptable sérieux et réservé d'une usine de province, célibataire, dévoué à ses parents malades chez qui il passe tous ses week-ends ?
Juliette ?...
Une employée de bureau timide, vivant seule dans un vieil immeuble de sous-préfecture ?
Lise ?...
Seulement la femme d'un autre ?
L'histoire de David, Juliette et Lise est celle de personnages normaux sur tous les plans à l'exception d'un seul : ce sont des obsédés sentimentaux terriblement dangereux...



David et Juliette

GERARD DEPARDIEU

Gérard Depardieu est né le 27 Décembre 1948 à Chateauroux. Son adolescence, il la passe à errer seul sans contrainte, sans point d'attache, à la limite de la délinquance. C'est le besoin de sortir du silence, pour lui associé à la violence, qui le pousse vers le théâtre. Conseillé par un ami, il monte à Paris et se retrouve au cours de Jean-Laurent Cochet.

Il débute au cinéma en jouant les voyous, dans un court métrage de Roger Leenhardt "Le Beatnik et le Minet" et dans un film resté inachevé d'Agnés Varda, "Christmas Carol".

Un feuilleton à la télévision lui permet de connaître Rufus et Romain Bouteille et plus tard de travailler avec eux au Café de la Gare.

Ses premières rencontres importante, Marguerite Duras et Claude Regy (qui l'a dirigé dans Saved, Home, Isaac, et la Chevauchée sur le lac de Constance), lui apportent le sens d'un travail, d'une discipline qui ouvrent sur la liberté, d'un contrôle qui lui a permis finalement d'aller plus loin sans peur, et de travailler en se "mouillant complètement". C'est resté sa façon de vivre et de jouer.





Miou-Miou et Pieplu.

CLAUDE MILLER

Auteur et réalisateur.

Claude Miller est né le 20 Février 1942 à Paris.

De 1962 à 1963, il suit les cours de l'I.D.H.E.C. puis fait son service militaire dans le Service Cinéma de l'armée.

De 1965 à 1974, il travaille comme assistant, régisseur ou directeur de production avec Robert Bresson, Jacques Demy, Jacques Belmont, René Allio, Philippe Fourastié, Pierre Tchernia, Gérard Pirès, Jean-Luc Godard et François Truffaut.

Il réalise quelques films publicitaires et trois courts métrages "Juliet dans Paris" en 1967, "La question ordinaire" en 1969, "Camille ou la comédie catastrophique" en 1971.

En 1974, il réalise pour la télévision une série de 6 émissions sur la bande dessinée "Traits de mémoire".

En 1976, ce sera "La meilleure façon de marcher", son premier long métrage.

"La meilleure façon de marcher" a participé aux Festivals de Cannes (Perspectives), San Francisco, Taormina, Chicago, London, Barcelone, et aux semaines Unifrance de Caracas, Tunis, Alger et New Dehli. Il a obtenu les Etoiles du Cinéma Français, le Prix des lectrices de Elle et six nominations pour les Césars 1977.

MIOU-MIOU

Miou-Miou est née le 22 Février 1950 à Paris. Elle a passé toute son enfance dans le quartier des Halles, mais avec de fortes attaches bretonnes, du côté des champs d'artichauts de sa grand-mère de Saint Pol de Léon.

Comme tout le monde le sait désormais, elle est entrée au théâtre côté bâtiment, en construisant le Café de la Gare avec ses copains Romain Bouteille, Coluche et Patrick Dewaere. Elle s'est formée sur le tas, elle a vite appris, elle s'est vite rodée.

Au cinéma, après quelques rôles secondaires, elle a éclaté dans les "Valseuses" en 1973 en jouant un rôle proche de sa propre adolescence.

Au stade où elle en est aujourd-hui, elle sait que les choses viennent d'elles-mêmes en temps voulu sans qu'on puisse vraiment les diriger. C'est l'accumulation de films comme ceux de Lautner qui ont fait d'elle un nom sur lequel on peut s'appuyer pour monter des films d'acteur, comme ceux de Tanner ou de Dugowson.

Elle choisit ses rôles de façon instinctive, en fonction du metteur en scène ou de ses partenaires autant qu'en fonction de son personnage. Ce qui ne l'intéresse plus beaucoup, ce sont les rôles "pour faire joli", dépourvus de toute consistance, ni d'être traitée comme un paquet de lessive avec une valeur marchande déterminée.

Mais lorsqu'elle joue dans un film qui l'intéresse, où elle peut se livrer pro. fondément, elle accepte de ne rien contrôler et de faire totalement confiance à son metteur en scène.

Goodbye Emmanuelle

un film de François LETERRIER

avec Sylvia KRISTEL

Musique de Serge GAINSBOURG



Le dernier volet des aventures de la belle Emmanuelle

LES SEYCHELLES

Le tournage de "Goodbye Emmanuelle" a eu lieu aux Seychelles.
Les Iles Seychelles forment un immense archipel de 92 îles à 100 miles est des côtes du Kenya en plein Océan Indien.
Ces îles sont soumises aux influences d'un climat tropical, ce qui explique la luxuriance de leur nature, et la richesse de leur environnement sous marin.
Certaines légendes disent même que ces îles seraient l'origine du paradis terrestre.
C'est peut-être le plus bel archipel du monde et c'est pour ça qu'après Bangcok, Hon-Kong et Bali, Yves Rousset-Rouard l'a choisi pour filmer le troisième et dernier volet des aventures de la Belle Emmanuelle.

Emmanuelle vit aux Seychelles avec son mari, Jean, dont elle est très amoureuse mais ils vivent très librement.
Ils ont quelques amis avec qui ils partagent souvent leurs amours et leurs goûts.
Emmanuelle est heureuse, elle ne se pose pas de question, elle est jeune, elle est belle...
Pourtant le ciel trop limpide de sa vie va se déchirer...
Un jeune metteur en scène, Grégory, débarque aux Seychelles afin d'y faire un repérage pour tourner un film.
Emmanuelle est très excitée par l'arrivée de ce nouveau venu, elle l'attaque sous le regard complice de son mari. Elle le poursuit sur une île voisine. Après leur première étreinte, Grégory se moque d'elle, de ses amis, de son mari complaisant et complice, de son militantisme sexuel... Ils se disputent assez violemment et Emmanuelle part en claquant la porte de la cabane dans laquelle ils venaient de faire l'amour.
Le soir elle raconte laconiquement à Jean que Grégory n'est pas aussi bien qu'elle le croyait.
Jean lui, n'avait pas perdu son temps ; il a fait connaissance d'une jeune touriste, Cécile, qui meurt d'envie de faire la connaissance d'Emmanuelle.
Emmanuelle se croit de mauvaise humeur lorsqu'elle rencontre Cécile dans une boîte de Mahe, en vérité : elle est ivre de jalousie, sentiment qu'elle croyait ignorer, en apercevant Grégory en compagnie d'une ravissante jeune femme blonde, Dorothée.
Pour la première fois le mécanisme de leur liberté va s'enrayer.
Emmanuelle gache volontairement leur soirée avec Cécile, elle n'a qu'une idée, retrouver Grégory et ne se détend que lorsqu'elle découvre que Dorothée n'aime que les femmes.
Le lendemain, elle part aux îles, avec Grégory dans le bâteau de Jean. C'est une journée très gaie, et le soir ils en sont presque aux aveux amoureux lorsqu'ils découvrent stupéfaits que Jean et sa petite bande d'amis les ont rejoints dans l'île où ils comptaient passer la nuit seuls tous les deux.
C'est au tour de Jean de découvrir la jalousie et au cours de la soirée qui tourne mal, il gifle Emmanuelle, les deux hommes se battent.
Emmanuelle et Grégory partent dormir sur la plage et s'aperçoivent le lendemain matin que Jean leur a piqué le bâteau.
Le soir Emmanuelle rentre à Mahé, elle veut avoir une explication avec Jean.
Grégory de retour trouve un télégramme qui le force à rentrer d'urgence à Paris. Il veut prévenir Emmanuelle, celle-ci n'est pas encore rentrée, il laisse le message à un domestique mais, c'est Jean qui rentre le premier, il tente de cacher le départ de Grégory en éloignant Emmanuelle de chez eux.
Grégory la cherche comme un fou jusqu'au départ de l'avion avec l'aide d'une amie, Chloé.
Lorsque le lendemain matin, Emmanuelle découvre le machiavelisme désespéré de Jean, elle refuse d'y voir une preuve d'amour. Elle ne peut que constater l'échec de leur vie antérieure.
Emmanuelle se trouve pour la première fois de sa vie devant un choix...
Elle part...
Cela veut-il dire que Jean l'a perdue pour toujours ?

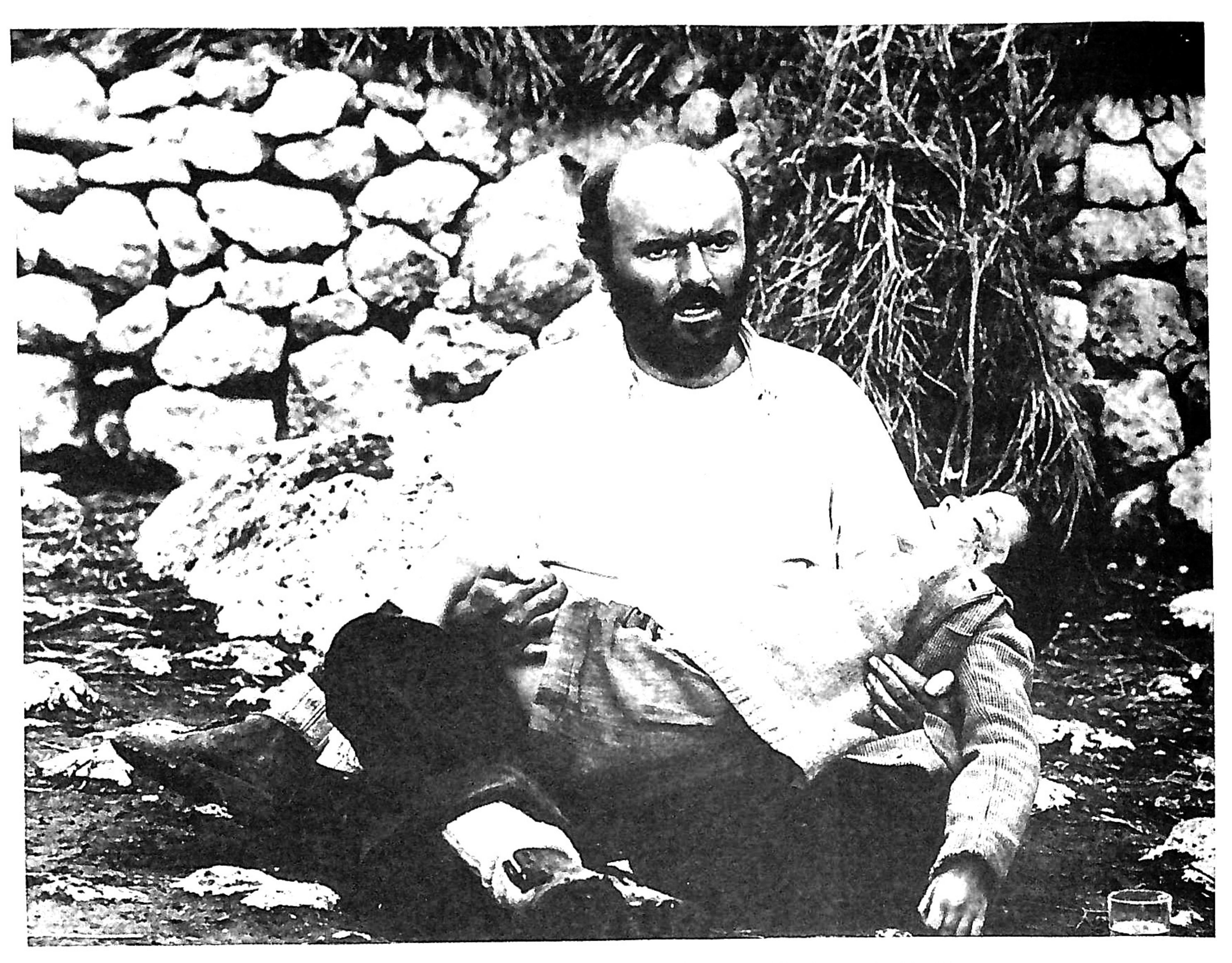


Elle est jeune, elle est belle...
Pourtant le ciel trop limpide de sa vie va se déchirer...

Padre, padrone
"La révolte d'un berger"

PALME D'OR AU FESTIVAL DE CANNES 1977

un film de Paolo et Vittorio TAVIANI



Omero Antonutti, le père, et Fabrizio Forte, Gavino enfant le fils.

INTERPRETATION

OMERO ANTONUTTI	Père de Gavino
SAVERIO MARCONI	Gavino à 20 ans
MARCELLA MICHELANGELI	Mère de Gavino
FABRIZIO FORTE	Gavino enfant
MARINO CENNA	Berger
NANNI MORETTI	Cesare (ami du service militaire)
STANKO MOLNAR	Sebastiano

La petite classe d'une école dans un village de Sardaigne.
Parmi les enfants, Gavino, six ans. Il ne sait encore ni lire ni écrire. Son Père entre dans la classe et annonce à l'Institutrice qu'il va emmener son fils dont il a besoin pour garder des moutons dans la montagne.
Quand le Père sort avec son fils, les autres enfants se moquent et éclatent de rire.

Le Père retourne brutalement dans la classe et devant les enfants terrifiés : "Ce qui arrive aujourd'hui à Gavino arrivera tôt ou tard à chacun d'entre vous car c'est le seul moyen pour que les familles survivent".

Pendant plus de 10 ans, Gavino reste seul dans la montagne, acceptant la dure vie de tous les Bergers sardes : le silence total, sans communication aucune et subissant le pouvoir absolu du Père, dur, inflexible, la solitude avec pour seule compagnie ses moutons et les bruits de la nature.

Mais un jour passent deux gosses qui descendent à la Fête du village avec un accordéon. C'est le premier contact de Gavino avec la musique. Les sons éclatent dans sa tête. Ils sont autant de "signes" que lui communiquent d'autres hommes : un seul but. Tout faire pour avoir à lui la merveilleuse machine ; échanger même deux moutons du Père pour la posséder, avec tout ce que cela comporte de risques et de punitions à venir. Mais ce n'est qu'une machine qui, seule n'a plus d'âme ni de sens...
Le premier pas est pourtant fait. Le silence est rompu. Il faut communiquer à tout prix. C'est une question de vie ou de mort. Il a découvert aussi que le pouvoir du Père pouvait être transgressé.
Quelques années plus tard, à l'occasion d'une procession, les jeunes, conscients des difficultés de vivre en Sardaigne, décident d'émigrer ensemble en Allemagne. Seul Gavino ne pourra pas partir : comme il ne sait ni lire ni écrire, son père le mystifie en lui faisant croire que tous ses papiers sont en règle, alors qu'en réalité il n'a pas signé son autorisation de départ. Cela impose l'humiliation d'un retour honteux au village.
Mais lorsque son père décide de le faire s'engager dans l'armée, Gavino accepte car il sait qu'il ne pourra rien tant qu'il n'aura pas acquis le moyen de communiquer avec les autres.
Avant toute chose et avec acharnement il commence pendant ses classes à apprendre l'Italien. D'autres études suivront.

Alors il renonce à la carrière militaire, rentre au Village où son père tente une dernière fois de s'opposer à lui. Mais il est trop tard : Gavino sait qu'il n'est pas seul. Il a appris l'essentiel de ce qu'il fallait pour "rompre le silence". Et alors que Gavino va partir terminer ses études pour revenir ensuite au Village, c'est son père qui commence à faire l'apprentissage de ce silence qu'il imposait aux autre. Ce silence qui a goût de folie et de mort prochaine. Ce silence que tente vainement d'imposer tout pouvoir autoritaire.



L'apprentissage du métier de berger. Gavino enfant.

Un borghese piccolo piccolo
(Un bourgeois tout petit petit)
un film de Mario MONICELLI
avec Alberto SORDI, Shelley WINTERS



Shelley Winters, la mére frappée d'une attaque de paralysie à l'annonce du drame

Giovanni Vivaldi, fonctionnaire, habite un quartier populaire de Rome avec sa femme et son fils de vingt ans. Giovanni travaille au Ministère des Travaux publics, au bureau des retraites. Dans l'attente fébrile d'aller lui-même incessamment à la retraite, la seule chose qui le rattache encore à la vie et lui laisse un espoir c'est Mario, son fils qu'il adore et dont il est très fier, car, ayant obtenu un diplôme de chef-comptable, il pourra commencer sa carrière de fonctionnaire au grade auquel il est lui parvenu après trente ans. Le père s'identifie à son fils et reporte sur lui toutes les joies et les aspirations d'une carrière qu'il n'a pas pu réaliser lui-même.

Pour porter Mario à un degré plus élevé de la hiérarchie sociale, il est prêt à se soumettre à tous les rites du clientélisme et de la servilité : ce sont les usages du petit bourgeois prêt à tout pour parvenir à ses fins. Pour ces raisons, Vivaldi, suivant les conseils de son chef de service Spaziani, devient franc-maçon, afin de faciliter à son fils l'accès au poste de fonctionnaire qu'il convoite. Mais, le matin du jour où il accompagne Mario sur les lieux de l'examen, il se trouve pris au milieu d'un hold-up. Les bandits tirent pour protéger leur fuite et une balle perdue tue Mario.

La mère est frappée d'une attaque de paralysie à l'annonce du drame par le journal télévisé. Ses yeux n'expriment plus que tristesse, impuissance et rage désespérée.

Lors d'une des nombreuses confrontation faite par la police, il reconnaît enfin un des délinquants qui avait tiré, il ne parle pas. Il met, dans la réalisation de sa vengeance la même minutieuse application bureaucratique qui a éte la marque quotidienne de son existence, Il suit pas à pas l'assassin à travers la ville, le séquestre dans une cabane aux environs de Rome et le laisse mourir lentement.

Puis les choses reprennent un cours normal dans l'ordre médiocre des habitudes routinières : chaque geste, chaque parole comme avant. Personne ne sait rien de cette vengeance hormis sa femme qui en meurt.



Seule chose qui le rattache encore à la vie : son fils

Giovanni Vivaldi, désormais seul, mène une tranquille existence de retraité partagé entre son appartement et les jardins de la ville. Mais un jour, dans la rue, un voyou le bouscule et l'insulte : Vivaldi se met à le suivre avec le même regard halluciné qu'il avait quand il suivait l'assassin de Mario.

Una giornata particolare

"Une journée particulière"

un film d'Ettore SCOLA

avec Sophia LOREN, Marcello MASTROIANNI



La rencontre d'Antonietta et de Gabriele



Antonietta se sentira pour la première fois pleinement femme

LE THÈME DU FILM

Nous sommes le 8 Mai 1938 et aujourd'hui tout Rome célèbre l'arrivée d'Adolf Hitler. Le film est l'histoire de cette journée. Non pas celle de la cérémonie fastueuse qui se déroule Via dell Impero, mais celle de la journée d'Antonietta et de sa rencontre avec Gabriele, les deux seuls locataires de ce gros immeuble populaire, exclus de cette journée historique. Elle, écartée par sa fonction de femme, d'épouse dévouée et de mère de famille, lui, ancien speaker, éloigné de la radio nationale, l'EIAR, parce que suspect d'homosexualité, offense suprême à la virilité italienne.
Gabriele habite l'escalier B, face à la fenêtre d'Antonietta : sans doute se sont-ils déjà entrevus, mais aujourd'hui dans cet immeuble vide, ils se parlent pour la première fois.

C'est une longue journée toute à leur disposition qui s'ouvre devant eux, durant laquelle ils vont se connaître, se confier l'un à l'autre, et se lier par une complicité naturelle qui leur donnera le sentiment d'être moins laissés à l'écart et moins différents des autres. Il naîtra entre eux une chaleur particulière qui finira par susciter en lui, pour la première fois le désir d'une femme.

Antonietta se sentira elle aussi pour la première fois pleinement femme.

La grande cérémonie est terminée, la foule rassemblée se sépare, les locataires rentrent, la cour de l'immeuble se remplit. De retour dans son appartement Gabriele trouve deux policiers en civil qui sont venus le chercher pour le conduire, comme d'ailleurs il s'y attendait, à Civittavecchia d'où il sera embarqué pour Carbonia en Sardaigne où sont déportés tous les homosexuels comme lui.

Gabriele prend sa valise qui était déjà prête depuis le matin, et part encadré des deux policiers. En traversant la cour, il ne lève pas les yeux vers les fenêtres d'Antonietta qui subit tel un bombardement les histoires que racontent ses petits héros exhaltés par cette grande journée.

CANNES 77 :

Capitale de la concertation et des désillusions



Monsieur Michel d'Ornano



Un reportage de Philippe Bachmann

Lorsque l'on veut définir ce qu'a été ce festival de Cannes 1977, un mot nous vient tout de suite à l'esprit : morosité. Cette morosité était inévitable cette année. Le cinéma traverse une passe difficile, les réalisateurs ne trouvent pas de producteurs, les acteurs restent sans réalisateurs et les producteurs manquent d'auteurs, bref c'est le cercle infernal.

Aller de l'avant

A cela de nombreuses raisons qui ont été maintes et maintes fois avancées durant ces quinze jours pour les festivaliers. Il serait d'ailleurs fastidieux de les énumérer une fois encore.

Ce qui importe avant tout maintenant ce n'est plus de se pencher, la larme à l'oeil, sur le passé mais aller de l'avant et proposer des solutions. Michel d'Ornano n'était d'ailleurs pas venu à Cannes par hasard cette année. Le nouveau ministre de la culture devait proposer une importante réforme aux professionnels. En fait de réforme, l'ancien ministre de l'industrie n'a fait que de timides propositions tout en accordant un prêt supplémentaire de 25 millions à la profession et en offrant son arbitrage. La déception des festivaliers a été bien sûr à la hauteur de leurs espérances et le lendemain du départ de Michel d'Ornano, on recommençait sur la croisette à bâtir des châteaux en Espagne que l'on se plaisait à démolir la minute suivante.

"Ça ne va pas assez mal"

Pourtant, comme tout sujet crucial pour l'avenir d'une profession, de grands courants se dégagent.

Si le gouvernement et Michel d'Ornano en tête estiment apercevoir dores et déjà les résultats de la politique d'aide des pouvoirs publics, on ne pense pas de même dans la profession. Marguerite Duras déclare que "le cinéma va enfin à sa perte et que c'est gai", Yves Boisset est



Marguerite Duras : "Le cinéma va à sa perte et c'est gai".

partisan "d'une destruction totale de ce qui est en place pour se livrer ensuite à une restructuration complète", même son de cloche pour Jacques Demy, membre du jury de ce festival 77 et qui estime que "ça ne va pas assez mal, et que lorsque cela ira vraiment très mal, alors à ce moment là, on pourra reconstruire quelque chose de solide, de sain, d'équitable et qui fonctionnera. Actuellement, toujours selon le réalisateur des "Demoiselles de Rochefort, il n'y a guère qu'une prise de conscience qui s'opère".

"Une bande de Margoulins"

Si l'on engage plus en avant la conversation, les coupables apparaissent au détour d'une phrase de Jacques Demy me déclarant que selon lui "le drame du cinéma français est dû, pour une grande part, aux distributeurs. Ce sont les rois, ils s'abritent honteusement derrière les exploitants qui ont malheureusement les mains liées. Les distributeurs, ajoute-t-il, règnent tyraniquement sur le cinéma français, je le sais car j'en ai été personnellement victime". On pourrait penser que c'est un peu par rancœur que Jacques Demy se confesse ; le mari d'Agnès Varda n'a en effet plus tourné un seul film depuis 1971 date du "Joueur de Flûte de Hameln". Mais ces propos vous les entendez dans de nombreuses bouches ; Yves Boisset, cinéaste arrivé, commercial dirons certains, n'hésite pas lui non plus à y aller de son refrain : "c'est la production dit-il qui est à la base de cette crise, Elle est aux mains d'une bande de margoulins qu'il faut abattre au plus vite et dans cette bande, il y a au premier rang l'Etat, le pouvoir qui se conduit comme une bande de gangsters accumulant hold-up sur hold-up pour chaque film".

"S'adapter aux conditions économiques nouvelles"
De Marguerite Duras, cinéaste en marge, à Yves Boisset cinéaste commercial, en passant par Jacques Demy, cinéaste pour un temps déchû, c'est de l'amertume que l'on lit au fond des yeux. Comment voulez-vous développer, déclarent-ils en cœur, avec 0,5 % du budget national, la culture française, c'est quasiment impossible. Si l'Etat n'y met pas du sien, nous courons à la catastrophe. Seulement voilà, l'Etat ne veut pas payer. "Il faut s'adapter aux conditions économiques" me déclarent Michel d'Ornano à la veille de l'ouverture de ce 30ème festival, "et pour cela il faut avant tout penser à la rentabilité".

Repartir sur de nouvelles bases
"Les problèmes sont nombreux ; il ne faut pas rechercher l'action solitaire et unique qui permet d'apporter les remèdes aux difficultés que connait le cinéma, les problèmes de coût, de sécurité, du financement, de modernisation des salles, leur essémage, les rapports avec la télévision, l'exportation sont des domaines essentiels où il faut apporter des remèdes. En fait il faut mener une politique dans tous les domaines et une politique de qualité".
Le gouvernement a-t-il les moyens de mener une telle politique, c'est bien sûr la question essentielle. Michel d'ornano a bien précisé que ces moyens ne seraient pas supérieurs à ceux de ses prédécesseurs ce qui n'incite guère à l'optimisme. Alors les professionnels vont-ils réagir comme le souhaite le gouvernement ou laisser aller le cinéma à sa perte pour repartir sur des bases nouvelles comme le proposent certains ; c'est aux intéressés qu'il appartient de répondre. Cannes leur aura permis de se concerter et nous ne devrions pas tarder à être fixés.



Un reportage de Philippe Bachmann

SEQUENCES a vu pour vous...

CANNES 77 : Quand la passion cède la place à l'indifférence

Etonnant, surprenant, déroutant, écœurant même, ce sont les qualificatifs que l'on entendait le vendredi 27 mai aux environs de 12 h 15 dans la salle de conférence du Palais des Festivals à Cannes. Louisette Fargette, attachée de presse du Festival, venait de donner lecture des prix attribués par les membres du jury et le ton était plutôt à la colère.

Un monde de calculateurs
Seul murmure d'approbation : le prix d'interprétation féminine conféré à Shelley Duvall pour sa merveilleuse composition dans les "Trois femmes" de Robert Altmam. En fait, on peut se demander quelle mouche a piqué les membres du jury pour décerner leurs récompenses. Que les frères Taviani se voient accorder le grand Prix avec "Padre Padrone", n'a rien en soi de scandaleux, mais il n'en demeure pas moins que Carlos Saura méritait, et de loin, la consécration avec "Elisa vida mia". Un film beaucoup plus profond encore que "Cria Cuervos". Malheureusement, nous sommes dans un monde de calculateurs. Saura c'était déjà vu, deux fois de suite, attribué un prix en trois ans. Le jury a sans doute estimé que c'était suffisant ; alors, en guise de consolation, il a offert sur un plateau le prix d'interprétation masculine à Fernando Rey, dont je ne mets pas le talent en doute, mais qui n'occupe dans ce film qu'un second rôle.



Sissy Spacek et Shelley Duvall dans "Les Trois Femmes". Une récompense méritée pour la seconde nommée.

Deux prix dénués d'intérêt
Autre injustice, concernant toujours l'interprétation, le Prix accordé à Monique Mercure pour son apparition dans J.A. Martin Photographe. Une actrice sans panache pour un film insipide et qui réduit d'autant la performance de l'autre lauréate : Shelley Duvall, vedette du film d'Altman. Un vent de folie a sans doute soufflé, l'espace d'un instant, sur ce jury 77 qui s'est cru obligé d'inventer deux prix dénués d'intérêt : le prix du jury à la première œuvre qui est revenu à Ridley Scott pour "The Duellists" et le prix de la meilleure partition musicale à Norman Whitfield dans le film "Car Wash" : de loin le plus mauvais film qui nous ait été donné de voir durant cette compétition. Pourquoi ces deux prix ? Nul ne sait ni n'a compris ce choix pour le moins partial et même inadmissible.

Un laissé pour compte : Claude Goretta
En contre partie, il n'y aura pas eu de prix spécial du jury ni de prix de la mise en scène : ceci compense cela et c'est peut-être la plus sage décision de tout ce palmarès. La qualité des œuvres projetées étant passable, il était normal que le nombre de récompenses soit limité. Ce qui était moins normal par contre, c'était d'ignorer des films de valeurs comme "la Dentellière" de Claude Goretta, où Isabelle Huppert aurait pu ravir avantageusement le prix d'interprétation à Monique Mercure, "L'Ami Américain", digne des meilleurs Thrillers, sorte d'hommage à un cinéma pratiquement disparu et qui aurait du

permettre, en temps normal, à Win Wenders de s'octroyer le prix spécial laissé vacant. Enfin, à un degré moindre, on regrettera que "J. A. Martin Photographe" ait été primé par l'intermédiaire de Monique Mercure, alors que dans le même temps l'autre film Canadien en compétition : "Le vieux pays où Rimbaud est mort" de Jean-Pierre Lefebvre, œuvre fraîche et sympathique apparait comme laissé pour compte.

Un certain mépris

En fait ce jury 77 aura éte fidèle à l'image donnée par ce 30 ème Festival : un Festival sans âme. Car est-ce un hasard si Robert Bresson a retiré au dernier moment son film : "Le diable probablement" qui devait être projeté en clotûre de la quinzaine des réalisateurs ? Est-ce un hasard également si Marco Bellochio a du interrompre au bout de 15 minutes de projection son film "La Mouette" qui participait à la sélection des "yeux fertiles" ? Certes son film était en 16 mm, mais il en avait averti les organisateurs, or ceux-ci, le jour de la séance, se rendirent compte qu'ils ne possédaient qu'un seul appareil et qu'il y aurait donc un minimum de 3 interruptions. Malgré ce handicap, Marco Bellochio avait accepté, mais l'auteur de la "Marche Triomphale" n'était pas au bout de ses peines puisqu'un quart d'heure après le début du film non seulement le cadrage était tronqué mais la luminosité était nettement insuffisante et le son carrément inaudible. Marco Bellochio interrompit la séance et décida sagement de retirer son film, déclarant que la direction du festival affichait ainsi "le mépris le plus total pour les films qui ne participent pas à la compétition officielle".

La qualité est remisée au second plan

Du mépris, il y en avait à Cannes cette année, il y a même eu de l'indifférence. On en veut pour preuve le dernier film de Marcel Carné "La Bible" présenté hors compétition et qui est passé entièrement inaperçu. Il y avait tout juste une dizaine de personnes à la conférence de presse. Pourquoi ces mouvements d'humeur des festivaliers ? Et bien parce que Cannes devient une bourse du cinéma mondial, que l'argent prend peu à peu le pas sur l'art. Il importe avant tout de projeter le maximum de films dans un minimum de temps et la qualité est remisée au second plan. De gros intérêts sont en jeu. Les grandes maisons de distribution n'acceptent plus d'être reléguées au rang de faire valoir et les organisateurs sont dès lors dans l'obligation de composer tout en tenant compte des susceptibilités. Entre un producteur et dix spectateurs on choisit maintenant le premier nommé, sans se soucier du fait qu'à long terme, ce sont les spectateurs qui font pourtant vivre le cinéma.

La passion est en train de disparaître à Cannes, elle cède la place à l'indifférence : un mal qui ronge insidieusement le dernier grand festival du cinéma mondial et qui risque à long terme de le condamner.





Palme d'or : "Padre - Padrone" ce qui n'a rien en soi de scandaleux.

LISTE DES MEMBRES DU JURY

Mr ROBERTO ROSSELLINI	Président du Jury Réalisateur
Dr N'Sougan AGBLEMAGNON	
Mr Anatole DAUMAN	Producteur
Mr Jacques DEMY	Réalisateur
Mr Carlos FUENTES	Réalisateur
Mme Benoîte GROULT	Ecrivain
Mme Pauline KAEL	Journaliste
Mme Marthe KELLER	Actrice
Mr Youri OZEROV	

PALMARES 77

PALME D'OR : PADRE PADRONE (Paolo et Vittorio TAVIANI)

PRIX D'INTERPRETATION FEMININE :
SHELLEY DUVALL dans "Les 3 Femmes" (R. ALTMAN)
MONIQUE MERCURE dans "J.A. Martin Photographe" (J. BEAUDIX)

PRIX D'INTERPRETATION MASCULINE :
FERNANDO REY dans "Elisa, Vida Mia" (Carlos SAURA)

PRIX DU JURY A LA PREMIERE ŒUVRE :
"THE DUELLISTS" de Ridley SCOTT

PRIX DE LA MEILLEURE PARTITION MUSICALE :
NORMAN WHITFIELD dans "Car Wash" de M. SCHULTZ

FLASHES SÉQUENCES... FLASHES SÉQUENCES... FLASHES

Retour aux sources pour Bertrand BLIER puisqu'il s'apprête, à partir du 20 Juin 1977, à travailler avec le tandem des "Valseuses". Titre du film : Préparez vos mouchoirs avec G. Depardieu, P. Dewaëre et... Carole Laure.



Décidément, ça "tourne" pour Annie GIRARDOT qui sera la vedette du film de Bernard PAUL : Une femme comme ça ! Les dialogues seront de Jean CURTELIN. Début de tournage : Août 77.

Le film que Claude LELOUCH a tourné aux Etats Unis, "Des hommes, des femmes et des fusils" avec James CAAN, Geneviève BUJOLD et Francis HUSTER, sortira simultanément à Paris et New-York. Il faudra cependant que Français et Américains patientent jusqu'au mois d'Octobre.

●

Séquences a maintenant un bureau à Paris. Pour tous renseignements ou ordres :

Jean-Guy CREBESSEGUES
Directeur des Relations Publiques et Publicité :
4, rue de Sèze – 75009 PARIS
Tél. 073.73.40

18 JUIN sera la date de départ d'un nouveau magazine d'actualité sur ANTENNE 2, dirigé par Jean-Pierre BERTRAND, Alain PUJOL et Jean Gérard CORNU : Triumvirat qui s'était vu écarté de l'information à l'arrivée de Jean Pierre ELKABACH. "Magazine de l'image" tel est le nom de cette nouvelle émission : de la concurrence pour Jean Pierre ELKABACH

Georges LAUTNER vient de commencer le tournage en région parisienne de son film "Mort d'un pourri". Les dialogues sont signés Michel AUDIARD. La distribution : Alain DELON, Ornella MUTI, Stéphane AUDRAN, Maurice RONET, Mireille DARC, Klaus KINSKY, Daniel CECCALDI, Jean BOUISE, Michel AUMONT.



Festival de CANNES 77 : Réservée aux premiers et seconds films, "La semaine de la Critique" fondée en 1962 par Georges SADOUL a encore rencontré cette année un succès croissant. Films particulièrement remarqués : "L'Assassin de la jeunesse" HASAGAWA (JAPON) - "Ednocidio"

Paul LEDUC et "CAMINANDO" Federico WEINGARTSHOFER (Mexique) "Aime le vie, vis l'Amour" Lutz EISHOLZ (ALLEMAGNE)

Les dix films qui ont le plus duré à l'affiche : Harold et Maude, Emmanuelle, Nous nous sommes tant aimés, Salo, Cria cuervos, Barry Lindon, L'Empire des sens, Un éléphant ça trompe..., 1900, Casanova.



Le 13ième M.I.P.T.V. (Marché international des programmes de télévision) qui s'est tenu à Cannes du 22 au 27 Avril dernier a connu un succès sans précédent. En effet, 92 pays y ont participé.

Le samedi 4 Juin, ANTENNE 2 a diffusé dans la série des "Enquêtes du Commissaire Maigret" : "Maigret et Monsieur Charles" d'après Georges Simenon. La réalisation était de Jean-Paul SASSY. Nous avons retrouvé avec plaisir Jean RICHARD (Maigret) et Betty BECKERS.



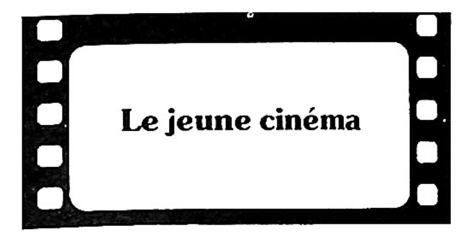
A propos de...



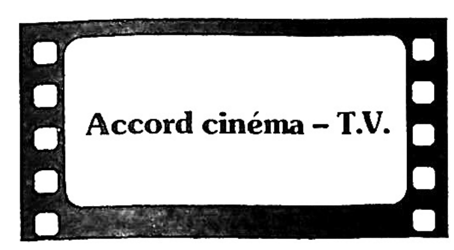
Le Manifeste d'Oberhausen

Voici le texte de cette déclaration : "L'effondrement du cinéma allemand conventionnel supprime enfin la base pour une attitude mentale que nous rejetons. Il donne au nouveau cinéma la chance de devenir vivant. Des courts métrages allemands de jeunes auteurs, réalisateurs et producteurs, ont obtenu au cours des dernières années un grand nombre de prix dans les festivals internationaux, ils ont été reconnus par la critique internationale. Ces travaux et leurs succès montrent que l'avenir du cinéma allemand appartient à ceux qui ont prouvé qu'ils parlaient une langue cinématographique nouvelle.
En Allemagne, comme dans d'autres pays, le court-métrage est devenu école et terrain expérimental pour le long métrage.
Ce nouveau cinéma a besoin de nouvelles libertés. Liberté par rapport aux conventions de l'industrie, liberté par rapport à l'influence de partenaires commerciaux, liberté par rapport à la tutelle de groupes d'intérêts. Nous avons eu des points de vue intellectuels, formels et économiques concrets quant à la production du nouveau cinéma allemand. Ensemble nous sommes prêts à prendre des risques économiques. Le vieux cinéma est mort. Nous croyons au nouveau".

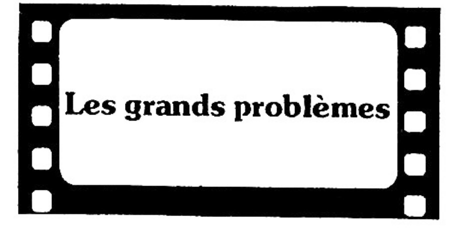
Oberhausen, le 28 Février 1962
Les signataires en sont :
Bodo Blüthner, Boris von Borresholm, Heinz Furchner, Christian Doener, Bernhard Döiries, Rob Hauwer, Ferdinand Khittl, Alexander Kluge, Pitt Koch, Walter Krüttner, Duter Lemmel, Hans Lœpehr, Ronald Martini, Hans Jurgen Pohland, Raimond Ruehl, Edgar Reitz, Peter Schamoni, Detten Schleiermacher, Fritz Schwennicke, Haro Senft, Franz Josef Spiecker, Hans Rolf Strobel, Heinz Tichawsky, Wolfgang Urchs, Herbert Vesely, Wolf Wirth.
La politique des signataires du manifeste s'oriente dans trois directions :
– le libre accès à la réalisation
– l'encouragement au cours ,étrage
– les bases d'un enseignement du cinéma. (Créations d'institutions d'enseignement et de recherche).
Ce schisme fait suite à une crise sérieuse du cinéma. Mais pour tous les réalisateurs un problème s'accentuera : trouver un financement.



L'an 1965 voit la création de la Deutsche Film und Fernsehakademie in Berlin (D.F.F.B., transformée en 1967 en H.F.F.M.). 1966-67 sont les années du jeune cinéma avec : "Nicht Versöhnt" (Jean Marie Straub) "Schonzeit für Füchse" (Peter Schamoni), "Es" (Uhrich Schamoni), "Der Junge Töiless" (Volker Schlöndorff), "Abschied von Giestern" (Alexander Kluge), "Mahlzeiten" (Edgar Reitz).
"Au même titre que la nouvelle vague française, plus encore peut-être, le jeune cinéma allemand portait en lui un certain nombre d'illusions, d'impostures, de candidatures à un nom et place assurés dans la profession et dans l'industrie" m'affirme un critique cinématographique allemand.



La convention nécessaire à la survie du jeune cinéma allemand est signée : c'est l'accord cinéma - télévision.
Jusque là un film pouvait être produit pour la télé et il était tabou pour l'industrie cinématographique, soit pour le cinéma et il était tabou pour la télévision, ne pouvant être vendu à celle-ci qu'après dix ans. Il y avait donc deux domaines publics séparés, sans soutien économique mutuel. Maintenant, il existe des productions cinéma - télévision (à 50 - 50), ce qui n'empêche pas le film de passer d'abord dans les salles de cinéma, pour une période de distribution normale.
Tous les films récents tels que "Lina Braake", "Berlinger", "Kalharina Blum", "Im Lauf der Zeit" (au fil du temps), "Kaspar Hauser" ont été produits au moyen de cet accord.
La convention signée entre la F.F.A. (Stés cinémas) et les établissements publics de télévision, est entrée en vigueur le 4 novembre 1974. Son but est de rendre possible par des co-productions et des aides aux projets, la réalisation de films succeptibles d'être exploités aussi bien par le cinéma que par la télévision.



Y aurait-il en Allemagne deux objets de honte ? Le mur de Berlin et en matière cinématographique le taux de fréquentation des salles obscures. Celui-ci est en effet très inquiétant.
Le citoyen allemand allait voir en moyenne 15,6 films par an en 1956. En 1971, il n'en voyait plus que 2,6. De 1960 à 1970, une moyenne de 300 à 400 salles fermèrent chaque année. Le cinéma ne répond plus aux besoins du spectateur. Pourtant à la fin des années 60, une première vague de films pornographiques apporte au cinéma, un nouveau public.
Selon H.G. Pflamm :
L'engagement artistique ou social, l'imagination étaient de plus en plus chassés des cinémas. Le public se retrécissait encore davantage. Le pourcentage des spectateurs diminuait. Mais parmi ces (rares) candidats spectateurs examinons les catégories socio-professionnelles, le sexe, l'âge :
3 % d'ouvriers seulement vont au cinéma en R.F.A. 7 % de femmes. Pas du tout de couples mariés (ou cas exceptionnel).
Environ 81 % de ces spectateurs ont entre 17 et 23 ans, et sont en période de formation professionnelle. Ces données sont éloquentes. Les chiffres parlent d'eux-mêmes. C'est assurément un malaise chronique. Tous les docteurs es-cinémas se sont penchés sur le problème. Les chances de guérison ?
Ecoutons à ce sujet le metteur en scène Alexander Kluge :
"Il faut créer des cinémas proches des entreprises, faire de la publicité. Construire des films qui puissent plaire aux femmes, diriger la publicité dans cette direction, aménager des cinémas de façon à ce que les femmes puissent y aller sans être ennuyées, pour augmenter ce pourcentage de 7 %.



La mentalité allemande est-elle incompatible avec les films des nouveaux réalisateurs. Le taux déplorable d'audience tiendrait seul à accréditer cette thèse.
Pourtant la R.F.A. a la chance de posséder quelques génies. Wenders en est l'archétype. Ses derniers films comme "Au fil du Temps" (1976), "Faux Mouvement" (1975), "Alice dans les Villes" (1974) ou même "L'Angoisse du Gardien de But, au moment du Penalty" (rien à voir avec le football) sont là pour en témoigner. Ce n'est pas le fruit du hasard, si le principal représentant de l'Allemagne au Festival de Cannes 77 fut Wim Wenders avec "Règle sans exception" d'après le roman "Ripley's Grame" de Patricia Highsmith, avec Bruno Graz, Elizabeth Kreuzer.
Avec de tels réalisateurs, le cinéma made in Germany ne peut que progresser, qu'améliorer cette situation qui est maintenant devenue catastrophique.
Pourquoi la bonne santé économique du pays, n'a t-elle pas influée sur le cinéma ?

Henri Weill.

SEQUENCES rencontre...

François PERIER

Séquences : Avant de vous rencontrer, j'avais décidé de lire un livre vous concernant afin de vous connaître mieux. Il m'a été répondu qu'il n'en existait pas. Comment expliquez-vous ce que je considère comme une anomalie ?

François Périer : L'occasion ne s'est pas présentée. De toutes façons les livres sur les comédiens ne me passionnent pas beaucoup. Je crois qu'un comédien n'est au fond intéressant que dans l'exercice de sa profession, c'est-à-dire quand il joue tel ou tel rôle, quand il interprète tel ou tel personnage... alors les détails qui peuvent intéresser les midinettes... j'ai dépassé ça ! Il y eut une période où je répondais volontiers à ces questions, j'y réponds encore maintenant, mais on me le demande moins... l'âge venant, ce genre de questions ? (...) Non, il n'existe pas de documents et je ne le regrette pas, vraiment.

SQ : Vous avez cinquante sept ans et vous êtes comédiën depuis l'âge de dix-huit ans : à la suite de quoi –ou comment– avez-vous décidé de devenir comédien ?

F.P. : C'est assez étrange parce que une partie des événements qui ont décidé de tout s'est passée ici, dans ce théâtre (1). C'est assez drôle qu'on y soit. J'ai été attiré par ce métier à cause de tous ses mauvais côtés. Je faisais allusion tout à l'heure à une certaine presse et à ce qu'on raconte... et bien je ne connaissais le théâtre et le cinéma que par rapport à elle. Au fond, pour me résumer, je me disais : "Métier facile, on gagne beaucoup d'argent, on a des jolies femmes dans les bras et on mène la belle vie...". Et c'est dans cet esprit que j'ai écrit ; mais je dois dire que j'ai été tres bien inspiré, parce que c'est à Louis Jouvet que je me suis adressé. Louis Jouvet qui n'était pas encore la vedette de cinéma qu'il devait devenir par la suite, qui était alors un animateur de théâtre –probablement le plus grand de son époque, le plus important– et dont j'admirais le travail. Je lui ai écrit une lettre dont je ne me souviens pas, mais qui devait être d'une grande banalité, dans le genre : "Monsieur, j'aime le théâtre, je considère que je ne peux rien faire d'autre dans la vie..." enfin le genre de lettres que je lis assez fréquemment maintenant... D'ailleurs, je ne vois pas ce qu'on peut écrire d'autre



(1) L'Athénée-Louis Jouvet

quand on a envie de s'introduire dans ce métier. Ce qui est miraculeux, c'est qu'il m'a répondu. Il m'a envoyé un petit mot, m'a convoqué ici... et m'a reçu ! Je me souviens... c'était sur la scène –vous connaissez le personnage qu'était Jouvet– et il m'a dit avec cet accent inimitable qu'il avait : "Le théâtre, tu n'imagines certainement pas ce que c'est. On ne joue pas la comédie deux heures par jour : on est comédien vingt quatre heures sur vingt quatre, ça passe avant tout, c'est un métier qui vous absorbe complètement..." Et il a ainsi parlé durant trois minutes de ce métier. Ce qui est quand même étrange –mais c'est très particulier de sa personnalité– c'est qu'il me l'a dit avec un tel accent, un tel ton, qu'au bout de trois minutes je suis sorti de ce théâtre en me disant : "Je veux faire ce métier-là, mais en plus, je veux le faire comme cet homme-là!". Je ne dis pas que j'y sois parvenu, mais, en tout cas, je l'ai toujours fait dans cet esprit-là. Personne ne peut égaler Jouvet, mais j'ai toujours pensé à lui, et pense encore à lui maintenant lorsque je fais quelque chose, Voilà quel a été le départ de cette carrière, dans ce théâtre de l'Athénée où nous nous trouvons aujourd'hui.

SQ : Quelles sont à votre avis les qualités indispensables pour un comédien ? Les défauts incompatibles avec ce métier ?

F.P. : Les défauts... il est à peu près impossible de vous dire : il n'y a pas de règles, pas de critères. Faisons un petit effort d'imagination et pensons que nous voyons arriver un jeune garçon qui s'appelle Simon Michel, il y a quelques années... Il arrive, "il parle comme ça" (1), il a –il faut bien le dire– ce qu'il est convenu d'appeler "une sale gueule"... tout le monde rigole et dit : "C'est pas vrai ! Ce type-là ne jouera jamais la comédie..." Et si on lui défend de la jouer, si on le lui déconseille, on se prive probablement d'un des plus grands comédiens du siècle. Il n'y a pas de critères... Ce qui arrive parfois dans ce métier, c'est que les défauts deviennent des qualités. Par exemple, cet accent de Jouvet auquel je faisais allusion, est la survivance d'un bégaiement qu'il avait réussi à dominer dans sa jeunesse, et qui lui avait donné cette espèce de phrasé précipité, cassant et coupant. C'est un effort qu'il avait accompli sur lui-même, et il avait gardé ce ton-là. Pas volontairement, mais c'était ainsi, et c'est ce qui lui permit de créer sa personnalité. Par conséquent, il n'y a pas de critères. Bien sûr, il est préférable de ne pas être muet –et encore, on peut devenir le mime Marceau– mais ce n'est pas facile non plus... Il existe des rudiments techniques qui s'apprennent dans les cours – les bons ! parce qu'il y en a de moins bons et de très mauvais... C'est très difficile l'enseignement dramatique : ça ne repose sur rien de précis : on n'apprend pas à jouer la comédie, on a envie de la jouer. Si l'on a la chance d'être guidé par un homme –comme ça m'est arrivé– qui s'appelle Louis Jouvet d'abord, puis René Simon chez qui il m'avait envoyé et qui m'a appris les rudiments, puis André Bruno, qui était mon professeur au Conservatoire, si on travaille avec des hommes comme eux, il n'y a pas de problèmes : ce sont des gens qui vous mettent dans le droit chemin. Mais ils ne vous apprennent pas à jouer la comédie : ils vous aident à approcher ce métier. J'ai appris énormément –étant élève au Conservatoire, on avait le droit de faire de la figuration au Théâtre Français– en regardant jouer Madeleine Renaud, Marie Bell, André Bruno, Fernand Ledoux... j'apprenais davantage en une soirée –en faisant le garde ou en apportant ma lettre– que durant les heures de cours. J'écoutais ces gens-là dire des textes... Comme Jouvet m'avait inoculé le virus de ce métier, j'écoutais avec passion et je m'enrichissais. Je crois qu'il est absolument impossible de donner des conseils à un jeune : on ne peut les trouver qu'en soi-même. Jouvet m'avait bien accueilli, mais il accueillait souvent les gens très durement ; il était assez sévère avec les jeunes. Comme ensuite nous avons été très liés –vers la fin de sa vie, je ne le savais pas alors... j'en aurais davantage profité– je lui ai demandé pourquoi il décourageait les gens, notamment une jeune fille qu'il venait de mettre à la porte. Il me répondit : "Si vraiment elle aime ça, je l'ai foutue à la porte, elle rentrera par la fenêtre. Et puis elle se promènera en disant : "Jouvet, c'est un con !". Ça, je m'en fous, ça n'a pas d'importance... si c'est une actrice !". En fait, il pensait que les jeunes qui sont passionnés résistent à tout. Il ne leur imposait pas ces épreuves volontairement, mais il avait raison : c'est un métier très difficile, une espèce de loterie terrible où le facteur chance tient une place considérable. Brusquement, vous trouvez un rôle et ça décide de tout : par exemple ce qui est arrivé à notre jeune camarade Stéphane Jobert. Il est évident que c'est fantastique, seulement, après, il faut le mériter... et essayer de l'assumer ! Mais il n'y a pas de critères physiques, il n'y en a plus. Autrefois –il y aura quarante ans l'année prochaine que j'exerce ce métier– il y avait des critères : les jeunes premiers devaient être beaux, un peu "gravure de mode", les jeunes premières blondes, élancées... il y avait ce qu'on appelait des "emplois". Maintenant, c'est fini. Le héros peut aussi bien être Belmondo ou Gérard Depardieu, et ils ne sont ni l'un ni l'autre des Adonis... ils ne sont pas très beaux. La petite Isabelle Adjani est très charmante, mais ce n'est pas la beauté pure... et ça a souvent davantage de charme. Non, il n'y a pas de règles. Si, la seule chose qu'il faille, c'est une bonne santé, une santé solide !

SQ : Pourriez-vous interpréter un personnage que vous n'aimez pas et vis-à-vis duquel vous n'avez aucune affinité ?

F.P. : Non. Il m'est arrivé d'interpréter des personnages que je n'aimais pas : j'ai joué Tartuffe... et je ne peux pas dire que j'ai une grande tendresse pour lui. En revanche, il faut toujours que je trouve quelque chose en eux qui m'intéresse. D'abord, je ne crois pas au salaud intégral, pas plus que je ne crois au saint, à la pureté totale. Ça n'engage que moi, mais je considère que l'homme le plus pur a des faiblesses, que le plus vil a parfois des élans... Prenons par exemple Tartuffe : abominable bonhomme, bandit, escroc, il trompe une famille... mais il aime Elmire. Il est attiré par elle et risque tout pour cette femme. Brusquement, ce type tellement prudent, adroit, habile, intelligent, perd la tête

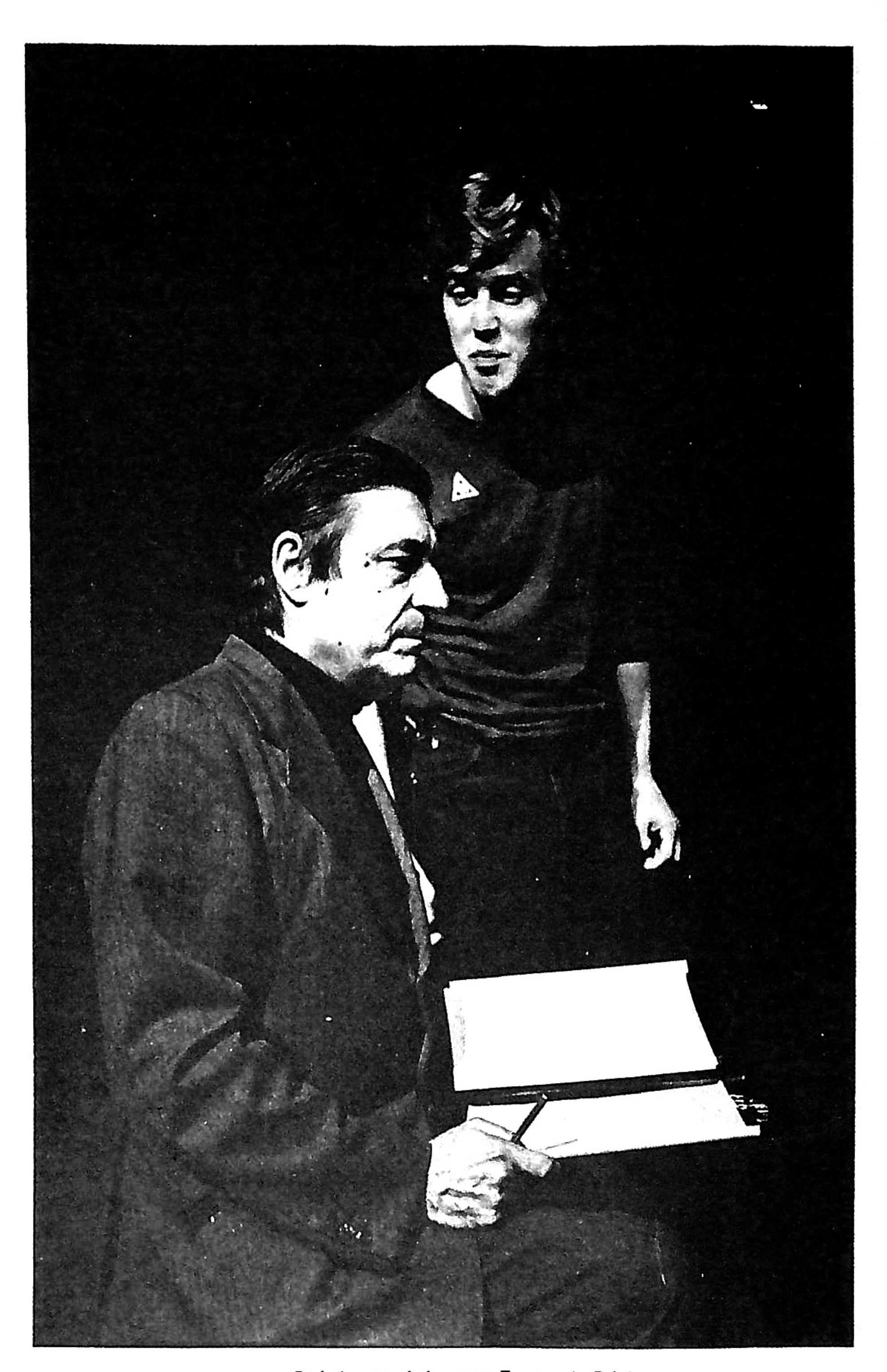
→

(1) Je ne peux malheureusement pas transcrire l'imitation que m'a donnée François Périer de Michel Simon... mais je ne regrette pas d'en avoir eu le privilège.

à cause d'elle. Et le voilà tout à coup qui, pendant une seconde, nous apparaît... peut-être sympathique, mais du moins nous intéresse à cause de sa passion. On ne l'excuse pas, mais on le comprend. Un salaud intégral... je n'accepterais pas de le jouer, mais je ne pense pas que ça existe. Ce que je ne pourrai pas faire, c'est interpréter une œuvre avec laquelle je ne serais pas d'accord sur l'essentiel. J'ai été par exemple plusieurs fois l'interprète de Sartre, que je considère comme un homme extraordinaire. Chaque fois que je l'entendais émettre une opinion, j'étais d'accord avec lui. Or, il a souvent varié d'opinion : j'aime ça ! J'aime les gens qui avouent s'être trompés. Les événements se produisent, les données changent... il faut bien changer vis-à-vis d'elles. Par conséquent, quand un acteur accepte de jouer une œuvre, il faut qu'il la défende de toutes ses forces, avec toute sa conviction. Ce n'est peut-être pas le commun de tous les comédiens, mais, pour moi, le comédien doit se doubler un peu d'un avocat qui plaide pour un personnage, au-delà du personnage, pour l'œuvre.

SQ : Stéphane Jobert considère –et je le cite, (extrait de Pariscop)– : "... Dans un cours on ne fait rien. ...les gens sont mesquins, la formation trop définitive..." Avez-vous été vous-même dans un cours d'art dramatique (...) et partagez-vous son opinion ?

F.P. : Les cours ne sont plus ce qu'ils étaient de mon temps, aussi m'est-il très difficile de porter un jugement sur le sien. Dans les cours –à mon époque– on était influencé par un homme. Je vous ai parlé de Jouvet, de René Simon, d'André Bruno... ce n'était pas tellement ce qu'ils nous apprenaient –encore une fois on n'apprend rien– mais ce qu'ils nous disaient et l'exemple qu'ils représentaient : Bruno étaient qu'ils représentaient : Bruno était un admirable comédien, Jouvet un homme de théâtre complet. L'exemple qu'ils nous offraient nous donnait envie de devenir comme eux et de leur ressembler. Maintenant, l'évolution se faisant, les jeunes auraient plutot tendance à vouloir appartenir à un groupe déjà existant, mais sans pour autant être influencé par telle ou telle personnalité de ce groupe. Au fond, ils sont plutôt attirés par le travail en commun avec un groupe qui leur est sympathique. Il y a une petite nuance... je ne dirai pas qu'elle aille vers le collectivisme, mais elle se tourne vers l'œuvre collective. Je ne sais pas si ça durera, mais c'est un peu la tendance actuelle.



Stéphane Jobert et François Périer

SQ : Stéphane Jobert poursuit –toujours dans Pariscop– en citant Louis Jouvet lorsque celui-ci disait : "Un comédien, ce n'est pas son métier d'approfondir". Etes-vous d'accord avec Louis Jouvet ?

F.P. : En effet Jouvet disait ça, et c'est vrai. Ce n'est pas au comédien d'approfondir. Le comédien doit sentir... et faire sentir. Il n'est pas absolument nécessaire qu'il comprenne, car s'il comprend, il aura tendance à faire comprendre, il deviendra explicatif. Notre métier n'est pas de faire comprendre, mais de faire sentir, ressentir. En un mot, j'ai connu des comédiens –disons le... qui n'étaient pas très intelligents ni très subtils– Je ne pense pas d'ailleurs être très intelligent, mais j'en ai connu, je crois (...) des plus bêtes que moi, et qui étaient néanmoins de très bons comédiens. Ça ne les gênait pas du tout : ils se fiaient à leur instinct. Comme tous

→



JEAN-PIERRE DINAND RACONTE... UNE JOURNÉE À LA CAMPAGNE (ET A LA FOIRE) AVEC ANNIE GIRARDOT

C'est un chauffeur de taxi, une "chauffeuse" comme on dit à présent. Un gentil petit titi parisien avec un cœur gros comme ça qui se faufile entre les chansonnettes douces-amères du "Dernier Baiser" (excellent disque, d'ailleurs) dans le tohu-bohu de l'existence. C'est la mère déchirante et déchirée de "A chacun son enfer". C'est la bourgeoise un peu folle et toujours amoureuse des "Feux de la Chandeleur", la vacancière triste et guindée de "La Vieille Fille". C'était, c'est, ce sera des dizaines et dizaines de personnages, tous naturels et profondément ressentis. Et c'est la merveilleuse bonne femme que nous avons vu débarquer, comme à l'improviste, cheveux au vent et rire en bandoulière, un de ces derniers dimanches où il ne pleuvait pas. Du moins en début de journée. Il y avait Josette, Isabelle, Pierre-Marie et moi et beaucoup d'autres gens plus ou moins sérieux, plus ou moins sympathiques ou empressés. Vous savez, ces fameux convives des repas officiels. Et Annie Girardot est entrée dans notre vie un tout petit peu comme le rayon de soleil qui manquait ce dimanche. Oh, bien sûr, elle ne le savait pas encore. Mais nous, tous les quatre du moins, nous savons ce qui serait possible et ce qui est différent, très différent de l'habituel ronron sophistiqué.

Car cette grande dame, cette actrice au talent multiforme, capable de soutenir plusieurs conversations à la fois et de répondre du tac au tac aux évocations encyclopédiques du super-spécialiste de presse régionale, cette grande dame – qu'elle me pardonne si je suis familier – arbore un visage de copain ou de grande sœur et distille en profondeur la simplicité des êtres vrais. Mais reprenons les choses par le début.

L'entrée, ce fut une véritable entrée de cinéma, de cortège présidentiel. Un mini-Cannes de sous-préfecture à la recherche de quelque Maupassant amateur. Fresson, pourtant, s'employait à détendre l'atmosphère avec ses récits de tournage, son humour à la pointe sèche. Mais les conversations, hélas (allez, Messieurs, crucifiez-moi pour cet hélas !) étaient déjà branchées sur la filmographie complète de nos deux héros. Et le repas ne fut guère plus joyeux. Du cinéma, ils en auront des hors-d'œuvre au dessert en passant par le poisson. Jusqu'au café et même bien après. En fait, jusqu'à ce que la foule s'en mêle.

Alors, vous comprenez, les questionnaires, les entretiens, les parades savantes ou doctrinales ne semblaient pas tellement de circonstance. Pierre-Marie tournait autour de Jo Gaillard sans oser lui parler vraiment. Mais ses yeux brillaient très fort. Isabelle voulait connaître la dame qui jouait les vamps dans "Erotissimo" (Mon Dieu, ce qu'on peut laisser voir aux enfants quand on a des amis à la maison !). Elle lui faisait déjà, d'ailleurs, son numéro de public-relation, catégorie biberon-C.E. 2, habitué à dire n'importe quoi avec beaucoup de grâce. Et ça marchait terriblement bien entre les deux vedettes. Au point qu'Isabelle devait nous avouer dans la soirée que c'était absolument sûr, qu'elle en avait pris la décision : elle ferait du cinéma !

Mais le vrai déclic, le sujet de conversation qu'il fallait avoir ce dimanche, c'est moi qui, bien involontairement, mettait le doigt dessus. Après avoir vanté à l'actrice, en effet, les charmes et mérites de notre région, parlé de la course landaise, de la vallée d'Aspe, de la pelote basque, du bassin d'Arcachon, j'abordais très vite, par hasard, le chapitre des maisons de campagne ou des petites fermes que l'on peut trouver dans les coins les plus méconnus et pittoresques de notre Gascogne. Alors là, nous pûmes voir s'allumer deux agates, deux petits soleils dans les yeux quasiment pâmés de la vedette. Un quart d'heure de discussion passionnée, d'échange d'adresses et de promesses d'invitations réciproques. Mail il fallait partir pour la foire : ballade, corvée, visite officielle, présentation publique au stand de Sud-Ouest avec numéro de podium, signature d'autographes jusqu'à rupture de muscles (et sans bossu de la rue Quincampois), bousculade folle à la limite de la compression voire de l'écrasement. Ce qu'il ne faut pas faire de nos jours pour la promotion d'un film !

Enfin, ce fut le sauvetage. Songeant, en effet, à la tranquillité relative que représentait en ce dimanche après-midi le stand de FR 3, je proposais aux organisateurs d'inviter les deux vedettes à se refaire une santé dans ce havre de paix. Bien sûr, journaliste oblige, Annie GIRARDOT ne

Suite page 60

SUD RADIO
818 kHz / 367m. O.M.



Christian Dauriac, jeune journaliste (26 ans) de Sud-Radio vient de se voir confier la réalisation d'un important magazine le Dimanche après-midi de 15 h à 19 h. L'auditeur trouvera en sept séquences différentes, matière à distraction, information et évasion, jugez-en :
15 h 00 – "Chronique des années 50" : une journée des années 50 du mois en cours sera reprise à travers de nombreux documents sonores. Il sera aussi bien question de l'actualité du moment, des loisirs de l'époque ou de la mode.
15 h 30 – "Nouvelle" : une nouvelle vous sera contée. Ce sera un peu le feuilleton du dimanche.
16 h 00 – "Les phénomènes para-normaux" :

"ÇA S'EST PASSE UN DIMANCHE"

Une nouvelle émission-magazine réalisée par Christian Dauriac sur Sud-Radio

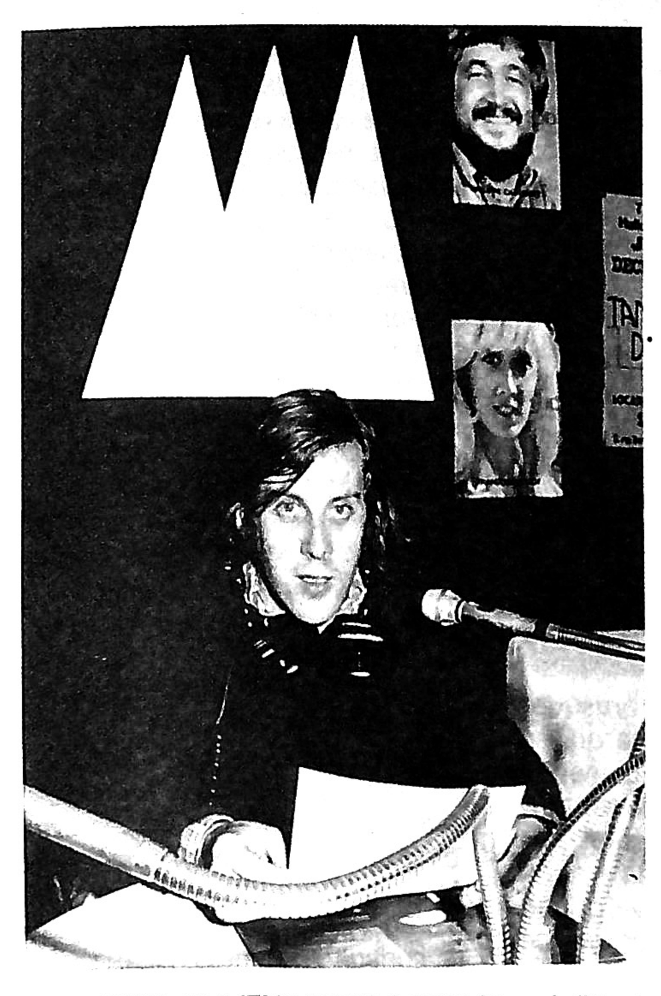
Christian Dauriac fera de cette séquence son cheval de bataille. S'intéressant personnellement à la para-psychologie, il parlera en compagnie de témoins ou avec l'appui de documents sonores authentiques des maisons hantées, de sorcellerie, d'hypnose, etc...
16 h 30 – "Les oubliés de la Pop-Music" : grâce à cette rubrique ressortiront de la discothèque des enregistrements qui ont totalement disparu de nos mémoires, et dont la gloire du moment fut pourtant relative. A travers cette séquence, les amateurs de pop-music pourront juger des progrès réalisés en particulier dans le domaine de la recherche musicale par les groupes actuels et ainsi établir des comparaisons.
17 h 00 – "La littérature" : de nombreux auditeurs seront invités en direct pour présenter leurs ouvrages, l'actualité littéraire de la semaine sera évoquée et Christian Dauriac compte donner une place également non négligeable à la bande dessinée.
18 h 00 – "Tête-à-tête" avec une personnalité. Laissant de côté les fonctions officielles, Christian Dauriac et son invité parleront de la vie de tous les jours, ainsi les auditeurs auront le privilège de connaître plus intimement ceux dont les noms font la Une de la presse écrite ou parlée.
18 h 40 – "Le magazine des loisirs d'été" : la séquence sera particulièrement consacrée aux sports nautiques : voile, ski-nautique, et à la moto.
Voilà un programme ambitieux pour un jeune journaliste, mais il faut dire que Christian Dauriac a déjà une certaine expérience pour être passé depuis 1972 dans les stations régionales O.R.T.F., à T.F.1., et enfin à Sud-Radio où il a présenté durant un an et demi le journal de 12 h 30.

Ce magazine du dimanche après-midi, Christian Dauriac le veut ouvert à ceux qui possèdent toutes compétences sur les séquences proposées. Durant l'été il sera déplacé sur les lieux de vacances au bord de l'Atlantique ou de la Méditerranée. Les sportifs habitués aux rendez-vous particulièrement riches en résultats, commentaires et interventions en direct depuis les stades du Sud-Ouest ne seront pas oubliés. Ils retrouveront leurs rubriques dans les flashes toutes les heures et dans le journal de 18 h 30.

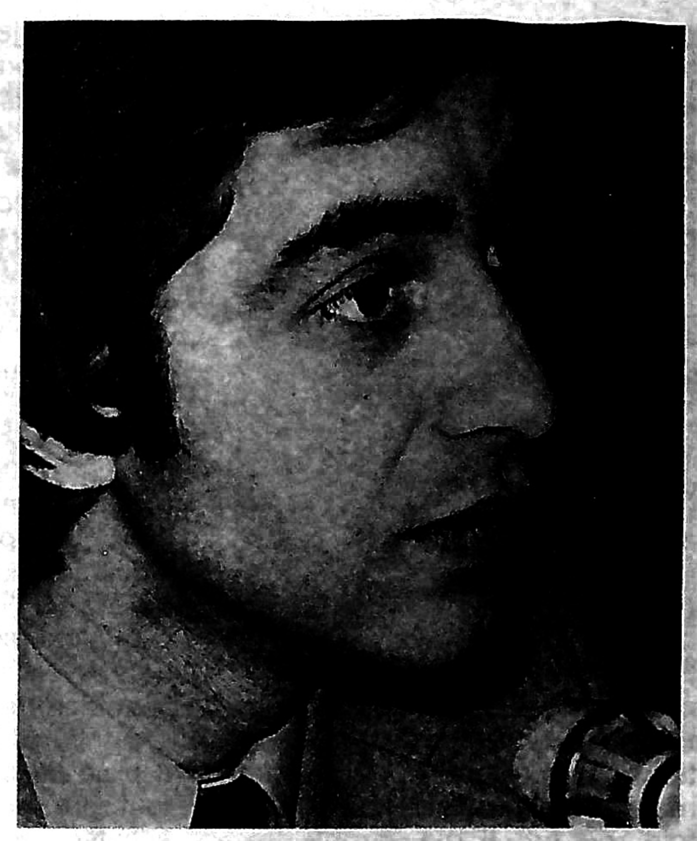
LES SORTIES D'ANTENNE DE SUD-RADIO EN JUIN

Mercredi 15 au dimanche 19 Juin :
Grand Prix Cycliste "Midi Libre". C'est sur une Sud-Moto que Patrick Thillet et Patrick Chadburn suivront toute la course, interventions en Non-Stop et à l'arrivée des étapes.
Chaque soir dans les villes étapes, sur le podium Sud-Radio, spectacle avec en vedette DALIDA. La première partie du programme sera animée par Philippe Castanet.
Le 15 le podium sera à Castelnaudary, le 16 à Béziers, le 17 à Rodez, le 18 à Montpellier, le 19 à la Grand-Combe.

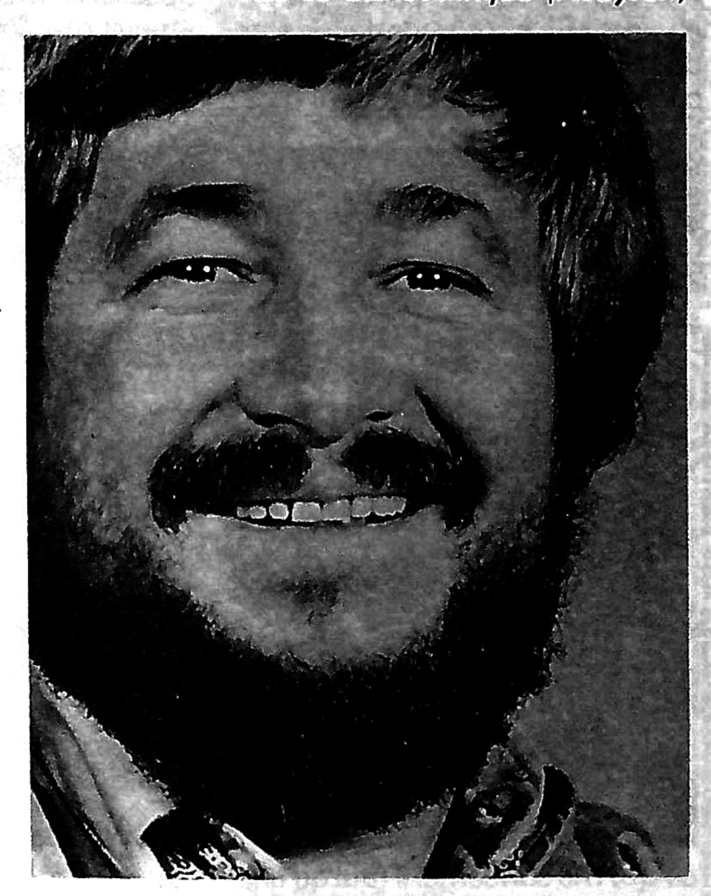
Samedi 18 Juin :
Finale de la Coupe de France de Football. Elle sera commentée en direct par Alain Brénot.



MARDI 21 AU VENDREDI 24 JUIN : Tour de l'Aude. Patrick Thillet et Patrick Chadburn suivront toute la course. Rendez-vous d'antenne à l'arrivée des étapes dans les flashes les journaux d'information.



DIMANCHE 19 JUIN : Jacques Olive présentera et animera les Fêtes de Saint-Affrique (Aveyron)



MERCREDI 22 AU SAMEDI 25 JUIN : La rose d'Antibes – Juan-les-Pins. Pour la première fois, Sud-Radio présente la Rose d'Or. Du 13 au 25 Juin, les auditeurs entendront les 10 chansons sélectionnées et seront invités à participer à un concours de pronostics qui se poursuivra jusqu'au 9 Septembre. La finale de la Rose d'Or d'Antibes Juan-les-Pins aura lieu à Toulouse sur la scène du Théâtre du Capitole le vendredi 16 Septembre. De nombreux rendez-vous à l'Antenne sont prévus depuis Antibes Juan-les-Pins avec Philippe Castanet entre le 22 et le 25 Juin.

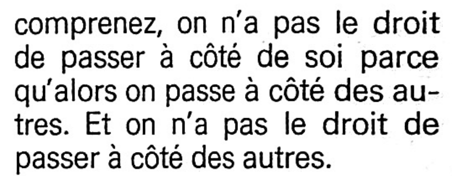


pouvait échapper plus longtemps aux foudres de mes questions (plus ou moins pertinentes mais jamais indiscrètes). Toutefois, ce fut, il me semble très sympathique et décontracté.

– Vous savez, je crois qu'il n'y a pas d'actrice, de vedette, de star de cinéma ou de quelque domaine qui soit. En tous les cas pour



ce qui me concerne. Il faut qu'une femme soit avant tout une femme dans sa vie. Comme un homme. D'abord se réussir dans la vie. Je veux dire prendre ses responsabilités dans l'existence. Et puis ne pas être là pour rien. Comme si on n'existait pas vraiment. Je ne sais pas très bien le dire là, comme ça, mais je crois qu'il faut être authentique et servir vraiment à quelque chose à l'endroit où l'on se trouve. Voyez-vous je suis timide ou plutôt, j'étais terriblement timide et alors je ratais beaucoup de choses à cause de cela. Parce que cette timidité m'empêchait d'être disponible pour ceci ou cela. Je ne sais pas, un conseil, un avis, un sourire ou presque rien. Mais être là quand même pour pouvoir être gentil. Très gentil. Il y a quelqu'un qui m'a dit l'autre jour à la sortie d'un cinéma : "Vous nous faites du bien !" C'est quelque chose qui m'a bouleversée véritablement. Parce que je voudrais qu'on puisse tous communiquer. Et nous vivons dans un monde où l'on ne communique pas. Alors moi, j'ai cette chance de pouvoir communiquer. C'est venu comme ça tout naturellement. Parce que je pense qu'on a plein de choses à faire. Qu'il faut être ouvert à tout : aimer, écouter, conseiller, bousculer aussi. Mais il ne faut surtout pas passer en aveugle. Et c'est la même chose dans le métier, au cinéma, bien sûr où l'on travaille en équipe mais surtout, surtout, au théâtre parce que brusquement il y a un dialogue qui se crée, un contact. Brusquement il y a le public et soi et le rapport des deux. Alors, il ne faut pas que ce soit un jeu. Même si on a le trac, les jambes molles quand le rideau se lève, il faut que ce soit la vie qui continue. Il faut les persuader, les émouvoir, les amuser. Les bousculer aussi et ce dialogue-là c'est fantastique de s'y donner vraiment. Vous



comprenez, on n'a pas le droit de passer à côté de soi parce qu'alors on passe à côté des autres. Et on n'a pas le droit de passer à côté des autres.

Ainsi pendant près de trois quarts d'heure. De cette voix grave à la fois sensible et un peu garçonnière. Avec ce rythme haché, presque frénétique dont il se dégage une énorme fringale d'existence. Sagesse, action, créativité mêlées.

– Voyez-vous, je voudrais plein de choses, énormément, avec passion. Pas tellement de la fiction car je suis moins attachée à un rôle qu'à une idée. Je ne veux pas dire la politique. Non, pas vraiment ! Mais défendre des idées socialement, faire passer un cri, un plaidoyer, un grand roman mais qui soit en même temps la vie, une réalité vécue, actuelle. Et puis, les années passent et ce qui m'intéresserait énormément c'est de tourner. Réaliser quelque chose comme je le vois, comme je le ressens à travers des scènes de l'existence mais que d'autres n'ont pas su restituer comme je les ai ressenties. Enfin, c'est un de mes projets ! Mais le plus important je crois c'est de vivre en faisant quelque chose qui serve aux autres. Je ne sais pas, une table, une chaise, une maison. Mais enfin quelque chose qui ne sois pas totalement gratuit, de la pure abstraction. Cultiver son jardin, oui, en définitive, mais à condition que ce soit dans un but précis, pour servir vraiment à quelque chose ou à quelqu'un. Etre quelqu'un, c'est cela, je crois : faire quelque chose d'utile pour les autres et le faire du mieux qu'on peut..."

Voilà pour Girardot philosophe. Toujours avec passion, soit de vivre et de convaincre. Le reste, ce sera quelques mots gentils aux techniciens, le petit verre de graves à un stand de la foire, une grosse bise aux enfants et à Josette puis la course éperdue vers les voitures sous les premières gouttes d'une énorme averse d'orage, parfaitement typique de ce curieux printemps. Mais tous les quatre, nous étions gais comme des pinsons. La pluie même n'y pouvait rien.

Jean-Pierre DINAND.

Radio Andorre

RADIO ANDORRE, CET ETE, SE TRANSFORME EN ... "RADIO BLEUE"

"Radio Bleue", ce ne sera pas seulement le titre de l'émission présentée par Alain Tibolla depuis Canet-Plage, où Radio Andorre installe, en même temps qu'à Biarritz d'ailleurs, une partie de ses quartiers d'été.

C'est l'ensemble de la programmation qui prendra la "coloration" souhaitée par les estivants, nombreux, on le sait, à choisir le Midi pour leurs séjours de vacances.

"Radio Bleue" cela veut dire : émissions détendues avec une large prioritée accordée à la musique, aux jeux, à la bonne humeur sans pour autant oublier l'indispensable notion de service avec notamment les "radio guidages" lors des grandes migrations de juillet et août.

Pour être plus précis, notons que Max Lafontaine restera fidèle à son "rendez-vous de la bonne humeur" entre 6 et 9 heures. Autre émission "pas triste", de 9 à 10 h 30 : "N'importe quoi !". Ce "N'importe quoi" ne sera pas pour autant fait "n'importe comment", par "n'importe qui". Ces 90 minutes sont réalisées par François Chevalier, formé par les célèbres "radio pirates"... et la BBC.

Deux émissions confiées à Jean Jacques Debezy (depuis Canet pour la côte Languedoc-Roussillon), à René Hervé (Landes et Pays Basque), Catherine Laurens (Toulouse et les départements de l'intérieur) et Lionel Cassan (en Andorre) mettront en relief l'essentiel de l'actualité du Midi Sud-Ouest entre 10 h 30 et 11 h 30, puis entre 12 et 14 heures (Magazine des Pays d'oc).

Entre les deux, de 11 h 30 à 12 h 15, Jérémie, présentera ses jeux aux centaines de milliers de touristes de passage en Principauté d'Andorre.

Les autres programmes de la journée : "Evasion" de Dany Marchal de 14 à 16 h, avec les "Contacts d'Arty Parera, Qualité-Quality de Michel Cotet de 18 à 19 h 30 et "20 ans de Rock Music" de Denis Faroud de 19 h 30 à 21 h "RADIO VERTE" sera diffusée le samedi à 13 h 30 et "Discotissimo" de Yannick Chevalier le même jour à 20 h 10.





Du lundi au samedi

6 h 00 à 9 h 00 :
Max LAFONTAINE.
9 h 00 à 10 h 30 :
N'IMPORTE QUOI de François CHEVALIER, avec Joëlle, Claudine et Michel BORRY.
10 h 30 à 11 h 30 :
LANGUEDOC - ROUSSILLON - ACTUALITÉ. Jean-Jacques DEBEZY en direct de Canet-Plage.
11 h 30 à 12 h 15 :
LES JEUX DE JÉRÉMIE.
12 h 15 à 14 h 00 :
LE MAGAZINE DES PAYS D'OC de Lionel CASSAN, avec Robert MARCET, Catherine LAURENS, J.-Pierre ALAUX, Claude FERRAN et en direct depuis Biarritz René HERVÉ.
14 h 00 à 16 h 00 :
ÉVASION de Dany MARCHAL et CONTACTS d'Arty PARERA.
16 h 00 à 18 h 00 :
RADIO BLEUE, le "hit parade" d'Alain TIBOLLA en direct de Canet-Plage.
18 h 00 à 19 h 30 :
QUALITÉ-QUALITY de Michel COTET.
19 h 30 à 21 h 00 :
20 ANS DE ROCK MUSIC de Denis FAROUD.
12 h 00 à 01 h 00 :
BONSOIR L'EUROPE. Emission internationale.

* Le samedi "RADIO VERTE" à 13 h 30 et "DISCOTISSIMO" à 20 h 10.

Le dimanche

6 h 00 à 9 h 00 :
Max LAFONTAINE.
9 h 00 à 10 h 30 :
DES RIRES ET DES RYTHMES de Dany MARCHAL.
10 h 30 à 11 h 30 :
LANGUEDOC - ROUSSILLON - ACTUALITÉ. Jean-Jacques DEBEZY depuis Canet-Plage.
11 h 30 à 12 h 15 :
LES JEUX DE JÉRÉMIE.
12 h 15 à 14 h 00 :
Lionel CASSAN et les correspondants.
14 h 00 à 16 h 00 :
MUSIQUE POUR UN PIQUE-NIQUE.
Le tiercé - les sports.
16 h 00 à 18 h 00 :
RADIO BLEUE. Alain TIBOLLA en direct de Canet-Plage.
18 h 00 à 20 h 00 :
Michel COTET.
20 h 00 à 21 h 00 :
JAZZ.
21 h 00 à 01 h 00 :
BONSOIR L'EUROPE. Emission internationale.

les gens bêtes, ils ne s'en rendent pas compte et se fient uniquement à leur instinct sans avoir besoin d'approfondir, de comprendre : seulement flairer, sentir... On disait de Raimu qu'il était sot, qu'il était bête, ce qui d'ailleurs n'est pas vrai du tout. Raimu était un comédien d'une très grande sensibilité ; vous avez vu "La femme du boulanger" etc... Il figure parmi les plus grands comédiens qui aient existé. Cet homme-là était l'instinct même, un instinct qui lui conférait –à cet homme que l'on prétendait pas très intelligent– une intelligence et une clairvoyance prodigieuses de son métier.

SQ : Vous interprétez depuis le 5 novembre –d'abord au théâtre d'Orsay, maintenant à l'Athénée-Louis Jouvet– le personnage de Martin Dysart, dans la pièce de Peter Schaffer, Equus. Ne vous lassez-vous pas d'interpréter longtemps –et tous les soirs– le même personnage ?

F.P. : Non. C'est une question que l'on m'a souvent posé, parce qu'il se trouve que je dois avoir à peu près huit mille représentations à mon actif... ce qui représente une certaine présence dans les théâtres. Si je n'ai pas toujours mené la carrière cinématographique que j'aurais voulu, c'est parce que le cinéma rais voulu, c'est parce que le théâtre m'accaparait. C'est un choix que j'ai effectué au départ de toujours donner la priorité au théâtre. Je n'ai jamais fait du cinéma que dans la mesure où le théâtre me le permettait. Mais je ne me suis jamais ennuyé en jouant une pièce, même longtemps. J'ai connu de grand succès : des 500èmes, des 1 000 èmes. Dire que ce n'est pas fatiguant : non. C'est très fatiguant : il faut lutter contre l'automatisme, la chose la plus grave pour un comédien. L'automatisme est épouvantable. Si on se laisse aller, on se demande : "Mais, je l'ai déjà dit ça" oui, la veille... C'est épouvantable ! Il faut rester vigilant et penser que le spectateur, lui, vient pour la première fois. La conscience professionnelle exige d'essayer de donner quelque chose d'aussi frais qu'à ceux qui sont venus aux premières représentations. C'est très éprouvant parce qu'il faut créer quelque chose tous les soirs... mais ça fait partie de notre métier. Les comédiens qui disent : "Je ne veux pas jouer les pièces longtemps", ça équivaut à rejeter le succès. Or, le succès est important au théâtre, à cause de la présence du public : le fait qu'il y ait des gens qui se soient dérangés aide beaucoup et donne un coup de fouet. Il ne faut pas oublier qu'au théâtre il y a ce partenaire, sans cesse renouvelé, qu'est le public, avec lequel on joue. Il n'a pas de répliques, mais il a des réactions chaque soir différentes. Il faut toujours rester sur ses gardes : il peut arriver un accident. Non... on n'a pas le temps de s'ennuyer. Ceci dit, c'est fatiguant, et il est évident que de jouer la 785ème est plus pénible que de jouer la seconde, justement parce qu'il s'agit de re-créer quelque chose. Il faut prendre sur soi, mais je crois que ça fait partie intégrante de notre métier.

SQ : Pouvez-vous me parler de Stéphane Jobert (comédien), révélé dans Equus ?

F.P. : C'est assez incroyable mais je le connais très peu...

SQ : Je parle du comédien...

F.P. : ... comme comédien je l'ai vu sur la scène, mais je ne l'ai jamais vu dans une autre pièce. Je sais qu'il colle prodigieusement au personnage. La première fois que je l'ai vu, et lorsque le metteur en scène américain m'a demandé : "Je vais sans doute prendre ce garçon qu'en pensez-vous ?" j'ai répondu qu'il me paraissait assez extraordinaire parce qu'il correspond physiquement au personnage, et c'est une chose très importante à notre époque. Avec le cinéma et la télévision, le public est habitué à avoir une image du personnage, beaucoup plus qu'autrefois. Il a travaillé très sérieusement son personnage. C'est son premier rôle, il est évident que c'est une chance formidable et je pense qu'il a compris qu'il devait la mériter. Je lui souhaite de tout mon cœur que sa deuxième apparition soit aussi brillante. En ce qui concerne Equus, c'est un coup de maître ! Il a totalement "plongé" dans le personnage.

SQ : François Périer vous êtes membre du S.F.A. (Syndicat Français des Artistes-Interprètes), et vous avez adhéré au mouvement de soutien pour la grève des artistes-interprètes. Quelle est votre opinion à ce sujet ?

F.P. : Cette grève est très impopulaire... et on a tout fait pour qu'elle le soit ! Je parle évidemment auprès des directeurs de chaînes et des gens que nous avions en face de nous. Je ne suis pas un militant syndicaliste, mais je considère que c'est un métier où il faut être solidaire. Or là, en dehors d'un certain nombre de points matériels que nous voulions obtenir –comme il en existe toujours dans la profession– nous nous battons surtout, maintenant, pour qu'il y ait un certain nombre d'émissions garanties "de création". C'est-à-dire que l'on ne tourne pas en rond et que les trois chaînes de télévision ne deviennent pas une espèce de salle de spectacle qui diffuse à longueur d'années n'importe quoi ! Il est évident qu'à l'heure actuelle, la télévision –qui nous emploie à peu près à 60 % de notre activité, ce qui est très important pour nous– se doit de créer. Si il n'y a plus de création, on finira par oublier la langue française et à perdre tous nos créateurs français. Il est primordial que ce gigantesque mode d'expression fasse quelque chose pour la culture française, et c'est à ce sujet que nous nous battons présentement. Je pense que l'on finira par arriver à un accord.

SQ : Enfin, accordez-vous de l'importance à ce qu'écrivent les critiques ?

F.P. : Oui. Les acteurs qui prétendent le contraire... il y en a peut-être qui s'en foutent ! Pour moi, ce n'est pas le cas. Il n'est pas agréable de lire des choses désagréables sur soi, sur son travail, de même qu'il est agréable d'en lire de bonnes, c'est évident. Dire que les critiques soient toujours constructives ?... Non. Mais il y a toujours quelque chose à prendre et dont il faut tenir compte. Quand on aborde ce problème de la critique, on a souvent tendance à dire soit que la critique est nécessaire, soit qu'elle se trompe toujours... ce n'est pas vrai. Il y a un pourcentage d'efficacité et ils arrivent à donner l'impression d'une pièce, d'un spectacle. Si l'on juge les critiques des vingt dernières années, on remarque qu'ils

→

ont commis des erreurs et sont passés à côté d'auteurs qui sont devenus "très grands" par la suite. Certains ont eu le courage de revenir sur leurs erreurs. Par exemple Ionesco, au début, les a terriblement déroutés. Il n'est pas facile de deviner que Picasso devriendra Picasso... quand on voit son premier tableau ! Il existe des gens qui ont le sens, d'autres qui l'ont moins. Le public lui-même est parfois dérouté et met un certain temps avant d'adopter tel auteur, ou tel comédien, ou telle comédienne... disons que les critiques sont un mal nécessaire...

Jean-François MARQUET

INTERVIEW STEPHANE JOBERT

Séquences : Stéphane Jobert : j'ai demandé à François Périer de me parler de toi... pourrais-tu me parler de lui et de vos rapports depuis les répétitions ?

Stéphane Jobert : Le mot qui me revient toujours à la bouche est que c'est quelqu'un d'extraordinaire. Au niveau du métier, c'est la personne qui m'a le plus apporté dans cette production. Le fait de jouer avec lui tous les soirs... ? Je suis en admiration devant le comédien, et c'est quelqu'un de fantastique, qui a beaucoup de simplicité, beaucoup d'honnêteté dans la vie. La grande chance que j'ai eue est d'avoir obtenu le rôle d'Alan Strang dans Equus, mais aussi de jouer pour la première fois aux côtés de François, qui est vraiment quelqu'un de fantastique !

SQ : Comment as-tu réussi à "décrocher" ce premier rôle, le rêve de tous les jeunes comédiens ?

S.J. : Je me suis présenté aux auditions pour le rôle d'Alan Strang. J'étais dans un cours d'art dramatique, chez Jean-Laurent Cochet, pendant six mois. Les auditions se sont échelonnées sur un mois, c'était assez éprouvant, et finalement j'ai décroché le rôle.

SQ : Raconte-moi... le soir de la première ?

S.J. : Le soir de la première... je crois que c'est un des souvenirs les plus éprouvants de ma vie et aussi le plus fantastique. Je crois que ma vie a changé du tout au tout le jour de la première. J'ai pris conscience d'un métier, de quelque chose qui me passionnait vraiment, et c'est très angoissant de se retrouver du jour au lendemain "parachuté" sur une scène, dans une telle production, avec un rôle aussi important.

SQ : J'ai entendu parler de projets avec Joseph Losey... ça se confirme ?

S.J. : C'est pour plus tard. Ce qui se confirme, c'est que je commence à tourner le 2 mars avec Granier Deffere. C'est un film qui s'appellera "Venise en Octobre" et le tournage durera un mois. En ce qui concerne le Losey, il en a été question, on en a beaucoup parlé, mais c'était un film au sujet de Proust et Losey trouve difficilement des producteurs pour le financer... ce qui pose de gros problèmes. Mais ce sera pour la suite... J'ai de très bons rapports avec Losey et je crois qu'on travaillera ensemble un jour.



Stéphane Jobert et François Périer dans "Equus" de Peter Shaffer

"EQUUS" de PETER SHAFFER

J'ai vu un grand spectacle, une gran- pièce dans la lignée de celles que présente la Compagnie Renaud-Barrault.

Martin Dysart (François Périer), qui est psychiâtre, va essayer de comprendre les causes qui ont poussé Alan Strang –dix sept ans– (Stéphane Jobert), à crever les yeux de six chevaux.

On assiste à une véritable séance de psychothérapie, les souvenirs étant concrétisés par des flash-backs avec les personnes concernées.

Le but de la pièce n'est absolument pas de dévoiler le processus d'une psychothérapie. Cependant, c'est au travers de celui-ci, de la progression vers la source détonnatrice, que l'on parvient à comprendre avec clarté les motivations (naturelles) qui ont conduit Alan à son geste criminel.

Au commencement, rien ne paraît pouvoir être sérieusement mis en cause : une mère (Monique Mélinand) un peu faible, un père (Marcel Cuvelier) plus autoritaire, qui aiment tous deux leur fils et lui donnent une éducation "normale". Un fils qui, quant à lui, adore les chevaux. Et pourtant...

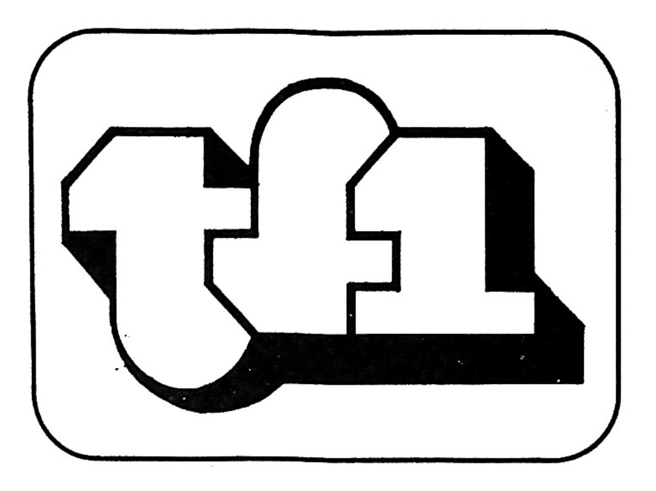
A partir de faits apparamment inexplicables, on entrevoit au fil de la pièce, c'est-à-dire des séances, des questions-réponses, des flash-backs, on entrevoit plus clairement les causes profondes, les seules véritables.

Parallèlement, au crépuscule de la vérité s'en dévoile une autre : le médecin se met à douter ; il se remet en question. Lui, et sa fonction.

Il établit un parallèle entre la vie qu'il mène et celle d'Alan. Il déteste la sienne, banale, partagée avec une femme qu'il n'aime pas, sans enfant. En revanche, sa vie, au regard de la société est reconnue comme étant "normale". Alan, comme un cinglé. C'est d'ailleurs l'expression qu'emploie le maître de manège...

J.F. M.

NOTRE SÉLECTION:





Jeudi 16 juin
19 h 03
GRAINE D'ORTIE
série avec Yves Coudray



Dimanche 19 juin
20 h 30
LES GRANDES GUEULES
avec Lino Ventura
et Marie Dubois



Lundi 20 juin
20 h 30
PIERRE ET NELLY
télé film avec Walter Mathau
et Carole Burnett



Mercredi 22 juin
20 h 30
L'ACCIDENT
pièce avec Alain Mottet et
Pascale Audret



Jeudi 23 juin
20 h 30
LES ANNEES D'ILLUSIONS
Série avec Manuel Bonnet
et Joséphine Chaplin



Vendredi 24 juin
20 h 30
LE PARTAGE DE MIDI
Pièce avec Michel Aumont
et Ludmila Mikael



Lundi 11 juillet
20 h 30
ORGUEIL ET PASSION
avec Frank Sinatra et
Sophia Loren

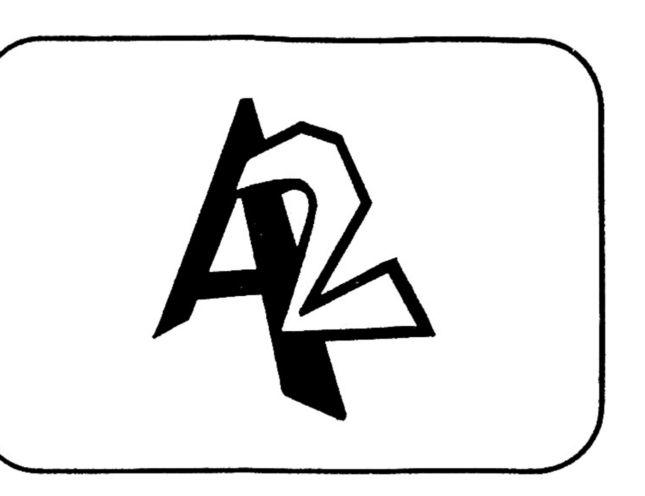


Lundi 18 juillet
20 h 30
LES AMOURS DE
LADY HAMILTON
avec Michèle Mercier



Dimanche 31 juillet
20 h 30
DEUX GRANDES FILLES
DANS UN PYJAMA
avec Michel Galabru

NOTRE SÉLECTION:





Jeudi 16 juin
20 h 35
UN TAXI DANS ROME
un nouveau rôle pour
Guy Lux



Vendredi 17 juin
22 h 52
LE RIDEAU CRAMOISI
film avec Jean Claude
Pascal



Dimanche 19 juin
21 h 40
LA DYNASTIE DES
FORSYTHE
Série avec Eric Porter



Mardi 21 juin
20 h 30
LES DOSSIERS DE L'ECRAN
"L'AFFAIRE LINDBERGH"
interprété par Cliff de Young
et Sian Barbara Allen



Mercredi 22 juin
20 h 30
JOE FORRESTER
Série avec Pat Crowley



Jeudi 23 juin
LES CHEMINS DE LA
HAUTE VILLE
film avec Simone Signoret



Vendredi 24 juin
22 h 52
CLEOPATRE
avec Claudette Colbert

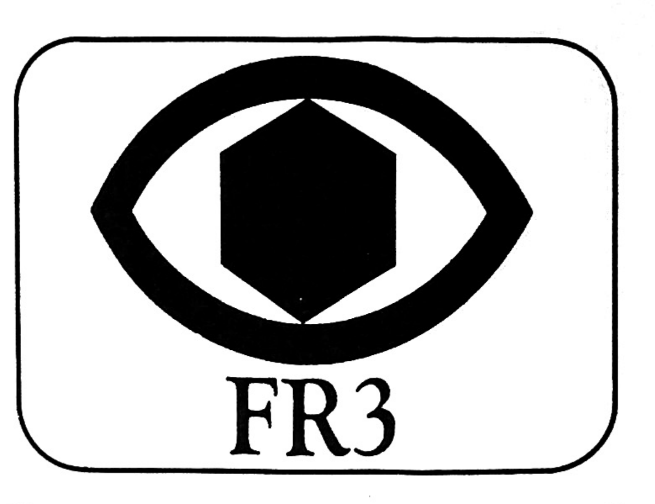


Vendredi 15 juillet
20 h 30
LES REMPARTS D'ARGILE



Jeudi 21 juillet
Après-midi
LA MASCOTTE DU
REGIMENT
avec Shirley Temple

NOTRE SÉLECTION:





Mercredi 15 juin
20 h 30
LE TEMPS DES AMANTS
avec Marcello Mastroianni
et Faye Dunaway



Jeudi 16 juin
20 h 30
BEAUCOUP TROP POUR
UN HOMME SEUL
avec Stéphanie Sandrelli
et Ugo Tognazzi



Dimanche 19 juin
22 h 30
JUSTIN DE MARSEILLE
avec Berval et
Pierre Larquey



Lundi 20 juin
20 h 30
DON CAMILLO EN RUSSIE
avec Fernandel et
Gino Cervi



Mardi 21 juin
20 h 30
L'ODYSSEE DU DOCTEUR
WASSEL
avec Gary Cooper et
Signe Hasso



Mercredi 22 juin
20 h 30
SEPT FOIS FEMMES
avec Shirley Mac Laine



Jeudi 23 juin
20 h 30
LIBERA MON AMOUR
avec Claudia Cardinale



Dimanche 10 juillet
Cinéma de minuit
AVEC LE SOURIRE
avec Mary Glory et
Maurice Chevalier



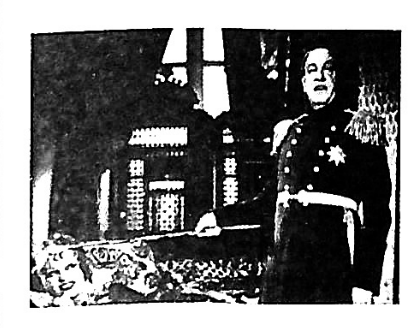
Lundi 11 juillet
20 h 30
LES PETROLEUSES
avec Brigitte Bardot et
Claudia Cardinale



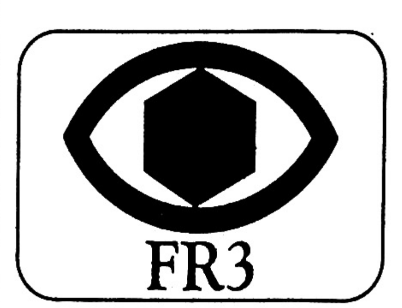
Mardi 12 juillet
20 h 30
LE TIGRE AIME LA CHAIR FRAICHE
avec Roger Hanin et Charles Denner



Mercredi 13 juillet
20 h 30
UN NUAGE ENTRE LES DENTS
avec Philippe Noiret et Pierre Richard



Dimanche 17 juillet
Cinéma de minuit
LE PATRIOTE
avec Hany Baun
Colette Darpeuil





Lundi 18 juillet
20 h 30
LADY PANAME
avec Suzy Paname



Jeudi 21 juillet
20 h 30
UN DIVORCE HEUREUX
avec Anne Lise Gabold



Dimanche 24 juillet
Cinéma de minuit
KATHIA
avec Danielle Darrieux et John Loder



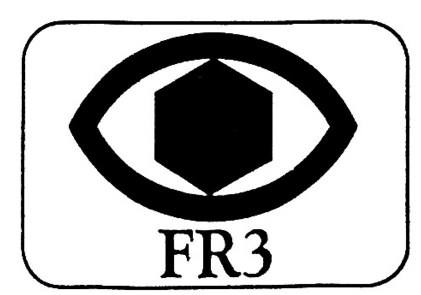
Lundi 25 juillet
20 h 30
LA MAISON DU MALTAIS
avec Louis Jouvet



Mardi 26 juillet
20 h 30
EL GRECO
avec Mel Ferrer



Jeudi 28 juillet
20 h 30
JE T'AIME, JE T'AIME
avec Claude Rich



Le Courrier des Lecteurs

Melle BONNARDET Danielle
Château Terrien
33570 LUSSAC

Messieurs,

Je trouve un peu dommage que la qualité de votre revue soit en grande partie ternie par le manque de sérieux de votre service "abonnements".
J'ai reçu mon premier numéro en mars et depuis plus rien. Je trouve qu'en cinq mois c'est peu pour une revue qui se targue de parler cinéma et informer et intéresser.
Vous terminez votre éditorial du mois de mars par cette phrase : "nos plus sûrs ambassadeurs en somme. c'est vous". En êtes-vous si sûr ? Certes j'ai recommandé votre revue, mais peutêtre vaut-il mieux l'acheter chaque mois dans un kiosque
Je vous serais reconnaissante de bien vouloir faire le nécessaire pour m'expédier les numéros de janvier à mai inclus.
Veuillez agréer, Messieurs, mes sincères salutations.

Le 9 mai 1977

Mademoiselle,

Effectivement la perfection n'a pas été atteinte dès le démarrage de notre revue. Mais devant le nombre très important de nos abonnements nous nous sommes structurés "plus sérieusement". De toute façon votre lettre nous a peut-être aussi un peu stimulés. Du niveau Régional nous sommes passés très rapidement au niveau National et de ce fait cette structure s'imposait.

Merci de votre fidélité

J. DUPUY
Directeur de la Publication

Mr VENTURI Philippe
32, rue Sainte Thérèse
31000 TOULOUSE

Messieurs,

J'ai toujours été fasciné par le cinéma et je m'intéresse à toutes les revues qui en parlent et plus particulièrement la vôtre.
Petit à petit le métier de metteur en scène m'a conquis ; c'est d'ailleurs la raison pour laquelle je vous écris. En effet, j'aimerais avoir des renseignements sur ce métier formidable : existent-ils des écoles qui préparent à ce métier ? En quoi consiste le matériel utilisé pour tourner un film ? Quelles sont les premiers rudiments qu'il faut connaître pour faire un long métrage ? Je désirerais avoir des précisions sur les métiers du cinéma : acteur, caméraman, monteur, ingénieur du son. En attendant votre réponse, je vous remercie d'avance.

Philippe VENTURI : 16 ans.

Cher Monsieur,

C'est avec grand plaisir que nous publions votre lettre dans cette édition, non pas pour vous répondre directement mais pour donner aux professionnels qui sont derrière la caméra, la possibilité de vous informer.
Aussi nous sommes prêts à ouvrir nos colonnes à tous professionnels du cinéma qui pourraient vous conseiller ou vous orienter.
Et qui sait... peutêtre que votre lettre fera l'objet très prochainement d'un dossier complet sur ce dur métier qu'est celui du metteur en scène.

Nous tenons à remercier les Sociétés suivantes : Sociétés Nouvelles Gaumont – MK 2 Diffusion – CIC – Lira Films – Fox – A.M.L.F. – Z Productions – U.G.C. – C.F.D.C. – Adel Productions – Plan Films – Parafrance – Productions 2 000 – Paramount – Artistes Associés – Inter Presse,

ainsi que MM. :
Gilbert Guez – Claude Davy – Monique Assouline – Eugène et Marlène Moineau – Nicole Liss – Paulette Andrieux – Madame Delescluse – Caroline Vignes – Josée Bénabent – Marta Carlinsky – Mme Knopp – Simon Mizrahi – Véronique Lavessière.



Pour que votre ville ait une âme, il lui faut le cinéma.

Trop de villes en France ne sont encore qu'un amas de béton, un entassement d'immeubles neufs, un centre administratif. Ce sont les villes nouvelles. Matin et soir, au rythme des transports en commun, elles se vident ou se gonflent. On les appelle aussi les cités dortoirs.

Car, que faire en ces villes, à moins que l'on n'y dorme. Pour leur donner la vie, elles ont eu besoin du cinéma. Rien ne rapproche plus que les rires ou les larmes. Rien ne chasse plus la solitude que la présence des autres venus fêter avec vous l'arrivée d'un bon film.

Avec le cinéma dans une ville, vous n'avez plus seulement une ville où l'on dort, mais une ville où l'on vit.

Quand on aime la vie, on va au cinéma.


El macho
Weste
réalisé pa
ANDREWS
avec
Carlos MONZON